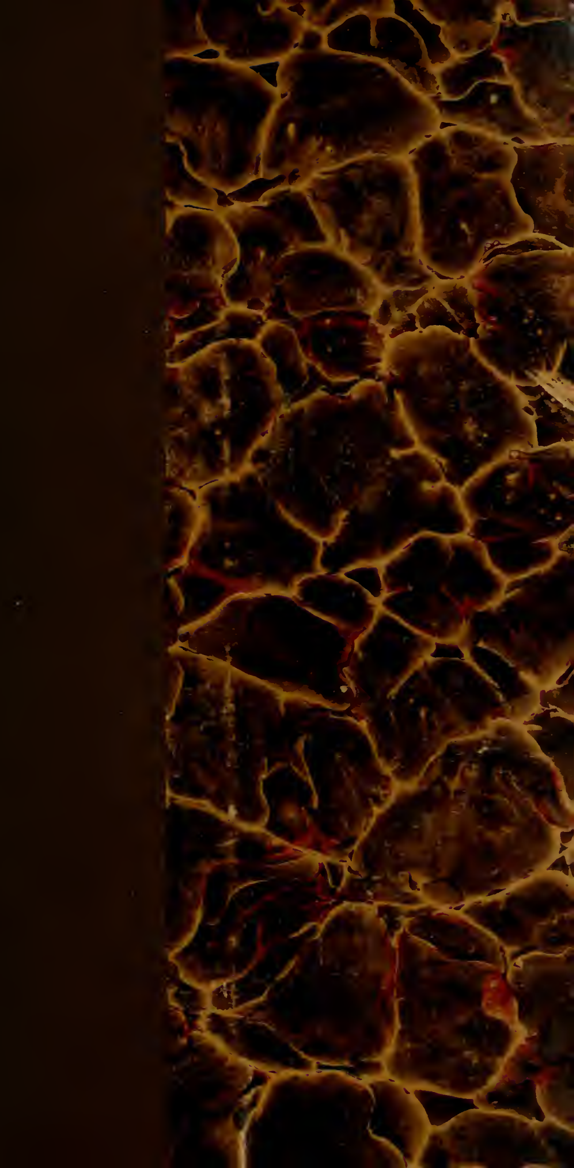




PETIT RESERVOIR,

CONTENANT

UNE VARIETÉ DE FAITS HISTORIQUES ET CRITIQUES, DE LITTERATURE, DE MORALE ET DE POËSIES, &c.

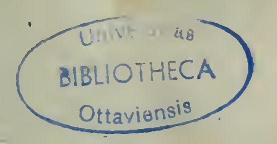
Et quelques fois de Petites

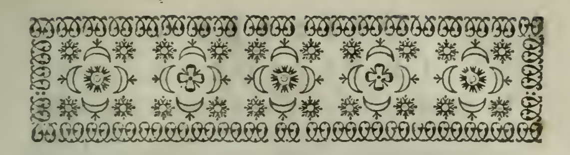
AVANTURES ROMANESQUES ET GALANTES.

TOME QUATRIEME. NUM. LXI.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
MDCCLI.





PETIT RESERVOIR.

DIALOGUE, ENTRE UN PLAIDEUR ET UN AVOCAT,

Attribué

A MR. DE VOLTAIRE.

LE PLAIDEUR.

EH bien, Monſieur! le Procès de ces pauvres Orphelins!

L'AVOCAT.

COMMENT, il n'y a que dix-huit ans que leur bien eſt aux Saiſies-Réelles! On n'a mangé encore en fruits de Juſtice que le tiers de leur fortune, & vous vous plaignez!

LE PLAIDEUR.

JE ne me plains point de cette bagatelle. Je connois l'ufage; je le refpecte: mais pourquoi, depuis trois mois que vous demandez audience, n'avez-vous pû l'obtenir qu'aujourd'hui?

L'AVOCAT.

C'EST que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos Pupilles. Il falloit aller plufieurs fois chez votre Juge, pour le fuplier de vous juger.

LE PLAIDEUR.

SON devoir eft de rendre juftice, fans qu'on l'en prie. Il eft bien grand de décider des fortunes des hommes fur fon Tribunal; il eft bien petit de vouloir avoir des malheureux dans fon antichambre. Je ne vais point à l'audience de mon Curé le prier de chanter fa Grand-Meffe; pourquoi faut-il que j'aille fuplier mon Juge de remplir les fonctions de fa charge? Enfin donc, après tant de délais, nous allons être jugez aujourd'hui.

L'AVOCAT.

OUI; & il y a grande apparence que vous gagnerez un chef du Procès; car vous avez pour vous un article décifif dans Carondas.

LE PLAIDEUR.

CE Carondas eft apparemment quelque Chancelier de nos premiers Rois, qui fit une Loi en faveur des Orphelins.

L'A-

L'AVOCAT.

POINT du tout: c'eſt un particulier qui a dit ſon avis dans un gros Livre qu'on ne lit point : mais un Avocat le cite ; les Juges le croïent, & on gagne ſa cauſe.

LE PLAIDEUR.

QUOI! l'opinion d'un Carondas tient lieu de Loi?

L'AVOCAT.

CE qu'il y a de triſte, c'eſt que vous avez contre vous Turnet & Brodeau.

LE PLAIDEUR.

AUTRES Légiſlateurs de la même force, ſans doute?

L'AVOCAT.

OUI. Le Droit Romain n'ayant pû être ſuffiſamment expliqué dans le cas dont il s'agit, on ſe partage en pluſieurs opinions différentes.

LE PLAIDEUR.

QUE parlez-vous ici du Droit Romain? Eſt-ce que nous vivons ſous Juſtinien & ſous Théodoſe?

L'AVOCAT.

NON pas ; mais nos Ancêtres aimoient beaucoup la Chaſſe & les Tournois; ils couroient dans la Terre Sainte avec leurs Maîtreſſes. Vous voïez bien que de ſi impor-

tantes occupations ne leur laissoient pas le tems d'établir une Jurisprudence universelle.

LE PLAIDEUR.

AH! j'entends. Vous n'avez point de Loix, & vous allez demander à Justinien & à Carondas ce qu'il faut faire quand il y a un héritage à partager.

L'AVOCAT.

VOUS vous trompez. Nous avons plus de Loix que toute l'Europe ensemble; presque chaque Ville à la sienne.

LE PLAIDEUR.

OH! oh! voici bien une autre merveille.

L'AVOCAT.

AH! si vos Pupilles étoient nez à Guignes-la-Putain, au lieu d'être natifs de Melun près Corbeil.

LE PLAIDEUR.

EH bien, qu'arriveroit-il alors?

L'AVOCAT.

VOUS gagneriez votre Procès haut à la main: car Guignes-la-Putain se trouve située dans une Coutume qui vous est tout-à-fait favorable; mais à deux lieuës de-là c'est tout autre chose.

LE PLAIDEUR.

MAIS Guignes & Melun ne sont-ils pas en France? Et n'est-ce pas une chose absurde & affreuse, que ce qui est vrai dans un Village

Village ſe trouve faux dans un autre? Par quelle étrange barbarie ſe peut-il que des compatriotes ne vivent pas ſous la même Loi?

L'AVOCAT.

C'EST qu'autrefois les Habitans de Guignes, & ceux de Melun, n'étoient pas compatriotes. Ces deux belles Villes faiſoient dans le bon tems deux Empires ſéparez; & l'auguſte Souverain de Guignes, quoique ſerviteur du Roi de France, donnoit des Loix à ſes Sujets; ces Loix dépendoient de la volonté de ſon Maître-d'Hôtel qui ne ſavoit pas lire, & leur tradition reſpectable s'eſt tranſmiſe aux Guignois de pere en fils; deſorte que la race des Barons de Guignes étant éteinte pour le malheur du genre-humain, la manière de penſer de leurs premiers Valets ſubſiſte encore, & tient lieu de Loi fondamentale. Il en eſt ainſi de poſte en poſte dans le Roïaume; vous changez de Juriſprudence en changeant de chevaux. Jugez où en eſt un pauvre Avocat quand il doit plaider; par exemple, pour un Poitevin, contre un Auvergnac?

LE PLAIDEUR.

MAIS les Poitevins, les Auvergnacs, & Meſſieurs de Guignes, ne s'habillent-ils pas de la même façon? Eſt-il plus difficile d'avoir les mêmes Loix que les mêmes habits? Et puiſque les Tailleurs & les Cordonniers s'accordent d'un bout du Roïaume à l'autre, pourquoi les Juges n'en font-ils pas autant?

L'AVOCAT.

Ce que vous demandez eſt auſſi impoſſible que de n'avoir qu'un poids & qu'une meſure. Comment voulez-vous que la Loi ſoit partout la même, quand la pinte ne l'eſt pas ? Pour moi, après y avoir profondément rêvé, j'ai trouvé que comme la meſure de Paris n'eſt point la meſure de Saint Denis, il faut néceſſairement que les têtes ne ſoient pas faites à Paris comme à Saint Denis. La nature ſe varie à l'infini, & il ne faut pas eſſayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu ſi différent.

LE PLAIDEUR.

Mais il me ſemble qu'en Angleterre il n'y a qu'une Loi & qu'une meſure.

L'AVOCAT.

Ne voyez-vous pas que les Anglois ſont des Barbares? ils ont la même meſure; mais ils ont en récompenſe vingt Religions différentes.

LE PLAIDEUR.

Vous me dites-là une choſe qui m'étonne; quoi! des peuples qui vivent ſous les mêmes Loix, ne vivent pas ſous la même Religion?

L'AVOCAT.

Non; & cela ſeul prouve évidemment qu'ils ſont abandonnez à leur ſens réprouvé.

LE PLAIDEUR.

CELA ne viendroit-il pas auſſi de ce qu'ils ont crû les Loix faites pour l'extérieur des hommes, & la Religion pour l'intérieur? Peut-être que les Anglois, & d'autres Peuples, ont penſé que l'obſervation des Loix étoit d'homme à homme, & que la Religion étoit de l'homme à Dieu. Je ſens que je n'aurois point à me plaindre d'un Anabatiſte qui ſe feroit baptiſer à trente ans; mais je trouverois fort mauvais qu'il ne me païât pas une lettre-de-change. Ceux qui péchent uniquement contre Dieu, doivent être punis dans l'autre monde; ceux qui péchent contre les hommes, doivent être châtiez dans celui-ci.

L'AVOCAT.

JE n'entends rien à tout cela. Je vais plaider votre cauſe.

LE PLAIDEUR.

DIEU veuille que vous l'entendiez davantage.

DIALOGUE,

ENTRE

MADAME

DE MAINTENON

ET

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS,

Attribué

A MR. DE VOLTAIRE.

MADAME DE MAINTENON.

OUI, je vous ai priée de venir me voir en ſecret. Vous penſez peut-être que c'eſt pour jouïr à vos yeux de ma grandeur: non, c'eſt pour trouver en vous des conſolations.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

DES conſolations, Madame! Je vous avouë que n'aïant point eû de vos nouvelles depuis votre grande fortune, je vous ai cruë heureuſe.

MADAME DE MAINTENON.

J'AI la réputation de l'être. Il y a des ames pour qui c'en eſt aſſez. La mienne n'eſt pas de cette trempe; je vous ai toujours regrettée.

MA-

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

J'ENTENDS. Vous ſentez dans la grandeur le beſoin de l'amitié; & moi qui vis pour l'amitié, je n'ai jamais eû beſoin de la grandeur; mais pourquoi donc m'avez-vous oubliée ſi long-tems?

MADAME DE MAINTENON.

VOUS ſentez qu'il a fallu paroître vous oublier. Croïez que parmi les malheurs attachez à mon élévation, je conte ſur-tout cette contrainte.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

POUR moi je n'ai oublié ni mes premiers plaiſirs, ni mes anciens amis. Mais ſi vous êtes malheureuſe, comme vous le dites, vous trompez bien toute la terre qui vous envie.

MADAME DE MAINTENON.

JE me ſuis trompée la première. Si lorſque nous ſoupions autrefois enſemble avec Villarſaux & Nantoüillet dans votre petite ruë des Tournelles, lorſque la médiocrité de nôtre fortune étoit à peine pour nous un ſujet de réflexion, quelqu'un m'avoit dit; vous aprocherez un jour du Trône; le plus puiſſant Monarque du monde n'aura de confiance qu'en vous; toutes les graces paſſeront par vos mains: vous ſerez regardée comme une Souveraine; ſi, dis-je, on m'avoit fait de telles prédictions, j'aurois dit; leur accompliſſement doit faire mourir d'étonnement & de joye. Tout s'eſt accompli; j'ai éprouvé

éprouvé de la ſurpriſe dans les premiers moments; j'ai eſpéré la joïe, & je ne l'ai point trouvée.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

LES Philoſophes pourront vous croire; mais le Public aura bien de la peine à ſe figurer que vous ne ſoïez pas contente; & s'il penſoit que vous ne l'êtes pas, il vous blâmeroit.

MADAME DE MAINTENON.

IL faut bien qu'il ſe trompe, comme moi. Ce monde-ci eſt un vaſte amphitéâtre où chacun eſt placé au hazard ſur ſon gradin. On croit que la ſuprême felicité eſt dans les degrez d'enhaut. Quelle erreur!

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

JE crois que cette erreur eſt néceſſaire aux hommes; ils ne ſe donneroient pas la peine de s'élever, s'ils ne penſoient que le bonheur eſt placé fort au-deſſus d'eux. Nous connoiſſons toutes deux des plaiſirs moins remplis d'illuſions; mais, de grace, comment vous y êtes-vous priſe pour être ſi malheureuſe ſur votre gradin?

MADAME DE MAINTENON.

AH! ma chére Ninon, depuis le tems que je ne vous appelle plus que Mademoiſelle de l'Enclos, j'ai commencé à n'être plus ſi heureuſe: il faut que je ſois prude; c'eſt tout vous dire. Mon cœur eſt vuide; mon eſprit eſt contraint; je jouë le premier perſonnage

ſonnage de France; mais ce n'eſt qu'un perſonnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah! ſi vous ſaviez ce que c'eſt que le fardeau impoſé à une ame languiſſante, de ranimer une autre ame, d'amuſer une eſprit qui n'eſt plus amuſable.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je conçois toute la triſteſſe de vôtre ſituation. Je crains de vous inſulter en réfléchiſſant que Ninon eſt plus heureuſe à Paris, dans ſa petite maiſon avec l'Abbé de Châteauneuf & quelques amis, que vous à Verſailles auprès de l'homme de l'Europe le plus reſpectable, qui met toute ſa Cour à vos pieds. Je crains de vous étaler la ſupériorité de mon état. Je ſçai qu'il ne faut pas trop goûter ſa félicité en préſence des malheureux; tâchez, Madame, de prendre vôtre grandeur en patience; tâchez d'oublier l'obſcurité voluptueuſe où nous vivions toutes deux autrefois, comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes amies. Le ſeul remède dans vôtre état douloureux, c'eſt de ne dire jamais,

Félicité paſſée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma penſée.
Que n'ai-je en te perdant, perdu le ſouvenir!

Bûvez du fleuve de Léthé; conſolez-vous ſur-tout en jettant les yeux ſur tant de Reines qui s'ennuïent.

MA-

MADAME DE MAINTENON.

AH! Ninon! Peut-on ſe conſoler ſeule? J'ai une propoſition à vous faire; mais je n'oſe.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

MADAME, franchement; c'eſt à vous à être timide; mais oſez.

MADAME DE MAINTENON.

CE ſeroit de troquer, du moins en apparence, vôtre Philoſophie contre de la pruderie, de vous faire femme reſpectable. Je vous logerois à Verſailles; vous ſeriez mon amie plus que jamais; vous m'aideriez à ſupporter mon état.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

JE vous aime toûjours, Madame; mais je vous avoüerài que je m'aime davantage. Il n'y a pas moïen que je me faſſe hypocrite & mal-heureuſe, parce que la fortune vous a maltraitée.

MADAME DE MAINTENON.

AH, cruelle Ninon! Vous avez le cœur plus dur qu'on ne l'a même à la Cour. Vous m'abandonnez impitoïablement.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

NON, je ſuis toûjours ſenſible. Vous m'attendriſſez; & pour vous prouver que j'ai toûjours le même goût pour vous; je vous offre tout ce que je puis; quittez Verſail-

les,

les, venez vivre avec moi dans la ruë des Tournelles.

MADAME DE MAINTENON.

Vous me percez le cœur. Je ne puis être heureuſe auprès du Trône, & je ne pourrois l'être au Marais. Voilà le funeſte effet de la Cour.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Je n'ai point de reméde pour une maladie incurable. Je conſulterai ſur vôtre mal avec les Philoſophes qui viennent chez moi; mais je ne vous promets pas qu'ils faſſent l'impoſſible.

MADAME DE MAINTENON.

Quoi, ſe voir au faite de la grandeur, être adorée, & ne pouvoir être heureuſe!

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Ecoutez, il y a peut-être ici du mal entendu! Vous vous croyez malheureuſe, uniquement par vôtre grandeur. Le mal ne viendroit-il pas auſſi de ce que vous n'avez plus ni les yeux ſi beaux, ni l'eſtomac ſi bon, ni les deſirs ſi vifs qu'autrefois? Perdre ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſes paſſions; c'eſt-là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes ſe font dévotes à cinquante ans, & ſe ſauvent d'un ennui par un autre.

MADAME DE MAINTENON.

Mais vous êtes plus âgée que moi, & vous n'êtes ni malheureuſe ni dévote.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

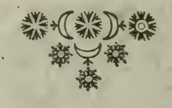
Expliquons-nous. Il ne faut pas à nôtre âge s'imaginer qu'on puiſſe jouïr d'une félicité complette. Il faut une ame bien vive; & cinq ſens bien parfaits, pour goûter cette eſpèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté & de la Philoſophie, on eſt auſſi-bien que notre âge le comporte. L'ame n'eſt mal que quand elle eſt hors de ſa ſphére. Croïez-moi, venez vivre avec mes Philoſophes.

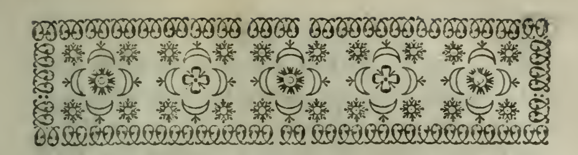
MADAME DE MAINTENON.

Voici deux Miniſtres qui viennent. Cela eſt bien loin des Philoſophes. Adieu donc, ma chére Ninon.

MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

Adieu, auguſte infortunée.





PETIT RESERVOIR.

DIALOGUE, ENTRE UN PHILOSOPHE ET UN CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES,

Attribué

A Mr. de VOLTAIRE.

LE PHILOSOPHE.

SAvez-vous qu'un Miniſtre des Finances peut faire beaucoup plus de bien, & par conſéquent être un plus grand homme que cent Maréchaux de France?

LE MINISTRE.

Je ſavois bien qu'un Philoſophe voudroit adoucir en moi la dureté qu'on reproche à ma place ; mais je ne m'attendois pas qu'il voulut me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE.

La vanité n'eſt pas tant un vice que vous le penſez. Si Louïs XIV. n'en avoit eû un peu, ſon regne n'eut pas été ſi illuſtre. Le grand Colbert en avoit. Aïez celle de le ſurpaſſer. Vous êtes né dans un tems plus favorable que le ſien. Il faut s'élever avec ſon ſiécle.

LE MINISTRE.

Je conviens que ceux qui cultivent une terre fertile, ont un grand avantage ſur ceux qui l'ont défrichée.

LE PHILOSOPHE.

Croïez qu'il n'y a rien d'utile que vous ne puiſſiez faire aiſément. Colbert trouva, d'un côté, l'adminiſtration des Finances dans tout le déſordre où les guerres civiles & trente ans de rapines l'avoient plongée. Il trouva de l'autre une Nation légére, ignorante, aſſervie à des préjugez, dont la roüille avoit treize cens ans d'ancienneté. Il n'y avoit pas un homme au Conſeil qui ſçut ce que c'eſt que le change. Il n'y en avoit pas un qui ſçut ce que c'eſt que la proportion des eſpéces; pas un qui eût l'idée du commerce. A préſent les lumiéres ſe ſont communiquées de proche en proche. La Populace reſte

reſte toûjours dans la profonde ignorance, où la néceſſité de gagner ſa vie, & j'oſe dire le bien de l'Etat, doivent la tenir. Mais l'ordre moïen eſt éclairé. Cet ordre eſt très-conſidérable; il gouverne les Grands, qui penſent quelquefois, & les petits, qui ne penſent point. Il eſt arrivé dans la Finance depuis le célèbre Colbert, ce qui eſt arrivé dans la Muſique depuis Lulli. A peine Lulli trouva-t-il des hommes qui puſſent exécuter ſes Simphonies, toutes ſimples qu'elles étoient. Aujourd'hui le nombre des Artiſtes, capables d'exécuter la Muſique la plus ſavante, s'eſt acrû autant que l'art même. Il en eſt ainſi dans la Philoſophie & dans l'adminiſtration. Colbert a plus fait que le Duc de Sully; il faut faire plus que Colbert.

A ces mots, le Miniſtre apercevant que le Philoſophe avoit quelques papiers, il voulut les voir; c'étoit un Recueil de quelques idées qui pouvoient fournir beaucoup de réflexions; le Miniſtre prit le papier & lût.

„ LA richeſſe d'un Etat conſiſte dans le „ nombre de ſes habitans & dans leur tra- „ vail.

„ LE commerce ne ſert à rendre un Etat „ plus puiſſant que ſes Voiſins, que parce que „ dans un certain nombre d'années il a „ une Guerre avec ſes Voiſins, comme „ dans un certain nombre d'années il y a „ toûjours quelque calamité publique. Alors „ dans cette calamité de la guerre, la Na- „ tion la plus riche l'emporte néceſſairement „ ſur les autres, toutes choſes d'ailleurs é-

„ gales ; parce qu'elle peut acheter plus
„ d'Alliez & plus de Troupes étrangéres.

„ SANS la calamité de la guerre, l'aug-
„ mentation de la maſſe d'or & d'argent ſe-
„ roit inutile. Car pourvû qu'il y ait aſſez
„ d'or & d'argent pour la circulation ; pour-
„ vû que la balance du commerce ſoit ſeu-
„ lement égale, alors il eſt clair qu'il ne nous
„ manque rien.

„ S'IL y a deux milliards dans un Roïau-
„ me, toutes les denrées & la main-d'œu-
„ vre couteront le double de ce qu'elles
„ couteroient, s'il n'y avoit qu'un milliard.
„ Je ſuis auſſi riche avec cinquante mille li-
„ vres de rente, quand j'achéte la livre de
„ viande quatre ſous, qu'avec cent mille,
„ quand je l'achête huit ſous ; & le reſte à
„ proportion.

„ LA vraïe richeſſe d'un Roïaume n'eſt
„ donc pas dans l'or & l'argent ; elle eſt
„ dans l'abondance de toutes les denrées ;
„ elle eſt dans l'induſtrie & dans le travail.
„ Il n'y a pas long-tems qu'on a vû ſur la
„ Riviére de la Plata un Régiment Eſpagnol,
„ dont tous les Officiers avoient des épées
„ d'or ; mais ils manquoient de chemiſes &
„ de pain.

„ JE ſuppoſe que depuis Hugues Capet,
„ la quantité d'argent n'ait point augmenté
„ dans le Roïaume ; mais que l'induſtrie ſe
„ ſoit perfectionnée cent fois davantage dans
„ tous les Arts. Je dis que nous ſommes
„ réellement cent fois plus riches que du
„ tems de Hugues Capet.

„ CAR être riche, c'eſt jouïr ; or je jouïs
„ d'une

„ d'une maiſon plus aérée, mieux bâtie, „ mieux diſtribuée que n'étoit celle de Hu- „ gues Capet lui-même. On a mieux culti- „ vé les vignes, & je bois de meilleur vin. „ On a perfectionné les Manufactures, & je „ ſuis vétu d'un plus beau drap. L'art de „ flater le goût par des aprêts plus fins, me „ fait faire tous les jours une chére plus dé- „ licate, que ne l'étoient les Feſtins Roïaux „ de Hugues Capet.

„ S'IL ſe faiſoit tranſporter, quand il é- „ toit malade, d'une maiſon dans une au- „ tre, c'étoit dans une charette; & moi je „ me fais porter dans un caroſſe commode & „ agréable, où je reçois le jour ſans être „ incommodé du vent. Il n'a pas fallu plus „ d'argent dans le Roïaume pour ſuſpendre „ ſur des cuirs une caiſſe de bois peinte; „ il n'a fallu que de l'induſtrie; ainſi du reſte.

„ ON prenoit dans les mêmes carriéres „ les pierres dont on bâtiſſoit la maiſon de „ Hugues Capet, & celles dont on bâtit au- „ jourd'hui les maiſons de Paris. Il ne faut „ pas plus d'argent pour conſtruire une vilai- „ ne priſon, que pour faire une maiſon a- „ gréable.

„ IL n'en coute pas plus pour planter un „ jardin bien entendu, que pour tailler ridi- „ culement des ifs, & en faire des repre- „ ſentations groſſiéres d'animaux.

„ LES chênes pourriſſoient autrefois dans „ les forêts; ils ſont façonnez aujourd'hui „ en parquets. Le ſable reſtoit inutile ſur „ la terre; on en fait des glaces.

„ OR celui-là eſt certainement riche qui

„ jouït de tous ces avantages. L'induſtrie
„ ſeule les a procurez. Ce n'eſt donc point
„ l'argent qui enrichit un Roïaume, c'eſt
„ l'eſprit ; j'entends l'eſprit qui dirige le
„ travail.

„ LE commerce fait le même effet que
„ le travail des mains; il contribue à la dou-
„ ceur de ma vie.

„ SI j'ai beſoin d'un ouvrage des Indes,
„ d'une production de la nature, qui ne ſe
„ trouve qu'à Ceilan ou à Ternate; je ſuis
„ pauvre par ces beſoins. Je deviens riche
„ quand le commerce les ſatisfait. Ce n'é-
„ toit pas de l'or & de l'argent qui me man-
„ quoient; c'étoit du caffé & de la canelle.

„ MAIS ceux qui font ſix mille lieuës,
„ au riſque de leur vie, pour que je prenne
„ du caffé les matins, ne ſont, que le ſu-
„ perflu des hommes laborieux de la Nation.
„ La richeſſe conſiſte donc dans le grand
„ nombre d'hommes laborieux.

„ LE but, le devoir d'un Gouvernement
„ ſage, eſt donc évidemment la peuplade
„ & le travail.

„ DANS nos climats, il nait plus de mâ-
„ les que de femelles, donc il ne faut pas
„ faire mourir les femelles; or il eſt clair
„ que c'eſt les faire mourir pour la Société,
„ que de les enterrer toutes vives dans des
„ Cloîtres, où elles ſont perduës pour la
„ race préſente, & où elles anéantiſſent les
„ races futures.

„ L'ARGENT perdu à dotter des Cou-
„ vents, ſeroit donc très-bien employé à
„ encourager des Mariages.

„ JE

,, Je compare les terres en friche, qui ,, ſont encore en France, aux filles qu'on ,, laiſſe ſécher dans un Cloître. Il faut cul- ,, tiver les unes & les autres. Il y a beau- ,, coup de maniéres d'obliger les Cultiva- ,, teurs à mettre en valeur une terre aban- ,, donnée: mais il y a une maniére ſûre de ,, nuire à l'Etat, c'eſt de laiſſer ſubſiſter ces ,, deux abus, d'enterrer les filles, & de laiſ- ,, ſer des champs couverts de ronces. La ,, ſtérilité, en tout genre, eſt ou un vice de ,, la nature, ou un attentat contre la na- ,, ture.

,, Le Roi, qui eſt l'Econôme de la Na- ,, tion, donne des Penſions à des Dames de ,, la Cour, & il fait bien; car cet argent va ,, aux Marchands, aux Coeffeuſes & aux ,, Brodeuſes.

,, Mais pourquoi n'y a-t-il pas des Pen- ,, ſions attachées à l'encouragement de l'A- ,, griculture? Cet argent retourneroit de ,, même à l'Etat; mais avec plus de profit.

,, On ſait que c'eſt un vice dans un Gou- ,, vernement qu'il y ait des Mandians. Il ,, y en a de deux eſpéces; ceux qui vont ,, en guenilles d'un bout du Roïaume à l'au- ,, tre arracher des paſſants, par des cris la- ,, mentables, de quoi aller au cabaret; & ,, ceux, qui vétus d'habits uniformes, vont ,, mettre le Peuple à contribution, au nom ,, de Dieu, & reviennent ſouper chez eux, ,, dans de grandes maiſons, où ils vivent à ,, leur aiſe.

,, La première de ces deux eſpéces eſt ,, moins pernicieuſe que l'autre; parce que,

„ chemin-faiſant, elle produit des enfans à „ l'Etat, & que ſi elle fait des Voleurs, el- „ le fait auſſi des Maçons & des Soldats. „ Mais toutes deux ſont un mal, dont tout „ le monde ſe plaint & que perſonne ne „ déracine.

„ Il eſt bien étrange que dans un Roïau- „ me, qui a des terres incultes & des Co- „ lonies, on ſouffre des habitans qui ne peu- „ plent ni ne travaillent.

„ Le meilleur Gouvernement eſt celui où „ il y a le moins d'hommes inutiles.

„ D'où vient qu'il y a eu des Peuples, qui „ ayant moins d'or & d'argent que nous, „ ont immortaliſé leur mémoire par des tra- „ vaux que nous n'oſons imiter? Il eſt évi- „ dent que leur adminiſtration valoit mieux „ que la nôtre, puiſqu'elle engageoit plus „ d'hommes au travail.

„ Les Impôts ſont néceſſaires. La meil- „ leure manière de les lever, eſt celle qui „ facilite davantage le travail & le com- „ merce.

„ Un Impôt arbitraire eſt vicieux. Il n'y „ a que l'aumône qui puiſſe être arbitraire; „ mais dans un Etat bien policé, il ne doit „ pas y avoir lieu à l'aumône.

„ Le grand Scha-Abas, en faiſant en Per- „ ſe tant d'Etabliſſements utiles, ne fonda „ point d'Hôpitaux. On lui en demanda la „ raiſon. Je ne veux pas, dit-il, qu'on ait „ beſoin d'Hôpitaux en Perſe.

„ Qu'est-ce qu'un Impôt? C'eſt une cer- „ taine quantité de blé, de beſtiaux, de den- „ rées, que les poſſeſſeurs des terres doi-

,, vent à ceux qui n'en ont point. L'argent
,, n'eſt que la repreſentation de ces denrées.

,, L'IMPÔT n'eſt donc réellement que ſur
,, les riches ; vous ne pouvez pas demander
,, au pauvre une partie du pain qu'il gagne,
,, & du lait que les mamelles de ſa femme
,, donnent à ſes enfans.

,, CE n'eſt pas ſur le pauvre, ſur le ma-
,, nœuvre qu'il faut impoſer une taxe. Il
,, faut, en le faiſant travailler, lui faire eſ-
,, pérer d'être un jour aſſez heureux pour
,, païer des taxes.

,, SI les citoyens étoient ſages, ils prie-
,, roient le Roi de ne pas ôter entiérement
,, les nouvelles taxes impoſées pendant la
,, guerre.

,, CECI paroît un paradoxe. Mais rien
,, ne ſeroit plus juſte & plus utile au corps
,, de l'Etat.

,, PENDANT la guerre, je ſuppoſe qu'on
,, païe cinquante millions de plus par an. De
,, ces cinquante millions, il en paſſe vingt
,, dans le Païs étranger, trente ſont emploïez
,, à faire maſſacrer des hommes. Je ſup-
,, poſe que pendant la paix, de ces cinquan-
,, te millions, on en païe vingt-cinq; rien
,, ne paſſe alors chez l'Etranger : on fait tra-
,, vailler, pour le bien public, autant de
,, citoyens qu'on en égorgeoit. On augmen-
,, te les travaux en tout genre; on cultive
,, les Campagnes ; on embellit les Villes :
,, donc on eſt réellement plus riche en païant
,, davantage. Les Impôts, pendant la ca-
,, lamité de la guerre, ne doivent pas ſer-

,, vir à nous procurer les commodités de la
,, vie; ils doivent ſervir à la défendre.

,, Le Peuple le plus heureux doit être celui qui païe le plus, & c'eſt inconteſtablement le plus laborieux & le plus riche.

,, Le Papier public eſt à l'argent, ce que l'argent eſt aux denrées, une repréſentation, un gage d'échange.

,, L'argent n'eſt utile, que parce qu'il eſt plus aiſé de païer un mouton avec un louïs d'or, que de donner pour un mouton quatre paires de bas.

,, Il eſt de même plus aiſé à un Receveur de Province, d'envoïer au Tréſor-Roïal quatre cent mille francs dans une Lettre, que de les faire voiturer à grands frais : donc une Banque, un Papier de crédit eſt utile.

,, Un Papier de crédit eſt dans le Gouvernement d'un Etat, dans le commerce & dans la circulation, ce que les Cabeſtans ſont dans les carriéres. Ils enlévent des fardeaux que les hommes n'auroient pû remuer à bras.

,, Un Ecoſſois, homme utile & dangereux, établit en France le Papier de crédit : c'étoit un Médecin qui donnoit une doſe d'émétique trop forte à des malades. Ils en eurent des convulſions ; mais parce qu'on a trop pris d'un bon reméde, doit-on y renoncer à jamais ?

,, Il eſt reſté des débris de ſon ſiſtême, une Compagnie des Indes, qui donne de la jalouſie aux Etrangers, & qui fait la

,, gran-

,, grandeur de la Nation; donc ce ſiſtême,
,, contenu dans de juſtes bornes, auroit fait
,, plus de bien qu'il n'a fait de mal.

,, CHANGER le prix des eſpéces, c'eſt fai-
,, re de la fauſſe-monnoye. Répandre dans
,, le public plus de Papier de crédit que la
,, maſſe & la circulation des eſpéces & des
,, denrées ne le comportent, c'eſt encore
,, faire de la fauſſe-monnoye.

,, DEFFENDRE la ſortie des matiéres d'or
,, & d'argent, eſt une reſte de barbarie &
,, d'indigence. C'eſt à la fois vouloir ne pas
,, païer ſes dettes & perdre le commerce;
,, c'eſt en effet ne pas vouloir païer; puiſ-
,, que ſi la Nation eſt débitrice, il faut qu'el-
,, le ſolde ſon compte avec l'Etranger

,, C'eſt perdre le commerce; puiſque l'or &
,, l'argent, ſont non-ſeulement le prix des
,, marchandiſes, mais ſont marchandiſes eux-
,, mêmes.

,, L'ESPAGNE a conſervé, comme d'au-
,, tres Nations, cette ancienne loi, qui n'eſt
,, qu'une ancienne miſére. La ſeule reſſour-
,, ce du Gouvernement eſt qu'on viole toû-
,, jours cette loi.

,, CHARGER de taxes dans ſes propres E-
,, tats les denrées de ſon Païs d'une Provin-
,, ce à une autre, rendre la Champagne en-
,, nemie de la Bourgogne, & la Guyenne
,, de la Bretagne; c'eſt encore un abus hon-
,, teux & ridicule. C'eſt comme ſi je poſtois
,, quelques-uns de mes Domeſtiques dans
,, une antichambre, pour arrêter & pour
,, manger une partie de mon ſoupé lors
,, qu'on me l'apporte. On a travaillé à cor-
,, riger

„ riger cet abus, & à la honte de l'esprit„ humain, on n'a pû y réussir.

Il y avoit bien d'autres idées dans les papiers du Philosophe; le Ministre les goûta; il s'en procura une copie; & c'est le premier Porte-feuille d'un Philosophe qu'on ait vû dans le Porte-feuille d'un Ministre.

ODE

A une Dame Mère d'une jeune Religieuse morte à A***.

UNE douleur obstinée
Change en nuits vos plus beaux jours;
Près d'un tombeau prosternée,
Voulez-vous pleurer toûjours?
Le chagrin qui vous devore,
Chaque jour avant l'Aurore,
Reveille vos soins amers;
La nuit vient, & trouve encore
Vos yeux aux larmes ouverts.

Trop justement attendrie,
Vous avez dû, pour un tems,
Plaindre une Fille chérie,
Moissonnée en son Printems:
Dans ces premiéres allarmes,
La plainte même a des charmes
Dont un beau cœur est jaloux;
Loin de condamner vos larmes,
J'en répandois avec vous.

Mais,

Mais, c'eſt être trop conſtante
Dans de mortels déplaiſirs,
La nature ſe contente
D'un mois entier de ſoûpirs :
Hélas ! un chagrin ſi tendre
Sera-t-il ſçû de ta cendre,
Ombre, encor chére â nos cœurs ?
Non, tu ne peux nous entendre,
Ni répondre à nos clameurs.



La plainte la plus amère
N'attendrit pas le Deſtin,
Malgré les cris d'une Mère,
La Mort retient ſon butin :
Avide de funérailles,
Ce monſtre, né ſans entrailles,
Sans ceſſe armé de flambeaux,
Erre autour de nos murailles,
Et nous creuſe de tombeaux.



La Mort, dans ſa vaſte courſe,
Voit des Parens éplorés
Gémir, (trop foible reſſource !)
Sur des enfans expirés :
Sourde à leur plainte importune,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets,
Dans une Tombe commune,
Et ſous les mêmes cyprès.

Des Enfers pâle Miniſtre,
L'affreux ennui, fier Vautour,
Les pourſuit d'un vol ſiniſtre,
Et les devore à leur tour;
De leur tragique triſteſſe
N'imitez point la foibleſſe;
Victime de vos langueurs,
Bien-tôt à notre tendreſſe
Vous coûteriez d'autres pleurs.



Soûpirez-vous par coûtume,
Comme ces ſombres Eſprits,
Qui traînent, dans l'amertume,
La chaîne de leurs ennuis?
C'eſt à tort que le Portique,
Avec le Parnaſſe antique,
Tient qu'il eſt doux de gémir,
Un deüil lent & léthargique
Ne fut jamais un plaiſir.



Dans l'horreur d'un bois ſauvage,
La Tourterelle gémit;
Mais ſe faiſant au veuvage,
Son cœur enfin s'affermit.
Semblable à la Tourterelle,
Envain la douleur fidelle
Veut conſerver ſon dégoût;
Le tems triomphe enfin d'elle,
Comme il triomphe de tout.

D'Iphigénie immolée
Je vois le bûcher brûlant,
Clytemneſtre deſolée
Veut la ſuivre au Monument:
Mais cette noire manie,
Par d'autres ſoins fut bannie,
Le Tems eſſuya ſes pleurs;
Tels, de notre Iphigénie
Nous oublirons les malheurs.



Sur ſon aîle fugitive,
Si le tems doit emporter
Cette triſteſſe plaintive
Que vous ſemblez reſpecter;
Sans attendre en ſervitude
Que de votre inquiétude
Il chaſſe le noir poiſon,
Combattez-en l'habitude,
Et vainquez vous par raiſon.



Une Grecque magnanime,
Dans un ſemblable malheur,
D'un chagrin puſillanime,
Sçut ſauver ſon noble cœur:
A la Parque envain rebelle,
Pourquoi m'affliger, dit-elle,
J'y ſongeai dès ſon berceau;
J'élevois une mortelle
Soûmiſe au fatal ciſeau.

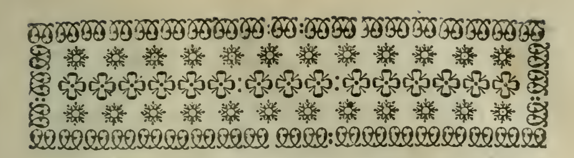
Ainsi périt une Rose
Que frape un souffle mortel;
On la cueille à peine éclose,
Pour en parer un Autel:
Depuis l'aube matinale
La douce odeur qu'elle exhale,
Parfume un Temple enchanté.
Le jour fuit, la nuit fatale
Ensevelit sa beauté.



Ciel! nous plaignons sa jeunesse
Dont tes loix tranchent le cours:
Mais aux yeux de ta Sagesse
Elle avoit assez de jours;
Ce n'est point par la durée
Que doit être mesurée
La course de tes Elûs,
La mort n'est prématurée
Que pour qui meurt sans vertus.



Vous donc, l'objet de mes rimes,
Ne pleurez point son bonheur,
Par ces solides maximes
Raffermissez votre cœur,
Que l'Arbitre des années
Dieu, qui voit nos destinées
Eclore & s'évanoüir,
Joigne à vos ans les journées,
Dont elle auroit dû joüir.



PETIT RESERVOIR.

DEUX LETTRES

Tirées d'un Manuſcript qu'on ſe propoſe d'imprimer par ſouſcription ſous ce Titre: LA MONOGAMIE, *ou* L'UNITÉ DANS LE MARIAGE; *Ouvrage dans lequel on entreprend d'établir, contre le préjugé commun, l'exacte & parfaite conformité des trois loix, de la Nature, de Moïſe, & de Jeſus-Chriſt, ſur ce ſujet,*

PAR M. DE PRÉMONTVAL;

Dédié aux DAMES par ſon Epouſe.

AVERTISSEMENT.

LE *Lecteur équitable eſt prié de ſe ſouvenir, que ces deux Lettres qu'on lui donne ici pour eſſai, perdent extrémement à être détachées de ce qui précéde, & même de ce qui*

ſuit, dans l'Ouvrage qu'on lui annonce. On peut lui proteſter au reſte, que des quarante-huit Lettres qui compoſent l'ouvrage entier, il y en a beaucoup qui ne le cedent en rien à ces deux-ci.

LETTRE *****

EUDOXE.

Première preuve contre la Poligamie, tirée de l'égalité de nombre qui ſe trouve entre les deux Sexes; d'où l'on fait voir, 1o. l'une des plus grandes injuſtices de cet uſage; même à l'égard des hommes, 2o. le tort qu'il fait à la propagation, bien loin de lui être auſſi favorable qu'on ſe l'imagine.

PUISQUE vous êtes ſatisfait, Monſieur, ſur le premier Article, au poiut d'en achever vous-même l'entier éclairciſſement, paſſons au ſecond, & voyons à vous démontrer que la Poligamie eſt un uſage injuſte, déraiſonable, contraire aux intentions de la nature, contraire à la propagation; un uſage, qui bleſſe également les deux ſexes dans leurs droits les plus légitimes, & qui entraîne après ſoi une infinité de déſordres & de conſéquences funeſtes, tant dans l'interieur des familles, que dans le Corps même de la Société. Voyons à vous démontrer dans le détail ces vérités: car ce ſont-là, Monſieur, des vérités toutes pures, ſans hiperbole, & ſans

ſans exagération, ainſi que je me flate que vous en conviendrez bientôt. J'ai pour garant de mon ſuccès la droiture de votre cœur, qui ne peut manquer d'agir, maintenant qu'une partie du pieux obſtacle, qui en arrêtoit l'influence, a diſparu. Mais j'oſe me promettre encore de plus difficiles triomphes ; & je regarde, pour tout dire, les démonſtrations que je vous prépare, comme capables de pouſſer à bout toute la mauvaiſe foi, & toutes les vaines ſubtilités des incrédules.

JE tire ma première preuve, de la conſidération de cette ſingulière égalité de nombre, qu'il a plu à l'Auteur de la nature, ou pour parler comme les eſprits-forts, à la nature elle-même, de mettre & de conſerver conſtamment entre les deux Sexes. Cette égalité eſt certes déjà bien peu favorable aux idées qu'on ſe forme de la poligamie: mais ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'elle n'eſt pas parfaite, & que s'il y a quelque excès d'un côté, c'eſt plûtôt de celui des hommes, comme on s'en eſt convaincu par cette obſervation, dont la certitude eſt hors de toute atteinte.

VOUS ſaurez, Monſieur: (car je ne crois pas que vous le ſachiez (*); en ce cas vous auriez grand tort, d'être dans les ſentimens où vous êtes à l'égard de la poligamie:) vous ſaurez donc, que depuis qu'on s'eſt rendu

(*) Cela s'écrivoit il y a ſix ans, que divers ouvrages n'avoient point encore rendu ce fait auſſi notoire.

rendu attentif, aux progrès réguliers de la multiplication de l'eſpéce, on a découvert qu'il naiſſoit conſtamment, & toujours ſelon la même proportion, plus d'hommes que de femmes, & cela dans le raport de *treize* à *douze*, à-peu-près; c'eſt-à-dire que ſur vingt-cinq enfans qui naiſſent, il eſt preſque généralement vrai qu'il s'en trouve treize de Garçons ſur douze de Filles. Cette obſervation a été faite & réitérée, depuis pluſieurs années, en France, en Angleterre, en Allemagne, & en pluſieurs autres pays de l'Europe ; & par tout le nombre des femmes s'eſt toujours vérifié moindre que celui des hommes. La ſeule variété qui ſe ſoit rencontrée dans cette obſervation, c'eſt que le raport du nombre des hommes à celui des femmes, s'eſt trouvé quelque fois un peu plus petit que celui de *treize* à *douze*, & quelque fois un peu plus grand; ce qui fait qu'on a jugé à propos de s'en tenir à celui-là, comme mitoyen entre les autres. Quoiqu'il en ſoit, il réſulte ceci de l'obſervation, qu'il eſt certain que le nombre des enfans mâles qui naiſſent, eſt plus grand que celui des enfans de l'autre ſexe, & que c'eſt faire grace aux partiſans de la Poligamie, de le ſupoſer égal (*).

OR

(*) On a prétendu qu'il n'en eſt pas de même en Aſie, & qu'il y naît aſſez généralement moins d'hommes que de femmes; ce qui rend, à ce qu'on ajoute, la Poligamie néceſſaire en ces climats. Mais, en bonne foi, ſur quelle autorité le prétend-on? Eſt-ce ſur celle de Voyageurs, qui quand

Or maintenant, Monſieur, s'il eſt de Droit naturel que tous les hommes puiſſent pré-

quand ils ne feroient pas auſſi diſtraits & inattentifs qu'ils ont coutume de l'être pour la plûpart, n'ont d'ailleurs aucun moyen de s'aſſurer du fait? Tient-on à Conſtantinople, à Hiſpaham, à Siam, des regiſtres exacts de tout ce qui naît d'enfans de l'un ou de l'autre ſexe? S'y trouve-t-il beaucoup de gens curieux de ſuivre les procédés de la nature par des obſervations réitérées? Y voit-on des ſociétés ſavantes, qui veillent ſur le travail des obſervateurs, & qui en conſtatent les réſultats par le ſoin qu'elles prennent à le vérifier? Ces ſociétés entretiennent-elles des correſpondances, les unes avec les autres, de toutes les contrées de l'Aſie? Nos Voyageurs ont-ils eu communication de leurs Actes, Regiſtres, Mémoires, comme l'on voudra? Et quels ſont-ils enfin ces Voyageurs, dont l'autorité doive être d'un ſi grand poids? Il eſt donc fort plaiſant de voir avancer avec ce ſang froid, que s'il naît plus d'hommes que de femmes dans notre Europe, c'eſt tout le contraire en Aſie, & que c'eſt ce qui y rend l'uſage de la Poligamie indiſpenſable. Pour le ſavoir avec quelque certitude, il ne faudroit guéres moins que le concours des circonſtances dont on vient de parler. Au milieu de tous ces ſecours & de toutes les lumières qui nous environnent, combien peu de perſonnes parmi nous, de perſonnes même très éclairées, ſont inſtruites à l'heure qu'il eſt, ou du moins l'étoient il n'y a encore que quelques années, de l'obſervation dont il s'agit? Qu'on ſe perſuade après cela, que les barbares de toute l'Aſie en ayent fait une pareille, & que ſe l'étant ſoigneuſement communiquée, elle ſoit devenue ſi no-

 toire

prétendre au mariage, pour se multiplier & se faire revivre en quelque sorte dans leur posté-

toire parmi eux, que nous ayons pû en aprendre des Nouvelles sûres par le canal infaillible des Voyageurs. C'est ce qui a bien besoin en vérité, qu'on se donne la peine d'en produire de meilleures preuves.

D'un autre côte cette idée est-elle bien conforme à la saine Phisique? On conçoit qu'un climat peut rendre les Meres plus ou moins fécondes, mais conçoit-on de même qu'il puisse déterminer à naître plus ou moins de mâles ou de femelles? Ceci est toute autre chose. Et puis oseroit-on dire que cette prétendue supériorité du nombre des femmes Asiatiques sur celui des hommes, soit à un point fort considérable; qu'elle aille par exemple, au triple, ou au double, ou seulement même à un tiers, à un quart, ou à un cinquiéme en sus? En aucune façon. On sait par quelles ressources la Poligamie se maintient dans les grandes Villes d'Asie. C'est par la multitude des hommes qui ne se marient point; c'est par la quantité prodigieuse de ceux qu'on y dégrade indignement de l'humanité en les faisant eunuques; c'est par les achats & les enlévemens perpétuels, qui épuisent, l'une après l'autre, diverses provinces. Tout cela sera traité au long dans les Lettres suivantes. On y discutera aussi quelle est l'utilité de ce petit excès, que des observations très sûres nous montrent dans le nombre des enfans mâles, & l'on verra qu'il ne sert qu'à l'entretien d'une parfaite égalité entre les deux Sexes. Ensorte que dans toutes les conjonctures dont nous avons une entière connoissance, nous la retrouvons constamment, cette égalité, dans les dispositions de la sagesse divine, avec un dessein & une

poſtérité, & que cela ſoit encore à peine poſſible, en ſupoſant que chaque homme ne prend qu'une ſeule femme; combien ne doit-il pas être contraire à la juſtice, & aux intentions de la nature, qu'un ſeul homme oſe en épouſer pluſieurs à la fois, puiſqu'autant il en épouſe au deſſus d'une ſeule, autant d'autres hommes demeurent néceſſairement bleſſés dans un de leurs droits les plus légitimes, pour ne pas dire, les plus eſſentiels & les plus ſaints?

Si par exemple un homme poſſéde vingt femmes à lui ſeul, il eſt évident que dès lors dix-neuf hommes ſeront contraints de vivre dans le célibat. Cela eſt-il dans l'ordre? Oui, me répliquerez-vous peut-être: autant pour le moins qu'il l'eſt qu'un homme poſſéde dix mille arpens de terre, tandis qu'un autre n'en a pas un pouce, ni choſe quelconque qui puiſſe fournir à ſa ſubſiſtance. Un moment, s'il vous plait; j'eſpére vous faire voir, Monſieur, qu'il y a ici une extrême diſparité.

Je ne rebatrai point, je vous aſſure, les lieux communs, bons on mauvais, batus & rebatus tant de fois, ſur les avantages que la Société retire de l'inégalité des conditions. J'en

une attention marquée. Egalité, au temsde la création; égalité, à celui du déluge; égalité dans le ſiécle où nous vivons. C'eſt toujours le but, qu'exprime l'inſcription du frontiſpice de cet ouvrage, Uni Unam; & ce ſera le ſujet d'importantes réflexions dans ce qui ſuivra.

Cette longue Note n'eſt point d'Eudoxe.

J'en ſupoſerai ſeulement avec vous ce qu'il y a de plus raiſonnable. Ainſi nous commencerons par écarter de notre vue ces conditions affreuſes, où la miſére la plus complette, jointe à de continuelles infirmités, & à l'impoſſibilité de s'aider d'aucun travail, réduit des malheureux à périr dans les langueurs de la famine. Ce ſont des aſſaſſinats dans les régles, dont le public, & les particuliers qui en ont connoiſſance, ſe rendent coupables devant Dieu & devant les hommes: & ce n'eſt pas de pareilles horreurs, dont vous voudriez vous autoriſer ſans doute, comme n'y trouvant rien, qui bleſſe, le moins du monde, l'humanité, le bon ſens & la juſtice.

Tenons-nous en donc, Monſieur, à une diſproportion de fortunes, qui, quelque grande qu'elle ſoit, n'ofenſe, ni ne révolte point la nature. A ce riche qui poſſéde dix mille arpens de terre, ou un empire, ſi vous voulez, opoſons ce ruſtre, à qui un demi arpent, ou même, au deffaut de fonds, à qui la ſueur de ſon corps ne procure que le ſimple néceſſaire, & rien de plus. Non, il n'y a rien ici qui ne ſoit dans l'ordre de l'équité la plus exacte, vû la connexion qu'a cet arangement des choſes avec le train de la ſociété, dont il devient le premier mobile; & les effets merveilleux qui en réſultent. Il eſt nouri, ce ruſtre; il eſt vétu; il eſt dans l'heureuſe obligation d'un travail journalier, ſource de mille vrais biens. La nature eſt ſatisfaite, ou doit l'être. Loin qu'il ſoit à plaindre, que ſon ſort eſt digne d'envie,

vie, déchargé qu'il eſt de ces ſuperfluités acablantes, en échange des quelles il a reçu la ſanté, la force, la paix, l'innocence! Que l'on remette en partage toutes les terres qui couvrent la ſurface de notre globe; que l'on y remette tous les tréſors qu'il renferme dans ſon ſein: celui de nous, qui n'en recevra que ce qu'exigent ſes beſoins, n'aura qu'à ſe louer, s'il eſt ſage, du lot qui lui eſt échu, & laiſſer les plaintes & les murmures, à celui-là ſeul qu'on en aura chargé beaucoup au-delà.

CHANGEONS maintenant d'objets, Monſieur, Au-lieu d'une diſtribution de terres, ou de métaux plus vils qu'elles, repréſentons-nous la ſociété des hommes, prête à ſe partager des richeſſes fort ſupérieures, en un mot, & pour tout dire, ſur le point de ſe diſtribuer entr'eux ce ſexe aimable, vers lequel un penchant inſéparable de notre être, pouſſe chacun de nous avec une ſi douce violence. Ici le nombre des choſes à poſſéder n'eſt qu'à peu près égal à celui des poſſeſſeurs. Je ne mettrai point en conſidération pour le préſent, que ces tréſors, qui ſe ſentent bien dignes de remplir toute la capacité d'un cœur, ne craignent rien tant que de n'en occuper qu'une portion reſtrainte & limitée. C'eſt une réflexion qui trouvera ſa place ailleurs. Je me borne à l'heure qu'il eſt, au droit inviolable que chaque homme a dans le partage qui va ſe faire.

Je reprens le cas indiqué ci-deſſus, dans lequel vous ne vouliez voir, ni injuſtice, ni déſordre. Un homme s'arroge vingt femmes

à lui ſeul, & contraint dix-neuf autres hommes à demeurer dans le célibat. Quoi, Monſieur, vous la droiture & l'humanité-même vous refuſeriez plus longtems de reconnoître l'injure qui eſt faite à chacun d'eux! Le pauvre apaiſe les cris de ſon eſtomac, & ſe deffend des injures de l'air, auſſi bien, & à moins de frais que le riche voluptueux. Mais quels moyens reſte-t-il à ces dix-neuf hommes de ſatisfaire l'inſtinct preſſant de la nature? Sont-ils moins ſolicités par les aiguillons du tempérament? Sont-ils moins dévorés par des feux, qui d'abord légitimes ne tarderont pas à devenir monſtrueux, & à ſe tourner en une ſorte de rage & de fureur? Ont-ils moins un cœur ſenſible, qui les porte à s'unir chacun à cet autre lui-même, que la bonne mère commune lui deſtinoit? Ont-ils moins beſoin, Mon cher Ami, d'une douce compagne, ſoulagement de leurs travaux? Vous n'ignorez pas ce que décidoit la Sageſſe Divine dès l'origine des ſiécles: *Il n'eſt pas à propos que l'homme ſoit ſeul.* Ah, ſi parmi les charmes d'un ſéjour délicieux, Adam, Adam parfait, ne pouvoit être entiérement heureux, ſans *une aide & une compagne ſemblable à lui*, combien cette conſolation eſt-elle plus néceſſaire à chacun de nous, dans cette valée de larmes où nous trainons une miſérable vie! Enfin, un homme a-t-il moins qu'un autre, le déſir de revivre dans ſes enfans, & de ſe procurer par eux un apui de ſa vieilleſſe? Ce déſir eſt-il criminel, ou ſeulement même vicieux? Eſt-ce une paſſion déraiſonnable, effrénée, comme celle

celle qui nous fait convoiter un mets recherché, quand un aliment ſimple eſt ſous notre main, & un habit tiſſu d'or ou de ſoye, quand une étofe groſſiére nous deffend de reſte de l'intempérie des ſaiſons? Eſt-ce un déréglement de la nature, que ce déſir, ou ſi c'en eſt au contraire l'intention la plus marquée?

Concluons donc que tout homme a un droit eſſentiel de prétendre au mariage, auſſibien que quelque autre homme que ce ſoit. Concluons que c'eſt-là un des droits les plus ſacrés de l'humanité; que cependant la poligamie le bleſſe, ce droit, de la maniére la plus directe; & que par conſéquent, c'en eſt plus qu'il n'en faut pour la faire rejetter, de tout Etat, qui ſe pique tant ſoit peu d'être régi par des loix équitables & judicieuſes.

Mais ſi par ce ſeul endroit j'ai déjà convaincu la poligamie d'injuſtice envers les particuliers, il ne m'eſt pas moins facile de faire voir par le même moyen, combien elle eſt préjudiciable à la Société toute entiére; il ne m'eſt pas moins facile, Monſieur, de renverſer ce préjugé, dans le quel vous êtes avec tant d'autres, que cet uſage eſt capable de contribuer extrêmement à la multiplication des hommes. On ne penſe de la ſorte, que quand on ne conſidére la choſe qu'en gros, & d'un coup d'œil ſuperficiel. Dès qu'on y fixe les yeux, cette grande idée n'eſt plus qu'un fantôme qui s'évanouit au moment-même.

Certainement, dit-on, un homme aura plus d'enfans avec vingt femmes qu'avec une ſeu-

ſeule. Eh oui, il n'y a point de doute à cela. Mais où les prend-il, ces vingt femmes? s'il peut ſe les procurer, ſans faire tort à perſonne, je n'y mets plus d'obſtacle; mais cela n'eſt pas poſſible. Pour que cet homme ait vingt femmes, il faut que dix-neuf autres hommes, qui demeureront dans le célibat, ne contribuent point à la propagation. On doit donc convenir que l'avantage eſt déjà nul, & que c'eſt ſans aucune ſorte de dédomagement à l'égard de la Société, que ces dix-neuf hommes ſe trouvent bleſſés dans leur droit naturel par l'abondance de l'autre. Mais il y a plus; c'eſt que cette injuſtice eſt en pure perte, & qu'elle eſt, je le répéte, vraiment préjudiciable à la Société même. Pour qu'elle ne le fût pas, il faudroit que ce ſeul homme pût avec ces vingt femmes faire & entretenir autant d'enfans, que vingt hommes avec une femme pour chacun d'eux. Or c'eſt ce qui n'eſt pas: diſons mieux; c'eſt ce qui eſt contraire à l'experience & au bon ſens. Vingt hommes avec chacun leur femme, donneront beaucoup plus d'enfans, & les entretiendront beaucoup plus aiſément, qu'un homme avec vingt femmes à lui ſeul. La multitude & là variété auront bientôt énervé les forces de cet homme: il ne fera plus, bientôt, que languir au milieu de ſon nombreux ſérail: il ne tardera pas à devenir incapable de tirer d'une ſeule femme, le ſervice qu'on en peut atendre; bien loin qu'il puiſſe tirer de ſes vingt femmes à la fois, tout le ſervice qu'elles rendroient entre les mains d'un pareil nombre d'hommes, ſelon l'in-

l'intention de la nature. ſans compter, Monſieur, que l'amour mutuel qu'une femme & un mari ont communément l'un pour l'autre, les rend bien plus propres à concourir à la génération & à l'éducation de leurs enfans; bien plus propres, vous dis-je, que ne peut être un homme ſeul, dont l'amour & les facultés ſont ſi fort partagés entre une multitude de rivales, qui vivent dans une guerre déclarée les unes avec les autres. Mais cette raiſon-ci eſt d'un autre ordre, & nous aurons occaſion de la traiter à part, dans la ſuite, avec toute l'étendue qui lui convient.

VOILA, Monſieur, le premier tort que la poligamie fait tant aux particuliers qu'à l'Etat. Remarquez en paſſant, je vous prie, une nouvelle diſparité, bien eſſentielle, entre l'inégalité de la diſtribution des femmes, & celle des fortunes, dont nous parlions tout à l'heure. Celle-ci eſt le lien de la Société, le principe de la ſubordination, le reſſort qui anime tout, qui met tout en jeu & en action dans le monde moral; ſans elle tout y ſeroit mort, arts, induſtrie, ſervices mutuels. L'autre ne va qu'à dégrader le monde phiſique, en anéantiſſant inſenſiblement les générations, outre les maux ſans nombre qu'elle produit dans le moral, & dont nous détaillerons les principaux en tems & lieu.

C'EST donc-là ce prodigieux avantage de la poligamie, pour hâter la propagation des hommes. Je crois que vous commencez dès ici, Monſieur, à voir que ma propoſition n'é-

n'étoit point ſi paradoxe, & que ce ſont, tout au rebours, les hautes idées des partiſans de cet uſage qui n'ont pas la moindre aparence de fondement. Car il faudroit de deux choſes l'une, ou même il faudroit ces deux choſes à la fois, pour que la coutume des Orientaux fût auſſi utile, qu'elle eſt en effet préjudiciable à la multiplication du genre humain. Il faudroit, & que le nombre des femmes fût pour le moins double de celui des hommes, & que les hommes de leur coté fuſſent en général, ou doués de plus de vigueur qu'ils ne ſont, ou capables de plus de modération au milieu des plaiſirs ſéduiſans de la diverſité.

Ceci me conduit à une ſeconde conſidération, qui n'eſt pas moins puiſſante que la premiére, pour mettre dans ſon jour l'extrême injuſtice de la poligamie. C'eſt celle qui ſe tire du dégré de tempérament qu'il a plu à la nature de donner en partage aux deux ſexes: ce ſera, Monſieur, le ſujet de la ſuivante.



LETTRE ******

EUDOXE.

Seconde preuve contre la Poligamie, tirée 1o. du dégré de tempérament naturel à chacun des deux Sexes, 2o. des ſentimens d'amour qu'un homme exige d'une femme, ſoit qu'il n'en ait qu'une, ſoit qu'il en ait pluſieurs.

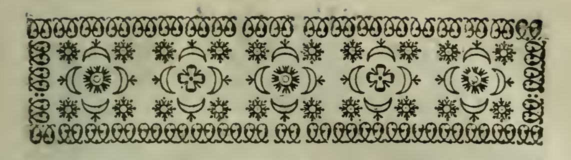
VOus n'avez point répondu, Monſieur, à ma derniére Lettre : je ne ſerois pas étonné que vous fuſſiez déjà ſatisfait, & que votre pénétration vous eut fait aller au devant de tout ce qu'il me reſte à vous dire. Si ce n'étoit donc pour achever de remplir mes engagemsns, je ne ſais ſi je ne paſſerois pas à mon troiſiéme Article ſans achever de traiter à fonds celui-ci. Cependant comme j'ai pluſieurs choſes extrêmement importantes à toucher encore, & que vous pouriez bien ne les avoir pas rencontrées toutes, je vais continuer cette matière juſqu'à nouveaux ordres ; libre à vous de me faire paſſer à l'autre, ſi vous le jugez plus à propos.

MAIS, Monſieur, ce ſera bien à vous que je continuerai toujours d'adreſſer la parole ; mais ce ne ſera point, s'il vous plaît, contre vous que je ſerai ſupoſé combatre. Ce ſera

ſera contre les incrédules, & contre ces Chrétiens qui n'ont pas honte de ſe déclarer, comme eux, partiſans opiniâtres de la poligamie. Pour vous, votre mépriſe paſſagére ne tire point à conſéquence, & je croirois vous faire injure, de vous ſoupçonner encore dans un ſentiment, où l'eſprit & le cœur ſont également en deffaut.

La preuve que je vais déduire ici, Monſieur, eſt ſi conſidérable, qu'il me ſemble bien étrange que les partiſans de la Poligamie y ayent fait ſi peu d'attention, rien n'étant plus propre à faire toucher au doigt à quel point cet uſage eſt injuſte, & diſproportionné aux intentions de la nature. Cette preuve eſt d'une telle force, que j'oſerois bien défier nos beaux-eſprits d'entreprendre ſeulement d'y répondre; ou s'ils en vouloient faire l'eſſai, quand même ils ſe réuniroient tous pour le tenter, je puis aſſurer qu'ils n'en viendroient point à bout. Il eſt vrai qu'elle pourroit leur donner occaſion de débiter quelques indécentes railleries, à quoi la plûpart d'entr'eux n'ont dans le ſiécle où nous ſommes, que de trop heureuſes diſpoſitions. Mais j'eſpére qu'ils auroient ſoin de s'en abſtenir pour peu qu'ils vouluſſent agir en gens d'honneur, & non d'une maniére indigne de toute recherche ſérieuſe & philoſophique.

(La Continuation dans le Num. ſuivant.)



PETIT RESERVOIR.

Suite de la seconde preuve contre la Poligamie.

CEtte preuve démonstrative, ainsi que je vous en ai prévenu dans ma derniére, se tire de la considération du dégré de tempérament qu'il a plu à la nature de départir aux deux Sexes, & de ce plaisir si sensible dont elle les a rendus susceptibles dans leur union. Soit que nous considérions ce plaisir dans les apétits charnels du corps, soit que nous l'envisagions dans la part que l'ame y prend elle-même, on ne peut s'empêcher d'y reconnoître un dessein marqué de cette Sagesse Infinie qui nous a formés; mais on ne peut douter aussi qu'une pareille Sagesse n'a pû se prêter à cette institution, que pour des raisons tout-à-fait dignes d'elle, & non dans la vue de nous procurer des voluptés brutales, trop au-dessous de l'excellence de notre être. Son plan général, com-

me vous ſavez, Monſieur, & comme tout le monde en convient, ſemble avoir été de payer toujours de quelque plaiſir les ſoins que chaque individu prend pour ſa propre conſervation, & à plus forte raiſon ceux qu'il prend pour la conſervation de ſon eſpéce. La choſe étoit trop importante, pour qu'elle oſât s'en rapporter à notre prudence & à notre exactitude, malgré le grand intérêt que nous y avons nous-mêmes. C'eſt pour cela qu'elle attache des ſenſations gracieuſes à ces actions ſi indiſpenſables de la vie, manger, boire, ſe repoſer des fatigues de ſon travail, parce que ſoulager la faim, la ſoif, la laſſitude, & tous les autres beſoins du corps, c'eſt opérer ſa propre conſervation, & qu'elle ſembloit craindre ſans cet apas, que notre intérêt & la néceſſité même ne fuſſent pas ſuffiſans pour nous y déterminer; du moins qu'ils ne ſufiſſent pas pour nous y déterminer à tems. Mais combien l'intérêt de l'eſpéce eſt-il d'une plus haute importance, & combien notre négligence ſeroit-elle plus à redouter, Monſieur, à cet égard? C'eſt donc auſſi en conſéquence de ce même plan général, qu'elle attache inviolablement un plaiſir plus vif encore qu'à tout le reſte, au grand oeuvre de la génération, où il ne s'agit pas moins que de la conſervation de l'eſpéce entiére, & non de celle d'un ſimple individu.

Or maintenant au quel des deux Sexes ce plaiſir a-t-il été rendu plus vif & plus néceſſaire? Sans recourir à la déciſion fameuſe de

Tiresias (*), il ne faudroit, Monsieur, que consulter l'uniformité constante des procédés de la nature. Nous savons qu'elle a coutume de proportionner les dédommagemens aux difficultés de l'objet qu'elle se propose d'obtenir. Concluons de là, que c'est à celui des deux, pour qui l'oeuvre de la génération est, & si pénible, & si dangereux dans ses suites. Je ne doute pas que tous ceux à qui je parle ne soient de cet avis, même indépendamment des raisons qui l'établissent; mais je veux bien n'en point tant exiger, & je me contente de suposer sur ce point une égalité qu'ils n'admettroient pas, s'il ne s'agissoit que de plaisanter.

SUPOSONS-LA donc cependant, Monsieur; l'injustice de la Poligamie n'est-elle pas encore assez sensible? Quoi, tandis qu'un seul homme s'épuisera, & s'énervera brutalement au milieu de dix à douze femmes (†), lui qui peut à peine en satisfaire une seule, il laissera chacune d'elles languir dans les incommodités d'une longue & pénible grossesse, en attendant les douleurs cruelles qui doivent en être le triste dénouement! Il les laissera se consumer dans de vains désirs, privées des dédommagemens qui leur étoient préparés, ou n'en goutant que ce qu'il leur faut pour rendre leur tourment moins suportable!

(*) Voyez Metamorphoses d'Ovide Livre 3e.

(†) C'est le moindre nombre qu'on en donne au St. Roi David tout à la fois, sur dix-huit au moins, ou peut-être trente en tout, en une quarantaine d'années.

table ! Il ne fera qu'atiſer un feu qu'il n'a ni le pouvoir ni l'intention d'éteindre ! Enfin il jouira ſeul honteuſement & tiraniquement des bienfaits de la nature, au dépens d'un nombre de perſonnes, dont chacune y a ſans comparaiſon plus de droit, qu'il n'a l'audace de s'en arroger lui-même !

C'EN eſt aſſez, Monſieur ; n'inſiſtons pas d'avantage ſur cet Article, où chacun peut ſupléer ſans peine, & où il ne s'agit plus que d'avoir quelques principes d'équité, pour tirer de juſtes conſéquences.

SI quelqu'un s'aviſoit de prétendre, qu'il peut ſe trouver des hommes d'un tempérament aſſez violent, pour avoir beſoin de pluſieurs femmes, je répondrai premiérement que cela n'eſt pas trop ſûr, & que ſi ce n'eſt l'injuſte plaiſir de la diverſité, une femme ſeule peut ſufire, du moins pour calmer les feux de l'homme du monde de la complexion la plus défavorable à la continence. J'ajouterai, que la même choſe ſe poura dire, & ſera peut-être même vraie plus fréquemment, à l'égard des femmes. Or je demande à nos adverſaires, s'ils feront d'avis d'accorder aux femmes la liberté de pluſieurs maris, & ſi leurs épouſes avoient lieu d'être peu ſatisfaites d'eux, ou par foibleſſe d'une part, on par excès de tempérament de l'autre, s'ils auroient la complaiſance de leur en donner le conſeil avec la permiſſion. Enfin il faut obſerver que ces cas, ou de foibleſſe, ou d'excès de tempérament, ſont à la vérité des inconvéniens, mais des inconvéniens particuliers, aux quels il n'eſt pas poſſible que des

des loix générales ayent égard. Dans ces cas là, *comme*, ſelon la belle maxime de Plaute (*), *une femme de bien doit ſe contenter de ſon mari, il eſt juſte auſſi qu'un honnête homme ſe contente de ſa femme, & d'une ſeule femme.* Si l'on ſoufre par trop de ſanté, c'eſt une ſorte de maladie. Il n'y a qu'à recourir à l'art des médecins, qui ſeront bien mal-adroits, s'ils ne réuſſiſſent en ce genre-ci. Mais fût-on Roi & quelque choſe de plus, on n'a pas droit de bouleverſer l'ordre moral & le phiſique, comme un frénétique n'a pas droit d'égorger les perſonnes qui l'environnent, lorſque l'ardeur de la fiévre lui en fait naître la fantaiſie. En un mot à moins d'être, Monſieur, dans l'impertinente & ridicule opinion, que les femmes ſont d'une création fort inférieure à celle des hommes, il doit demeurer pour conſtant, que des loix équitables ne peuvent ſe diſpenſer de garder entre les deux Sexes, ſur ce qui concerne le mariage, une entiére egalité; la nature y ayant déjà mis celle du nombre, & ayant eu ſoin de compenſer dans l'un, par plus de douceur & d'agrémens, l'avantage de la force dont elle a voulu gratifier l'autre.

Si nous élevant maintenant au deſſus de l'inſtinct charnel que nous avons de commun avec les bêtes, nous venons à conſidérer cet amour plus pur, qui fournit aux perſonnes des deux Sexes les plus délicieux inſtans de leur vie, nous trouverons encore lieu de tirer la même conſéquence. L'Amour ne

(*) Merc. Act. 5. Sc. 1.

ne peut ſe payer que par l'Amour : l'Amour le plus entier ne peut ſe payer que par le retour le plus entier & le plus parfait. Quoi donc, un mari ne demande-t-il pas toujours, & tout le cœur, & toute la tendreſſe de ſon épouſe ? On ſait à quel point nous oſons porter nos prétentions à cet égard. Le moindre partage eſt un crime, ſelon nos idées ; un ſoupir qui ne ſeroit pas pour nous, eſt une offenſe atroce ; des feux éteints depuis long-tems, éteints même avant l'union qui nous a rendus maîtres de la perſonne de nos épouſes, nous inquiétent ſouvent & nous chagrinent, lorſque nous en avons connoiſſance. Eh de quel front, Monſieur, exiger d'un Sexe que nous tenons pour ſi foible & ſi fragile, plus que nous n'exigeons de nous mêmes ? Eſt-il moins ſuſceptible de délicateſſe, ce Sexe aimable, ſeul principe de tout l'amour pur & délicat qui anoblit l'Univers ? Sent-il moins bien que nous tout le prix d'une tendreſſe mutuelle & ſans partage ? A-t-il le cœur moins haut pour ſe réputer digne d'un tel bonheur ? Y aſpire-t-il, à ce bonheur, avec une ardeur moins vive, moins capable de troubles & d'agitation ? La paix, le repos, la tranquilité de l'ame, ſont-ce pour lui des biens moins déſirables & moins précieux ? Or c'eſt-là ce que foulent aux pieds, avec le mépris le plus odieux, les maximes Arabeſques des partiſans de la Poligamie. Un barbare Turc ſe croit en droit de maltraiter, que dis-je, de poignarder une femme, parce qu'à ſon gré elle n'a pas pour lui un attachement aſſez tendre, ou parce
qu'il

qu'il aura cru démêler en elle de l'inclination pour quelque autre homme, tandis que lui-même repartit ſon amour, ou plûtôt ſa brutalité, entre dix femmes, tout prêt à en prendre davantage, s'il avoit le moyen de ſe les procurer. Ainſi donc, ſatisfactions de toute eſpéce pour un Sexe, mortifications de toute eſpéce pour l'autre; nul égard aux gémiſſemens d'une innocente jalouſie, abandon furieux aux fougues & aux tranſports de la jalouſie la plus inique! Ah, Monſieur, de pareilles maximes peuvent être reçues chez des peuples à demi ſauvages, qui ne connoiſſent d'autres loix que la violence, & qui n'agiſſent jamais que d'une maniére emportée, cruelle & tiranique. Mais que parmi des nations civiliſées il ſe trouve des hommes, & qui encore.... des Philoſophes, & qui encore.... des Chrétiens-mêmes, qui oſent entreprendre d'en juſtifier le principe: c'eſt en vérité le plus haut comble d'égarement de la raiſon humaine, dans l'un des points les plus eſſentiels de la morale; c'eſt la marque la moins équivoque de l'affreuſe dépravation de cœur, qui n'eſt aujourd'hui que trop répandue parmi nous.

Je prens nos Chrétiens à partie, Monſieur; ce qui va ſuivre ne regarde qu'eux. Il eſt triſte qu'il faille les relever ſur un ſujet de cette nature. Que ne laiſſions-nous de pareilles erreurs aux ennemis de la foi, à ces fiers deffenſeurs d'une raiſon tant de fois priſe en deffaut? Quels reproches à leur tour ils ſont en droit de nous faire! Au milieu des lumiéres de la révélation qui nous

guidoit, nous ne ſommes gueres plus éclairés qu'eux; nous ne ſommes que plus inconſéquens. Nous proſcrivons un uſage en effet des plus dignes d'être proſcrit: mais c'eſt ſans trop ſavoir, ni pourquoi, ni comment; c'eſt en regrettant ſes prétendus avantages, en nous diſſimulant ſes injuſtices; comme ſi notre divin maître ne nous en avoit pas apris là-deſſus, plus qu'il ne faloit, pour fixer de ſi honteuſes incertitudes. En voici la preuve, Monſieur. Suivez, je vous en conjure, un raiſonnement ſans doute moins propre à remuer l'ame que ce qui précéde, mais qui ne l'eſt pas moins à ſe faire entendre avec force aux eſprits les plus rebelles.

ON ne ſauroit douter que Jeſus-Chriſt condamne la Poligamie (*). Dès lors pour le moins la voilà cenſée criminelle; il n'y a pas de Chrétiens qui ſoient capables d'en diſconvenir. L'unique reſſource donc de ceux qui ont conçu pour elle un ſi profond reſpect, c'eſt de prétendre, que la deffenſe ſeule eſt ce qui la rend criminelle, ſans qu'on ſoit en droit d'y ſupoſer une iniquité intrinſéque, qui la rende digne de la deffenſe; comme les mariages entre freres & ſœurs, ou pour prendre un exemple moins ſujet à conteſtation, (quoique l'idée ne ſoit pas fort noble,) comme la deffenſe de l'uſage de la chair de porc, ſous l'ancienne loi, n'emportoit pas que ce fût un crime en ſoi que d'uſer de la chair de porc. Non, Monſieur; je

(*) La choſe a été demontrée dans quelques unes des Lettres précédentes.

je ſoutiens qu'il n'en eſt pas ainſi, & que la maniére dont notre divin maître condamne la pluralité des femmes, en ſupoſe eſſentiellement l'iniquité. Un peu d'attention, je vous en ſuplie.

Le fils de Dieu ne dit pas en propres termes; *Vous ne prendrez point pluſieurs femmes*. Il ſe contente de nous faire voir ce qu'il penſe d'un tel mariage. Cela peut d'abord paroître déſavantageux à ma théſe; pour moi j'en juge tout le contraire. Je ne répéterai point, Monſieur, ce que j'ai déjà touché, que Jeſus-Chriſt ne prend un tour ſi vague que parceque la choſe n'avoit pas beſoin d'un autre, étant du nombre de celles qui ſont formellement proſcrites, & par la loi de nature, & par celle de Moïſe même. Cette vérité n'eſt pas encore mûre, & ne ſera bien goutée qu'à la fin de notre controverſe. Je m'en tiens donc à ceci, que pour éprouver notre obéiſſance, ou pour d'autres raiſons particuliéres, la Sageſſe Divine peut fort bien nous interdire ce qui eſt innocent en ſoi, mais qu'elle ne peut pas regarder dans ſes idées comme criminel, ce qui ne ſeroit pas effectivement criminel, ni qualifier du titre ſpécial d'un certain crime, ce qui ne ſeroit pas effectivement ce crime; qualifier, par exemple, d'adultére, ce qui effectivement ne ſeroit pas un adultére. Si Jeſus-Chriſt avoit dit, *Vous ne prendrez pas pluſieurs femmes*, ah ſoit, qu'on s'imaginât pour lors qu'il ne nous eût donné ce précepte que pour nous élever à une plus hau-

 te

te perfection, ſans qu'il y eût au fond le moindre mal à prendre deux ou trois femmes plûtôt qu'une ſeule; on le pouroit. Mais ce n'eſt pas cela. Jeſus-Chriſt nous donne lieu de conclure, qu'il regarde la ſimple bigamie comme un adultére: Donc la bigamie eſt réellement & eſſentiellement telle qu'il la regarde. La qualification décide. Une deffenſe du Seigneur la rendroit bien criminelle, d'innocente qu'elle étoit auparavant, mais elle ne la rendroit jamais un adultére, ſi elle n'en étoit un. De même que la deffenſe de manger de la chair de porc rend bien criminel l'uſage de la chair de porc, mais elle n'en peut pas faire, ni un adultére, ni un meurtre, ni un inceſte, ni même à proprement parler, (ſentez, je vous prie, la juſteſſe de ce que je vous dis-là,) ni même un péché d'intempérance, parce qu'il eſt poſſible que ce ne ſoit pas par intempérance, c'eſt-à-dire par un goût paſſionné pour cette ſorte de viande, qu'un Juif ſe laiſſe aller à en uſer; comme ſi ce vénérable martir de l'Hiſtoire des Macabées, eut été vaincu par les preſſantes ſolicitations de tous ſes amis, dont la perfide tendreſſe fit de ſi grands efforts pour le ſauver. L'uſage de la chair de porc pourroit bien être qualifié d'idolatrie, parce qu'il en eſt un des ſignes à l'égard d'un Juif, & que des ſignes n'ont le plus ſouvent rien que d'arbitraire & de factice: mais encore un coup, ſans une ſouveraine abſurdité, il ne pouvoit pas être qualifié d'adultére, ni la Poligamie non plus, Monſieur, ſi de fait &

de

de droit la Poligamie n'en eſt pas un. L'abſurdité, je l'avoue, feroit un peu moindre; la fauſſeté feroit la même. C'eſt changer les eſſences des choſes : c'eſt vouloir que le triangle ſoit cercle, & que le cercle ſoit triangle: ou, ſans aller juſqu'à l'ordre métaphiſique, ſi nous nous en tenons au grammatical, c'eſt une impropriété ſi puérile, qu'elle n'eſt pas ſuportable.

Je ſens que l'on peut me faire une chicane. „ Jeſus-Chriſt condamne, comme adultére, un cas de divorce qui étoit permis „ ſous l'ancienne loi. Donc l'ancienne loi „ permettoit un adultére. Donc j'ai tort „ d'en conclure que cette même loi n'a pu „ permettre la Poligamie ". Auſſi n'eſt-ce pas cela que j'en conclus. S'agit-il ici de l'ancienne loi? Il n'eſt queſtion entre nous, Monſieur, pour le préſent, que de ce qu'eſt la Poligamie, & de ce que notre divin maître en penſe. Or ce qu'elle eſt, & ce qu'il en penſe, ſe réduit au même, *Que c'eſt eſſentiellement & en ſoi un adultére dans toutes les formes*. Quant à la conſéquence, que l'ancienne loi en permettant le divorce permettoit ce qui eſt eſſentiellement & en ſoi un adultére, il y a bien des choſes à dire là-deſſus. Cette difficulté pourroit être la matiére d'une ample diſſertation où je n'ai point envie de m'engager. Il faudroit rechercher d'abord quel étoit au juſte le cas de divorce que toléroit la loi de Moïſe. Ceci feroit facile: il eſt aſſez clair que c'étoit celui d'une averſion, ou antipathie fondée & inſurmontable. Je ferois voir enſuite qu'à tou-

te

te rigueur ce cas n'a rien que de légitime, & que ſeulement faut-il convenir que la tolérance à cet égard eſt très dangereuſe, à cauſe de l'extrême abus qu'on en peut faire. Ceci poſé, j'établirois qu'à le bien prendre ce que Jeſus-Chriſt a condamné comme adultére, n'eſt pas ce que Moïſe avoit permis. Je diſtinguerois donc avec ſoin deux choſes dans la déciſion de notre divin maître, une révocation, & une condamnation; la révocation de la tolérance qu'avoit accordé Moïſe, & la condamnation, ſur le pied d'adultere, de l'uſage abuſif que l'on faiſoit de cette tolérance. Outre cela il s'agiroit encore d'examiner, dans la ſupoſition que l'abus même eût été en quelque ſorte toléré par la loi de Moïſe, s'il l'auroit été par la loi conſidérée comme loi morale, ou comme loi ſimplement civile, de maniére que ceux qui ſeroient tombés dans l'abus n'euſſent été à couvert que des pourſuites juridiques, ſans laiſſer d'être très comptables au jugement de Dieu, & au tribunal de la conſcience. Voilà ce qu'il faudroit diſcuter, & cela ne ſeroit pas court. Sans ſe jetter dans tout ce détail, il eſt bien plus à propos de nous retrancher ſur une ſeule obſervation : celle de la différence infinie, qui ſe ſaiſira plus avantageuſement encore dans la ſuite de cette controverſe, de la différence infinie, vous dis-je, Monſieur, qu'il y a entre une permiſſion du divorce & une permiſſion de la Poligamie ; entre une permiſſion du divorce reſtainte à un cas unique, celui d'une antipathie inſurmontable, & une permiſſion de

la

la Poligamie ſi vague, qu'elle eût mis un pieux Iſraëlite en droit d'eſſayer tous les gouts de l'incontinence, au milieu d'une vingtaine de femmes, & d'avantage; enfin entre une permiſſion du divorce, qui laiſſe une malheureuſe femme en liberté de ſe conſoler dans les bras d'un autre époux, & une indigne permiſſion de la Poligamie, qui abandonneroit à un Sexe toutes les ſatisfactions du monde, & réſerveroit toutes les mortifications pour l'autre.

CETTE chicane qu'il m'a falu prévenir, m'a quelque peu écarté de mon ſujet: revenons-y. J'ai donc prouvé, Monſieur, par l'autorité de notre divin légiſlateur, que la Poligamie eſt eſſentiellement & en ſoi, une infraction des loix éternelles du mariage, une infidélité envers une premiére épouſe, en un mot un adultére. Je ne puis me tenir de me reſaiſir en cet endroit, de cette belle & magnifique maxime de St. Paul, hélas, dont j'avois promis de vous faire grace; mais je me perſuade que vous ne voulez plus de grace à l'heure qu'il eſt. J'ai fait uſage ci-deſſus d'une maxime de Plaute, payen & Poëte Comique. Il me ſera bien permis, je penſe, de mettre en regard avec elle une maxime du Saint Apôtre des gentils; duſſai-je, pour ne vous rien retirer contre ma parole, la conſidérer ici ſans autorité particuliere, & ſeulement comme l'*énoncé* le plus heureux, de la doctrine de Jeſus-Chriſt & du bon ſens.

LE Poëte dit: *Une femme de bien doit ſe contenter de ſon mari; il eſt juſte auſſi qu'un bon-*

honnête homme se contente de sa femme, & d'une seule femme. Quelle vérité, & comment comprendre que quelqu'un qui se pique un peu de droiture puisse y refuser son assentiment! La maxime de St. Paul, plus énergique encore pour l'expression, ne frape pas l'esprit d'une lumiére moins pénétrante. „ De même, dit-il, que la femme n'a pas „ son propre corps en sa puissance, mais „ qu'elle est en la puissance de son mari: „ pareillement aussi le mari n'a pas en sa „ puissance son propre corps, mais il est en „ la puissance de sa femme ". Oh si cela est vrai du corps, l'est-il moins de toute la personne? l'est-il moins des sentimens du cœur? l'est-il moins de cet amour le plus entier, qui ne peut se payer que par le retour le plus parfait & le plus entier? *Le mari n'est plus en sa puissance*; il ne peut donc plus disposer de lui-même. *Il est en la puissance de sa femme*; il ne peut donc plus disposer de lui-même, au mépris & contre les intérêts de cette femme, dont sa personne est devenue le véritable domaine. Un échange mutuel s'est fait, & sans une violence tiranique cet échange n'a pu se faire qu'à conditions égales. Obligations réciproques, parité complette; voilà le droit de la nature. Car je vous prie, Monsieur, St. Paul ne nous expose-t-il ici qu'une opinion qui lui soit particuliére? Est-ce un avis, un conseil qu'il hasarde en de certaines conjonctures embarassantes? Est-ce une liberté qu'il se donne, & sur laquelle il croye devoir prévenir ses lecteurs, & leur faire beaucoup d'ex-

d'excuſes ? Nullement, prenez y garde. Reliſez l'endroit (*), & vous verrez tout au contraire que c'eſt un principe général dont il s'appuie ; une maxime connue, reçue de ceux à qui il parle ; une vérité qui n'exiſte pas d'hier, ni d'avant hier, mais dont l'ancienneté remonte à celle du monde, & plus haut, dont l'ancienneté remonte à celle de l'inſtitution-même des deux Sexes, arrêtée dans les décrets éternels du Créateur. Ah qu'il étoit éloigné, ce ſaint Apôtre, de penſer, que des Chrétiens méconnoitroient un jour un principe ſi lumineux qu'il ſe contente de préſenter avec ſimplicité ! Et qu'il eſt étrange auſſi d'en trouver tant, je veux dire des Chrétiens, oui d'en trouver à chaque pas, qui ayent moins de droiture, ſoit dans le cœur, ſoit dans l'eſprit, qu'un Plaute, dont l'école, Monſieur, n'étoit apparemment pas celle des bonnes mœurs & de la vertu !

MAIS, inſiſte-t-on ; non, il n'eſt pas vrai qu'il y ait parité entre les obligations du mari & celles de la femme. Il faut même être bien aveugle, pour ne pas voir la diſparité infinie, qui réſulte de la conſtitution des deux Sexes. L'infidélité de la femme introduit des enfans étrangers dans la famille du mari, à ſon inſû, au lieu que la Poligamie de ce dernier ne fait rien de tel. Voilà, ajoute-t-on avec toute l'aſſurance du triomphe le plus complet, voilà le fondement légitime

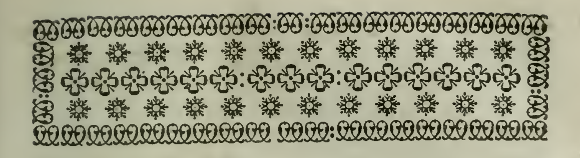
(*) 1e Epître aux Cor. Ch. 7. v. 2, 3 & 4. Tout ceci fait alluſion à quelque choſe qui a été dit dans les Lettres 6 & 7.

gitime de l'inégalité des conditions, qu'une loi très équitable peut admettre entre les parties contractantes, dans le mariage.

Sont-ce des Chrétiens encore qui tiennent un pareil langage, au mépris de cette admirable maxime de St. Paul, & de la doctrine de leur divin maître? Sont ce même des gens qui se piquent d'avoir perfectionné leur esprit par de profondes & solides études? A la hauteur avec laquelle ils produisent ce raisonnement, on juge, Monsieur, qu'ils croyent avancer tout ce qui se peut imaginer de plus victorieux: & c'est le faux tout pur qu'ils énoncent, le faux tout pur qu'ils en déduisent, & qu'ils en déduisent de la maniére la plus fausse, aussi bien que la plus inique.

(La Suite dans le Num. suivant.)





PETIT RESERVOIR.

Suite de la ſeconde preuve contre la Poligamie.

JE nie primò que le tort que nos infidélités font à nos épouſes ſoit moindre, que celui que nous font les leurs. Començons par nous bien entendre. Ce n'eſt pas proprement infidélité qu'il faut oppoſer à infidélité; mais l'infidélité ſecrette des femmes, qu'il faut oppoſer à cette infidélité publique des hommes, que l'on apelle la Poligamie. C'eſt là notre théſe, & pour ne point trop m'étendre, je me renferme dans les bornes qu'elle m'indique. Quant aux infidélités publiques des femmes, ſi les loix forcent en ce cas un mari à reconnoître les enfans qui en proviennent, ce n'eſt pas le bon ſens qui l'ordonne ainſi; c'eſt une extravagance du droit romain qui fait nombre parmi tant

de miliers d'autres (*). Et pour ce qui est de la pluralité des maris, comme ce n'est point une honte que le Sexe ait à se reprocher, il est fort inutile que nous en parlions. Il ne s'agit donc que de savoir, si l'infidélité secréte d'une femme, infidélité qui n'est un mal à l'égard du mari que parce qu'après tout elle peut être sûe, ou soupçonnée, si, dis-je, une infidélité de cette sorte est une aussi grande injure pour lui, que la Poligamie le seroit pour elle.

CELA peut-il se demander ? Un home, Monsieur, éléve dix enfans qu'il croit très sincérement lui apartenir; point du tout, ils sont d'un autre. Tant qu'il l'ignorera, quel est le tort qu'il en reçoit ? Il a travaillé à se procurer ces dix enfans, puis qu'il a lieu de croire qu'ils sont à lui. Si ceux-là n'étoient point nés, d'autres seroient nés, & il n'est pas faché qu'ils soient nés. Il s'admire, il se complaît dans cette idée charmante. L'unique mal, c'est qu'il n'est pas impossible qu'il soit quelque jour détrompé de sa douce erreur; & c'est-là principalement ce qui constitue le crime de l'adultére du coté des femmes.

UNE simple bigamie ne fait-elle rien de plus ? Elle améne effrontément, jusques sous les yeux d'une légitime épouse, une odieuse & détestable rivale. Ce ne sera, si l'on veut, qu'une épouse du second ordre, une femme secondaire, une concubine : distinction dont les Jurisconsultes de la Poligamie se servent sou-

(*) Tout le monde sait la maxime de droit, *Pater est quem justæ nuptiæ demonstrant.*

ſouvent, & croyent faire merveille. Oui, mais la prédilection du mari pour cette derniére, n'en deviendra par cet endroit-là-même que plus inſultante pour la principale épouſe. Elle verra, cette infortunée, croitre chaque jour autour d'elle une troupe d'enfans qui ſeront quelque choſe de plus qu'étrangers dans ſa maiſon. Elle les verra, Monſieur, partager avec les ſiens, & les careſſes, & l'héritage de ſon cruel époux. Et pour comble de déſaſtre, une barbare loi lui interdira juſqu'au ſoulagement, qu'elle eût pu trouver dans la juſtice de ſes plaintes.

QUEL travers que d'oſer mettre en comparaiſon des injures ſi diſparates! Mais allons, je le veux, tenons-nous en à la façon vulgaire de concevoir les choſes. Ne ſentons que les torts qui peuvent nous être faits; exagérons-les, en exténuant ſans pudeur ceux de l'autre Sexe. Cette maniére eſt tout-à-fait convenable à la dignité du nôtre, poſſeſſeur, par excellence, de la raiſon que nous n'accordons aux femmes que de la ſeconde main. J'admets le principe. „ L'infidéli„ té la plus ſecréte de nos femmes eſt cent „ millions de fois pire pour nous, qu'une „ Poligamie publique de notre part ne l'eſt „ pour elles ". *Donc dans le contract que nous paſſons avec elles, leurs obligations doivent être plus étroites que les nôtres.* O la ſinguliére Logique! Donc, Monſieur, nos obligations doivent être, pour le moins, auſſi étroites que les leurs. C'eſt la véritable conſéquence.

DE deux parties contractantes, celle qui

reçoit le plus & donne le moins, demeure chargée d'une plus grande redevance. Il n'y a point de doute; & je vous ménerois loin par là, ſi je ne devois imiter la modération du Sexe dont je deffens la cauſe. Il ſe contente de l'égalité: je n'ai garde d'exiger plus, de peur qu'il ne m'en démentît lui-même. Puiſque nous avons un ſi grand intérêt à obtenir de nos épouſes une fidélité à toute épreuve, qu'eſt-ce que la raiſon & l'équité nous dictent en cette rencontre? D'en acheter le droit, Monſieur: rien n'eſt plus dans l'ordre. Nous n'en jouiſſons certainement pas avant que de l'avoir aquis. Or par quoi eſt-il juſte, diſons mieux, par quoi eſt-il néceſſaire que nous l'aquérions? Ce point eſt-il donc ſi dificile à démêler? Notre propre beſoin nous fait ici la loi, comme il nous la fait lorſque nous achetons chez le marchand une piéce d'étofe pour nous vétir. Ce n'eſt pas le beſoin que nous avons de cette étofe, qui met le marchand dans l'obligation de nous la livrer; c'eſt le prix que nous lui donnons. De même il eſt clair que ce n'eſt pas le beſoin que nous avons de la fidélité de nos épouſes, qui les met dans l'obligation de nous être fidelles, du moins à ne conſidérer les choſes que par raport à nous: c'eſt le prix dont nous payons le droit à leur fidélité; & ce prix, au nom de Dieu, Monſieur, ſans l'effronterie & la violence la plus atroce, quel peut-il être, que l'engagement á une fidélité pareille?

VOYEZ ces deux époux aux pieds des autels. Ils vont prononcer les courtes & redouta-

doutables paroles qui les uniront à jamais. Que l'exacte équité décide de l'étendue des promesses qu'il leur couvient de se faire. Il n'y a que quelques jours que Philogyne, tremblant, incertain de son sort, a démêlé dans les yeux de Celanire qu'il avoit le bonheur d'en être aimé. Un aveu ingénu a suivi de près. Elle consent à lui donner la main, mais il ne tient encore qu'à elle de se refuser à ses ardens désirs. Eh bien, Philogyne, à quoi voulez-vous que cette inocente personne s'engage, & que lui promettez-vous de votre part ? Vous exigez, ah cela va sans dire, une chasteté égale à celle de l'age d'or. Vous prétendez aussi, que le cœur, que la pensée, que les regards n'ayent d'action & de sentiment que pour vous seul. Soit, cela est raisonnable : ... Et vous, de par l'Eternel qui vous écoute, quel prix mettez-vous à tant d'amour ? ... Vous vous troublez, Philogyne, vous n'avez pas le courage de vous expliquer. Né sur les bords de l'Afrique ou de l'Hellespont, il auroit un peu plus d'audace, Monsieur : & si ce trouble n'avoit averti la belle fort à propos, je vous assure qu'il en auroit eu d'avantage dans quelques mois.

ENFIN je demande aux partisans de la Poligamie. „ Il est tant de maniéres dont une „ femme peut se rendre infidelle envers son „ mari ; n'en est-il point dont un mari puis„ se se rendre infidéle envers sa femme " ? ou pour m'exprimer d'une autre façon, *N'est-il donc d'infidelités conjugales que celles-là seu-*

les qui nous ofenſent? Pour peu qu'il reſte de pudeur, on n'oſe pas ſe déclarer ſi net pour l'afirmative ; mais on prétend qu'un ſecond mariage, dans les lieux où il eſt permis, n'eſt point une infidélité, parce qu'il eſt revétu de tout l'apareil & de toutes les formalités que les loix exigent. Etrange conſéquence, digne de la profondeur de jugement de ces habiles juriſconſultes ou moraliſtes! Pour la couvrir du ridicule qu'elle merite, je ne veux, Monſieur, que l'expoſé naïf d'un ſeul cas de cette eſpéce.

Un homme amoureux de ſa ſervante vit avec elle dans un commerce clandeſtin. Un reſte de conſidération pour une femme qu'il a, eſt ce qui lui fait cacher ce commerce avec tout le ſoin imaginable. La choſe ſe découvre enfin. Voilà, n'eſt-il pas vrai, un mari convaincu d'infidélité. Diſtinguons. Cet home eſt très coupable envers la fille qu'il ſéduit; il l'eſt envers les enfans qui en peuvent naître, leſquels vivront deshonorés & ſans état; il l'eſt peut-être même encore envers le public qu'il riſque de ſcandaliſer, puiſqu'au bout du compte tout ſe découvre. Mais je nie, & je nie très fort, que dans les principes des partiſans de la Poligamie, il ſoit coupable envers ſa femme. Du moins pour qu'il ne le ſoit plus, y a-t-il un moyen bien facile. C'eſt de mener au temple l'objet de ſon adultére tendreſſe, couronné de fleurs & ſuperbement paré; de ramener en pompe cette nouvelle épouſe en ſon logis, & de la placer dans le lit de ſa maitreſſe, en adreſſant

à celle-

à celle-ci ces douces paroles: *Madame, voici dorénavant votre égale, qui même a ſur vous l'avantage précieux de la jeuneſſe & de la beauté. Ayez pour elle les égards qui lui ſont dus. Que ſes enfans ſoient ici ſur le pied des vôtres, &c.*... Quoi, Monſieur, ce ne ſera pas-là une infidélité! Et où y en aura-t-il jamais! Et qu'eſt-ce, bon Dieu, que l'état des femmes, & quel eſt le malheur inſéparable de leur condition, ſi la régularité même de leurs époux à ſe conformer aux loix, eſt tout ce qu'elles en peuvent attendre de plus inſultant & de plus cruel!

AINSI donc il en faut revenir à ce point, que ſelon les idées des Poligames, le mariage eſt un contract où tout eſt accordé à un Sexe, tandis que tout eſt refuſé à l'autre: ce qui eſt aſſurément le comble de la tiranie d'home à home, & à plus forte raiſon d'une moitié du genre humain vis-à-vis de l'autre moitié toute entiére. Ceux que l'éducation & la coutume familiariſent avec des maximes ſi tiraniques, s'apélent des barbares. Quant à ceux qui nés au ſein de la Philoſophie & du Chriſtianiſme, prennent à tâche de les deffendre, Monſieur, ces odieuſes & tiraniques maximes, j'avoue que je ne ſais pas trop, quelle eſt la qualification qui leur convient.

VENONS à de nouvelles réflexions qui ne le céderont guéres aux précédentes. Ce n'eſt encore ici que la moindre partie des motifs qui doivent nous faire regarder la Poligamie, comme un uſage non ſeulement injuſte,

mais infiniment préjudiciable à l'ordre & au bonheur de la Société. Si donc vous le jugez à propos, nous n'en resterons pas en si beau chemin; nous pousserons ces zélés partisans à toute outrance; nous achéverons de terrasser leur monstrueuse erreur, & ne lui ferons grace d'aucun des coups dont il est possible de la fraper. Il n'y auroit que l'impatience que vous témoignez, de me voir à mon troisiéme article, qui m'engageroit à passer outre: mais je crois qu'il n'en vaudroit que mieux que cette matiére-ci fût auparavant toute épuisée. Je ne saurois, Monsieur, couvrir de trop de honte cet inique & pernicieux usage, qui renverse dans l'essence du mariage ce qu'elle a de plus inviolable & de plus sacré. C'est ce qui mettra la question qui nous reste, à l'égard de l'ancienne loi de Dieu, dans le point de vue le plus intéressant, si je ne me trompe. Mandez-moi vos intentions; ou j'interpréterai votre silence conformément aux miennes, si vous jugez inutile de m'écrire, n'ayant rien jusqu'ici à me communiquer.

❋

„ OUTRE ces deux Lettres on a jugé à „ propos d'inserer encore ici ce Morceau „ de la *Preface*.

Extrait de la PREFACE.

ON se propose deux objets fort différens, dont l'un est sensible dans toute la suite de l'ouvrage, & l'autre ne se manifeste qu'à l'instant de la conclusion.

LE

Le but qui ſe préſente le premier, & qui demeure le plus long-tems ſous les yeux, c'eſt LA MONOGAMIE, ou *l'Unité dans le mariage*, article, ſur le quel on s'engage *à établir contre le préjugé comun*, & cela d'une façon démonſtrative, *la plus exacte & la plus parfaite conformité entre les trois loix, de la Nature, de Moïſe & de Jeſus-Chriſt*, ſelon ce que le titre annonce.

On demandera quelle eſt l'utilité de cette entrepriſe, l'uſage contraire n'étant pratiqué nulle part où ce livre puiſſe eſpérer ſans doute de rencontrer des lecteurs. Seroit-ce de mettre en ſureté les prérogatives & les droits de nos Dames Européennes? La religion, & la coutume plus puiſſante encore, y pourvoyent de reſte, beaucoup mieux que tous les écrits imaginables.

Ce n'eſt pas non plus le fruit qu'on attend, ni qu'on voudroit attendre, de ſon travail. Que le ciel préſerve un Sexe aimable d'avoir beſoin de cet apui! On ne laiſſe pas cependant de ſe flater, que ce Sexe de qui dépend, comme de raiſon, la fortune des ouvrages qui le concernent, aura quelque lieu d'être ſatisfait de celui-ci. Sa cauſe y eſt ſoutenue avec zéle; & *le Public n'aura pas de peine aſſurément à y reconnoître un Auteur, dont une Femme a dirigé la plume*, ainſi qu'on l'annonçoit il y a déjà plus de dixhuit mois, dans une occaſion qu'on en a eue (*). QUAND

(*) Dans les *Mémoires de l'Auteur*. L'extrême foibleſſe de ſa vue le mettant hors d'état de tenir la plume, tout cet ouvrage, auſſi bien que quel-

QUAND un ſujet eſt bien traité, deslors il eſt ſufiſament utile ; s'il l'eſt mal, il n'y a plus de queſtion à faire.

C'EST donc à la lecture de cet ouvrage qu'on auroit droit de renvoyer ceux qui paroiſſent s'inquiéter ſi fort ſur l'uſage dont il peut être. Que ſi pourtant quelqu'un exigeoit qu'on lui énonçât une utilité particuliére, la choſe ne ſeroit pas bien difficile. Il n'y a qu'à dire, que c'eſt de renverſer de fond en comble trois redoutables objections contre le Chriſtianiſme, qui depuis longtems ont été preſſées avec beaucoup de force, de la part des incrédules.

LES uns ont reproché à la nouvelle loi, l'interdiction de la Poligamie.

D'AUTRES ont fait d'auſſi vifs reproches à l'ancienne, d'une prétendue tolérance de cet uſage.

LES uns & les autres n'ont pas manqué, de relever l'apparente contradiction des deux loix ſur un article ſi important.

ON oſe ſe promettre qu'il ne reſtera bientôt plus l'ombre de ces difficultés ſi rebatues. C'eſt déjà quelque choſe ſans doute. Néanmoins ce n'eſt encore que le moindre ſervice qu'on ſe ſoit flaté de rendre à la Religion, & tout d'un tems à la Société. Le point le plus conſidérable eſt celui qu'on a réſervé pour

ques autres, a été écrit ſous ſa dictée par ſon Epouſe ; motif d'indulgence, à ce qu'il eſpere, de la part du Lecteur équitable, pour les inéxactitudes qui ne peuvent manquer de s'y trouver en fort grand nombre.

pour la conclusion. Mais quel il est. C'est sur quoi l'on ne juge point à propos de s'expliquer pour le présent. Il faut que le premier but bien rempli, donne quelque droit de prétendre au second. On se rendroit ridicule de laisser entrevoir où l'on tend, lorsque le premier pas de l'entreprise est lui-même suspect de témérité & de présomption.

REGULUS.

POEME.

MUSES, retracez-moi ce Romain magnanime,
Qui fut de son serment l'esclave & la victime,
Sous les plus nobles traits offrez moi Regulus,
Et m'inspirez des Vers dignes de ses vertus
Dans le Camp des Romains, d'où naît cette tristesse.
Chez les Carthaginois, que de cris d'allegresse!
Regulus est tombé dans un piége fatal:
Détestable secret de l'empire infernal,
Sans prévoir les horreurs que la Terre récelle,
Ce héros se confie à son sein infidelle;
Soudain on le saisit, on le charge de fers;
Que Regulus est grand au milieu des revers!
Tout désarmé qu'il est, il fait trembler Carthage,
Et Xantippe lui-même admire son courage,

Re-

Regulus, lui dit-il, trois-cens Carthaginois
Gémiſſent dès long-tems ſous vos honteuſes loix,
Retournez au Sénat, faites qu'on nous les rende,
Et j'accorde aux Romains une faveur plus grande;
Je conſerve vos jours, & vous rends à leurs vœux;
Vous agirez pour vous, en travaillant pour eux:
Que de votre retour votre foi ſoit le gage,
Mon cœur qui vous connoit ne veut point d'autre ôtage.
Regulus promet, part, arrive. Le Senat
Ne le trouve attentif qu'au ſalut de l'Etat;
Vos captifs ſont nombreux, jeunes, vaillans, illuſtres,
Pour moi, dit Regulus, j'ai fourni douze luſtres,
J'ai fait, en vous ſervant, ce qu'un bon Citoyen
Doit faire pour l'Etat, l'Etat ne lui doit rien:
Je ne mérite pas de ſi grands ſacrifices,
Non, livrez-moi plûtôt aux plus cruels ſuplices,
Que de vous rendre tous pour me ſauver le jour;
A nos fiers ennemis j'ai juré mon retour,
Ils n'épargneront rien pour ébranler vos ames,
Je les connois; déjà je vois briller les flâmes,
N'importe, combattez, ne plaignez pas mon ſort,
Si je péris pour vous, Romains, vengez ma mort.
Alors dans le Senat regne un morne ſilence,
On héſite, on gémit, on vante ſa conſtance.
Regulus veut partir, les Chefs & les Soldats
Accourent tous en foule au-devant de ſes pas;
Ses

Ses enfans consternés & son épouse en larmes,
Embrassent ses genoux, lui marquent leurs alarmes;
Regulus les releve, insensible à leurs pleurs;
Ah! dit-il, cachez-moi ces honteuses douleurs,
Mes fils, par vos exploits, éternisez ma gloire,
Vous, d'un époux cheri, conservez la mémoire,
Fille de Metellus, les fruits de notre amour,
S'ils ne sont tels que nous, sont indignes du jour:
Soldats, votre douleur, & m'afflige & m'honore,
Arrosez mon Tombeau d'un sang que Rome abhorre,
C'est l'unique tribut, & pour moi le plus doux
Que Regulus mourant puisse exiger de vous.
Il les quitte à ces mots, c'est envain qu'on l'arrête,
A Xantippe inquiet, il va porter sa tête.
Je sçai garder ma foi, même à mes ennemis,
Je reviens, & voilà ce que je t'ai promis:
Que Carthage abandonne un espoir téméraire;
Tes regards foudroyans m'annoncent ta colère,
Je ne t'ai point trompé; mais tu m'as peu connu;
J'ai parlé contre toi, Xantippe, je l'ai dû;
Au gré de tes fureurs dispose de ma vie;
Il n'est point de Romain, qui ne me porte envie,
Je sai défendre Rome, & non pas la trahir,
Vain-

Vaincre ſes ennemis, & non leur obéïr !
Quelle étoit ton erreur, Xantippe ! as-tu pû croire,
Qu'aux honneurs aſſurés d'une longue mémoire,
Je pourrois préférer un vil reſte de jours,
Dont les ans au tombeau précipitent le cours ?
Tes Captifs en nos mains te cauſent plus d'allarmes,
Que ma mort aux Romains ne coûtera de larmes ;
C'eſt ce que je prétends, ordonne mon trépas,
Venge-toi, ſi je vis, redoute encor mon bras.
Xantippe à ce diſcours généreux & ſincére,
Répond, en atteſtant l'Aſtre qui nous éclaire,
Qu'avant que ſon flambeau s'éteigne au ſein des mers,
La mort de Regulus effraira l'Univers.
Il dit, & les effets rempliſſent la menace ;
Devant lui, la Vertu ne trouva jamais grace.
Barbares Africains, vos bois, vos rocs affreux,
Des tygres, des lions répaires ténébreux,
Dans leur aride ſein n'ont rien de ſi ſauvage
Que vos cœurs où l'Enfer vient de ſouffler ſa rage.
Quels tourmens ! Quelle mort endura Regulus !
Rome ne pouſſe point de regrets ſuperflus,
Les Dieux à Scipion ont remis leur Tonnerre,
Du ſang des Africains ſon bras couvre la Terre,
La Terre avec horreur boit ce ſang infecté
Et par la perfidie, & par la cruauté.
Regulus eſt content, & du rivage ſombre
Voit Carthage fumante immolée à ſon ombre.

RON-

RONDEAU.

J'Ai vû Paris & le Louvre du Roi,
Ce ne ſont pas vetilles, par ma foi;
Ains raretés, qu'à bon droit on renomme.
Paris, ſans pair, vaut mieux que cette Rome,
Qui fit jadis au monde entier la Loi.
Juſques ici trop ſédentaire & coi,
Qu'avois-je vû? Rien, ou je ne ſçai quoi.
Or, grace aux ſoins de certain Gentilhomme,
J'ai vû Paris.
Vien, me dit-il, je te trouve un Emploi.
Qu'a fait mon Sire? Il l'a gardé pour ſoi.
Je n'attendois un pareil coup de pomme,
Cela me coûte un peu cher; mais en ſomme
Je m'en conſole en diſant à par moi,
J'ai vû Paris.

EPITAPHE.

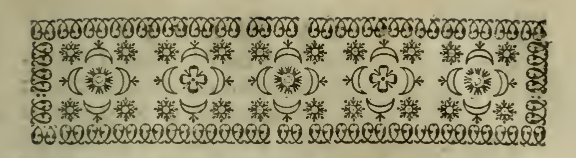
Du Ciel qui nous punit l'inflexible colere
Par des coups differens nous enleve à la fois
Des François, le Mars tutelaire,
Le Dieu des Vers, l'appui des Loix
Dagueſſeau, Maurice & Voltaire.

AUTRE *ſur le Marechal de Saxe ſeul.*

Instruit par les malheurs des ſes plus jeunes ans,
Cher au Peuple, à l'Armée, au Prince, à la Victoire,
Redouté des Anglois, haï des Courtiſans,
Il ne manque rien à ſa gloire.

Ces deux Epitaphes nous ont été envoyées telles de Paris il y a déjà quelque ſemaines.





PETIT RESERVOIR.

Les Charmes du Beau-Sexe, détruits par la paſſion du Jeu, ou Réflexions ſur quelques uns des mauvais effets que cauſe la MANIE DU JEU.

LES plaiſirs ſont amers d'abord qu'on en abuſe ;
Il eſt bon de jouër un peu,
Mais il faut ſeulement que le Jeu nous amuſe.
Un Joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence ;
Et d'ailleurs, il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe,
D'être fort honnête-homme & de jouër Gros Jeu.
Le déſir de gagner, qui nuit & jour occupe,
Eſt un dangereux aiguillon,
Souvent, quoi que l'eſprit, quoique le Cœur, ſoit bon ;
On commence par être dupe ;
On finit par être fripon.

CES beaux Vers ſont de Madame *Desboulières*, & les Véritez qu'ils contiennent ſont de tous les Gens raiſonnables, & de tous les âges. Mais quelle eſt donc la gloire qui en revient à cette illuſtre Sapho? Un autre grand Poëte va répondre à cette Queſtion.

„ L'ESPRIT de l'Homme, *dit-il dans une* „ *Preface*, eſt naturellement plein d'un „ nombre infini d'idées confuſes du VRAI, „ que ſouvent il n'entrevoit qu'à demi; & „ rien ne lui eſt plus agréable (il pouvoit a- „ jouter ni plus utile) que lorſqu'on lui of- „ fre quelqu'une de ces idées bien éclaircie „ & miſe dans un beau jour. Qu'eſt-ce „ qu'une penſée neuve, brillante, extraor- „ dinaire? Ce n'eſt pas, comme ſe le per- „ ſuadent les Ignorans, une penſée que per- „ ſonne n'a jamais euë, ni dû avoir. C'eſt „ au contraire une penſée qui a dû venir à „ tout le monde, & que quelqu'un s'aviſe „ le premier d'exprimer. Un BON MOT, „ *continue-t-il*, n'eſt BON MOT, qu'en ce „ qu'il dit une choſe que chacun penſoit, & „ qu'il l'a dit d'une manière vive, fine, & „ nouvelle. Conſidérons, par exemple, cet- „ te replique ſi fameuſe de *Louïs Douziéme* „ à ceux de ſes Miniſtres qui lui conſeilloient „ de faire punir pluſieurs Perſonnes, qui, „ ſous le Regne précedent, & lorſqu'il n'é- „ toit encore que Duc d'*Orleans*, avoient „ pris à tache de le deſſervir. *Un Roi de* „ *France* (leur répondit-il) *ne venge pas les* „ *injures d'un Duc d'Orleans*. D'où vient „ que ce Mot frappe d'abord? N'eſt-il pas

„ aiſé

„ aisé de voir que c'est parce qu'il présente „ aux yeux une Vérité que tout le monde „ sent, & qu'il dit mieux, que tous les plus „ beaux Discours de Morale, *Qu'un grand* „ *Prince, lorsqu'il est une fois sur le Thrône,* „ *ne doit plus agir par des mouvemens parti-* „ *culiers, ni avoir d'autre vue que la gloire* „ *& le bien général de son Etat* ".

On prétend qu'un autre Prince, lorsqu'on vint lui annoncer en certains termes, son élévation à la Dignité de ses glorieux Ancêtres, dans le tems qu'il s'y attendoit le moins, après l'avoir acceptée, encherit sur ce Beau Mot, par un profond silence, & par une prompte retraite de la Chambre de présence dans son Cabinet. Si quelqu'un ignore, comment le silence peut en certaines rencontres, montrer autant de Magnanimité que l'on en découvre dans les belles & *frappantes* paroles de *Louïs Douziéme*, qu'il lise avec un peu d'attention le passage suivant, que me fournit un excellent Auteur, qui étoit Rhéteur, Philosophe, & Ministre d'Etat tout ensemble. „ J'ai dit ailleurs que cette Ele- „ vation d'Esprit étoit une image de la Gran- „ deur d'Ame, & c'est pourquoi nous ad- „ mettons quelque fois la seule pensée d'un „ homme encore qu'il ne parle point, à cau- „ se de cette grandeur de courage que nous „ voïons. Par exemple, le Silence d'*Ajax* „ aux Enfers, où il ne daigne point répondre „ à *Vlisse*. Ce silence a je ne sai quoi de „ plus grand que tout ce qu'il auroit pû di- „ re ". Y a-t-il quelqu'un qu'il faille avertir

que ce Raisonnement est de Longin dans son Traité du Sublime ?

REVENONS aux Vers de Madame *Des-houliéres*, & reprenons les Réflexions sur la Passion du Jeu.

IL *est bon de jouer un peu*, dit cette Dame. Si elle eût dit, qu'il ne faut point jouër du tout, elle auroit revolté la Cour, la Ville & ce grand monde de Joueurs à qui le Jeu semble être devenu aussi nécessaire, que le boire, le manger, & même, en certain sens, plus nécessaire que le someil (*), de sorte, qu'elle n'auroit pas dû se promettre de sa leçon plus de fruit, que n'en ont eu jusqu'ici tant de Traitez de Morale, tant de Prédications, de Canons des Conciles, de Foudres de l'Eglise, d'Arrêts de Police, & tant d'Edits qui ont été si souvent renouvellés, & qui viennent de l'être encore à *Paris*, à *Vienne*, à *Rome*, à *la Haie*, &c. sans que leur exécution exemplaire ait pû arrêter le cours d'un déréglement si invéteré & si ruïneux. Travailler donc à guérir un tel mal radicalement, c'est, en quelque sorte, tenter l'impossible. *Il est bon de jouër un peu*; Car sans le Jeu, à quoi passeroient leur tems une infinité de personnes qui ne peuvent, qui

(*) . . . . *l'Aube du lendemain*
Souvent les trouve encor les Cartes à la main.
Alors, pour se coucher, les quittant, non sans peine,
Ils plaignent le malheur de la Nature humaine,
Qui veut qu'en un Someil, où tout s'ensevelit,
Tant d'heures, sans jouër, se consument au lit.

qui ne ſavent point s'occuper? & qui ne ſont point en état de raiſonner, ni même d'écouter, qu'avec un ennui mortel, une converſation tant ſoit peu raiſonnée. Sans le Jeu, la plûpart de cette Jeuneſſe choiſie & petillante ne fréquenteroit-elle pas des lieux, & ne ſe livreroit-elle pas à des choſes dont l'idée ſeule ſalit l'imagination, & dont le nom ſeul ſaliroit même ce papier? D'ailleurs, le Jeu a encore une utilité conſidérable; il arrête, ou du moins il ſuſpend les traits envenimez de la Médiſance qui font l'ame & le ſel de ce que le Grand monde appelle les Belles Converſations. Car cet *Amuſement* attache aſſez pour qu'on laiſſe, tant qu'il dure, la réputation des abſens en repos. Voilà une eſpèce d'Apologie du Jeu. Madame *Desboulières* permet donc de *Jouer un peu.* On diroit qu'Elle ne s'embarraſſe point ſi ce peu ne ſera pas ſuivi preſque infailliblement du *beaucoup*; & ce *beaucoup*, du dernier excès; ſur tout, lorſque ce *peu* permis devient une habitude, qui ſe contracte & ſe fortifie tous les jours. Cependant, pour prévenir cet inconvenient facheux, voici le Portrait qu'elle fait du Joueur, c'eſt-à-dire, de celui qui jouë *Gros Jeu*, & les malheurs affreux qu'elle lui annonce. D'abord, elle le dégrade de l'Humanité,

Un Joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence.

Boileau n'a pas même laiſſé cette apparence à un Joueur,

 „ Que

„ Que ſi d'un ſort facheux la maligne inconſtance
„ Vient par un coup fatal faire tourner la chance ;
„ Vous le verrez bientôt les cheveux hériſſez,
„ Et les yeux vers le Ciel de fureur élancez,
„ Ainſi qu'un Poſſedé que le Prêtre exorciſe,
„ Fêter dans ſes ſermens tous les Saints de l'E-
glife.
„ Qu'on le lie, ou je crains, à ſon air furieux,
„ Que ce nouveau Titan n'eſcalade les Cieux.
„ Mais laiſſons-le plutôt en proïe à ſon caprice,
„ Sa folie auſſi bien lui tient lieu de ſupplice ".

VOILA donc le Joueur traduit en Fou, en Furieux, en Titan, en Energuméne, par l'Auteur des Satyres. Enfin Mme *Desbouliéres* prend ſon Catéchuméne du côté de l'honneur & de la réputation

Il n'eſt pas ſi facile qu'on penſe,

D'être fort honnête-homme & de jouer gros jeu.

On commence par être dupe,
On finit par être Fripon.

QUEL pronoſtic plus effraïant pour un homme qui ſe ſent un véritable fonds de droiture naturelle & confirmée ? Peut-être ce trait manque-t-il à la belle Comédie du *Joueur* par REGNARD ; à la Vérité, un Maître en filouterie vient pour lui donner des leçons, mais il ne lui en donne pas, & l'on ne voit point que le Joueur ſe trouve jamais tenté

tenté *de corriger par un peu d'Artifice, la malice du ſort injurieux.* Quoiqu'il en ſoit de cette remarque, il eſt certain que, comme il n'eſt point d'homme meur & de ſens raſſis, qui ne renonçât pour toujours à un Mets, ou à un Exercice, qui, de l'avis de plusieurs Médecins habiles & experts, mettroit ſa ſanté & ſa vie dans un danger éminent, ſur tout s'il en avoit vû des exemples funeſtes, tout homme bien né, à qui la réputation & l'honneur ſont préferables à la vie, devroit ſans doute ſe rendre aux repréſentations trop bien fondées du danger que la paſſion du Jeu lui fait courir. Le mal eſt que ces maximes, ces repréſentations, ces menaces, on les regarde comme outrées; & ſi l'on nous en fait voir de triſtes effets, l'amour propre, la haute opinion que nous avons de nous-mêmes court au ſecours de la Paſſion favorite ébranlée, & nous perſuade, que nous ſommes naturellement & par pratique, dans des diſpoſitions de cœur & d'eſprit, tout autres que celles où ſe trouvoient les malheureuſes victimes de la paſſion du Jeu; en un mot, que ce n'eſt point cette paſſion qui les a rendus *Fripons*, mais qu'ils l'étoient déjà & qu'ils en auroient donné des marques dans quelque autre train de vie qu'ils fuſſent entrer. Cependant, au milieu de ces illuſions flateuſes dont ce parallèle repaît l'imagination, le mal ne venant point tout d'un coup, l'eſprit & le cœur ne ſe corrompant que peu à peu, il arrive inſenſiblement & par des dégrez preſqu'imperceptibles, que, des petites fineſſes que le Jeu inſpire, & des

petits tours d'adresse que le désir de gagner fait que l'on se permet, l'on passe à de véritables *Friponneries*, l'on se rend *Fripon* d'habitude & sans remords; sur tout, quand il s'agit d'un grand intérêt & qu'on ne voit point d'autre moïen d'arrêter les revers atterans de la mauvaise fortune. Je ne sai si Mme *Deshouliéres* a fait beaucoup de conversions parmi les Joueurs de profession, ni si elle a empêché bien de gens de le devenir, j'en doute; il est vrai que tel qui lui doit sa résipiscence, n'aura pas publié qu'il est son prosélyte; ainsi il peut y en avoir sans que l'on en soit précisement informé. Mais ce doute, cette ignorance du succès, ne doit point faire abandonner le dessein de faire la guerre à ce Monstre; Non, il faut même la renouveller cette guerre le plus souvent qu'il est possible, sur tout, lorsque l'on croit avoir trouvé un moïen de la faire plus heureusement. C'est ce qu'un *Anglois* s'est promis d'une Déclamation qu'il vient de lancer, non contre les Joueurs, mais contre les Joueuses, auxquelles il met devant les yeux le danger inévitable qu'elles courent de perdre ce qu'elles ont de plus cher. Ne croïez point qu'il entende par là leur pudeur, leur honneur, leur chasteté; Non, il parle de la perte de leur beauté & de toutes les prérogatives qu'elle leur donne dans le monde. Si ce puissant motif n'est pas nouveau, si d'autres Ecrivains tels, par exemple, que ceux qui ont travaillé au Spectateur, s'en sont servis pour conjurer le Démon du Jeu qui posséde certaines Dames, on peut dire que per-

sonne

ſonne ne l'a fait avec plus de véhemence que l'on n'en voit dans la Déclamation que nous venons d'indiquer, & que l'on nous charge avec des inſtances réitérées, de publier en notre langue. Je vais donc la traduire, après avoir averti, que le ſtile en eſt ſi ampoulé, & l'expreſſion ſi recherchée, pour n'en pas dire autre choſe, que je ſerai obligé de m'écarter quelque fois de la lettre, pour ne ſuivre que le ſens de l'Auteur, ſi je dois le faire parler un peu *François*. Je conſens donc qu'on prenne en général cette traduction pour une eſpèce de paraphraſe, comme elle le ſera effectivement en certains endroits.

„ FEMME, charmante Femme! (s'écrie „ l'Auteur *dès l'entrée de ſa Déclamation.*) „ La Femme fut le dernier Ouvrage & par „ conſéquent le plus achevé du Tout-Puiſſant „ Artiſan de l'Univers. La juſte & brillante „ Symétrie des différentes parties de ſon „ beau Corps réunit au ſuprème dégré & les „ merveilles qui éclatent ſéparément répan- „ dues dans le monde entier, & toute l'heu- „ reuſe & ſurprenante harmonie des Cieux „ & de la Terre. Coup d'œil raviſſant! Que „ d'éclat, que d'appas! Que de grandeur & „ de nobleſſe dans cette taille, ce port, cet „ air & tout cet extérieur! Je le redis, „ c'eſt la glorieuſe formation de la Femme „ qui mit le comble de la perfection au ma- „ gnifique & vaſte Ouvrage du Créateur. „ Alors, le Paradis Terreſtre n'eut plus rien „ à déſirer, & le cœur d'*Adam* ſentit alors, & „ il éprouva des tranſports qu'il n'avoit point

,, encore connus, de ſorte, que, ravi d'ad-
,, miration & de joïe, à la vue de tant de
,, charmes, il bénit, célèbra, adora celui
,, dont il tenoit ſon exiſtence.

,, COMME ce bel Ouvrage eſt le ſeul qui
,, ait été formé dans le Paradis, toutes les
,, graces entrérent dans ſa compoſition. L'in-
,, nocente blancheur du Lis, le modeſte
,, incarnat de la Roſe, le doux azur de la
,, Violette, l'amoureux vermillon de l'odo-
,, riferant Chevrefeuil, raſſemblérent, mè-
,, lérent de concert, toutes leurs proprietez
,, exquiſes, pour mettre dans la perſonne de
,, la Femme un parfum céleſte, qui enlève
,, tous les cœurs. D'ailleurs, point d'atti-
,, tudes, point de mouvemens de ſon Corps
,, qui ne le diſputent en délicateſſe avec les
,, ſentimens de ſon Ame, avec les penſées
,, de ſon Eſprit, avec le ſon enchanteur de
,, ſa voix, & l'inſinuante éloquence de ſes
,, expreſſions. En un mot, tout en Elle
,, conſpire à publier qu'Elle eſt le Chef
,, d'œuvre & le dernier effort miraculeux
,, de l'induſtrieuſe Nature. Sa douceur pré-
,, venante triomphe de la force & de l'au-
,, ſtérité de la mâle Sageſſe elle-même, & la
,, Raiſon plie & fléchit ſans reſiſtance, ſous
,, le joug du pouvoir magique de la Beauté.
,, Qu'il ſuinte des yeux d'une Belle une ſeu-
,, le larme, tout pleure; il n'eſt point de
,, cœur humain aſſez dur pour n'en être point
,, touché, émû, attendri, affligé. Au con-
,, traire, un ſimple ſouris d'une belle Fem-
,, me ſuffit pour verſer dans le cœur de ceux
,, qui le voïent, une joïe qui étincèle dans
,, leurs

„ leurs yeux & qui imprime ſur leur face „ ſes agréables traits. *Tel le moindre rayon du „ Soleil diſſipe les ténèbres & répand ſur les „ lieux où il ſe porte, une douce & lumineuſe „ ſérénité.* Ces dons enchanteurs ont été le „ partage ſingulier de la Femme, pour ex- „ citer, pour allumer dans le cœur de l'Hom- „ me le feu ſacré de l'Amour. Oui, Amour, „ oui Paſſion ſacrée, vous êtes le principal „ but que la Femme doit ſe propoſer; vous „ êtes ſa deſtination naturelle.

„ DANS quel plus étrange renverſement „ de l'Ordre, dans quelle plus inexcuſable „ négligence de ce Devoir peut donc tom- „ ber une Femme, qui, au lieu de faire le „ bonheur de ſon Mari & le ſien propre, „ ſe livre obſtinément au torrent d'une „ Mode pernicieuſe, contraire à la ſaine „ Raiſon, & à ſa Dignité naturelle? qui ſe „ livre, dis-je, à la Manie effrénée du Jeu. „ Ainſi, voilà le plus aimable des Etres mor- „ tels transformé en la plus odieuſe, la plus „ vile & la plus miſérable de toutes les „ Créatures de la Terre. Jamais, il n'y eut „ dans le monde de changement ſi hideux, „ ſi humiliant, ſi oppoſé à la Nature. A „ peine *Lucifer* en ſubit-il un plus grand, „ lorſqu'il fut précipité du Ciel dans l'Aby- „ me; & les plus monſtrueuſes métamorpho- „ ſes que la plus féconde Imagination des „ Poëtes ait jamais pû forger, ſeroient des „ choſes agréables à la vue, en comparai- „ ſon de la révolution horrible que le Jeu „ produit en la perſonne d'une Femme. *A- „ riadne* transformée en Araignée, étoit plus

„ belle,

„ belle, plus aimable qu'une Joueuse de „ profession. En effet, quoi de plus affreux „ que de voir un Visage, qui étoit beau com- „ me un Ange, & dont chaque trait, cha- „ que linéament étoit fait pour inspirer „ de l'Amour jusqu'à l'adoration, rendu noir, „ fletri, ridé, sillonné par la terreur des re- „ vers ordinaires du sort, & par l'attention „ sombre & rongeante à les prévenir ou à „ les reparer, à force de subtilitez, de ru- „ ses, de fourberies! Dès-lors, la noirceur „ de la fraude passant, de l'esprit & du cœur, „ où elle a établi son siége, vient se mani- „ fester dans les yeux dont elle détruit le „ brillant, & se répandre sur le visage dont „ elle change la douceur & l'affabilité ori- „ ginaires en un air de barbarie, de féro- „ cité & de fureur. Comment voir cette „ charmante Créature, qui pouvoit se van- „ ter avec justice, de posseder les plus ri- „ ches & les plus rares perfections, unies „ avec le don precieux de faire porter des „ chaines volontaires à tout le Genre hu- „ main, comment pourroit-on sans trouble, „ sans horreur & sans indignation, lui voir „ perdre misérablement de si éminentes pré- „ rogatives, pour une chetive Carte, aussi „ frauduleuse, qu'attendue, & ambitionnée „ avec une impatience dévorante & mor- „ telle?

LE SONGE

A IRIS

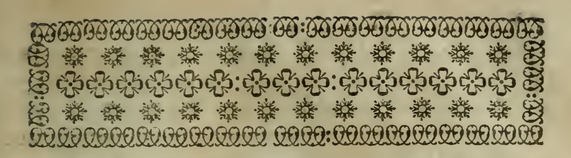
Par Mr. de FONTENELLE.

IRIS, je revois l'autre jour
Que deux petits Amours, envoyés par leur maître
Nous enlevoient tous deux, pour nous mener paroître
Au tribunal du grand Amour.
Moi qui ſentois ma conſcience nette
J'allois gaïement d'un pas déliberé.
Pour vous, vous n'aviez pas le viſage aſſuré
Et je vous trouvois inquiette,
Sans ceſſe vous diſiez: Amours, je ſuis Iris
Dont le cœur n'a jamais connu vôtre puiſſance,
Il faut que l'on ſe ſoit mepris,
Je proteſte de violence;
Mais on n'écoutoit point vos cris.
De l'Amour en cela la méthode eſt fort bonne,
Contre ſa violence on a beau proteſter,
Il vous laiſſe tout dire, & loin qu'il s'en étonne,
Va ſon chemin, ſans s'arreter.
A ſon grand tribunal enfin on nous preſente:
Il n'avoit plus, ni l'air ſoumis & doux,
Ni la figure ſuppliante
Qu'il avoit toujours fait paroître devant voux;
Mais fierement aſſis, comme un Juge ſevere,

Il ne ressembloit point au plus galant des Dieux;
Un grand registre ouvert, qu'il parcouroit des yeux,
Sembloit exciter sa colere.
C'est-là qu'il voit en un moment
Les affaires de son empire;
Chaque petit Amour, vient chaque mois écrire
Ce qui se passe en son gouvernement,
Un gouvernement, c'est à dire
Une belle avec son amant.
Par exemple un Amour, sujet à rendre conte
De tout ce qui depend de son petit emploi,
Vient écrire: aujourd'hui, Climene sous sa loi
A su ranger, si vous voulez, Oronte;
Et puis un mois après: Climene s'attendrit,
Reçoit les vœux d'Oronte, & n'en reçoit plus d'autres;
Et le mois suivant il écrit:
La belle Climene est des notres.
C'est ainsi qu'on trouve à la fois
L'état de tout les cœurs, dans ce vaste Memoire:
Heureux les Amans, dont l'histoire
Change beaucoup, de mois en mois.
Pour le petit Amour, que son devoir engage
A veiller sur nos cœurs, tombés dans son partage
Depuis plus de deux ans que j'avance fort peu;
Il avoit chaque mois le même conte à rendre:
Iris promet un aveu tendre,
Iris promet un tendre aveu.
Du courroux de l'Amour c'étoit ici la cause:
Qu'est ceci, disoit il, & chagrin & surpris,
Déjà depuis deux ans, sur l'Article d'Iris

Je vois toujours la même chofe,
Toujours l'aveu promis, & rien après cela,
Celles qui dès ce tems faifoient même promeffe,
Ont mille & mille fois avoüé leur tendreffe,
Vraïement elles n'en font plus là.
Ce Regiftre, quoiqu'affez ample
Que j'ai feuilleté tout exprès,
Ne me fournit aucun exemple
D'une affaire qui faffe auffi peu de progrès.
Alors de mon côté, commençant à me plaindre
Je crus qu'avec l'Amour j'allois être d'accord,
Car que votre parti fût extremement fort
C'eft ce que je penfois n'avoir pas lieu de craindre.
Taifez-vous, me dit-il, vous lui perfuadez
Que vôtre amour n'en feroit pas moins tendre
Quand elle ne devroit jamais vous faire entendre
Cet aveu que vous demandez.
C'eft bien là comme il s'y faut prendre,
Aimez d'un amour fi conftant
Qu'il vous plaira, j'en fuis content;
Mais faites quelque fois entrevoir à la belle
Qu'en fe deffendant trop, elle courroit hafard
De ne pas infpirer une flame éternelle;
Suffit-il que l'on foit groffierement fidelle?
Il faut l'être avec un peu d'art:
Je n'entends pourtant pas qu'Iris tire avantage
Du peu d'adreffe de l'amant.
Ca donc Iris, qu'on change de langage,
Qu'on dife j'aime en ce même moment.
Mais, Amour, eft-il néceffaire?
Lui difiez vous d'un air affez foumis,

Ce tendre aveu dès long tems eſt promis,
Promettre un aveu c'eſt le faire.
Non, en termes exprès il vous faut déclarer
Pour la première fois que ce mot coute à dire!
Vous avez eu deux ans à vous y preparer,
Cela ne doit-il pas ſuffire?
Vous tombiez, belle Iris, dans un doux embarras,
Mais l'Amour demandoit la choſe un peu plus claire:
Quoi vous vous obſtinez, reprit-il, à vous taire!
Et bien, vous allez voir que pour d'autres appas
Tirſis negligera tous ſes ſoins de vous plaire.
La menace en nous deux, fit un effet contraire.
Vous criates, Amour, ah ne le faites pas!
Je repondis, Amour vous ne le ſauriez faire.
Enfin l'Amour, Iris, ſut ſi bien vous preſſer,
Avec cette colere ou véritable ou feinte,
Que vous dites, Eh bien puiſque j'y ſuis contrainte,
Puiſqu'on ne peut s'en diſpenſer,
Il eſt vrai... Voſtre bouche alloit prononcer J'aime,
Vôtre air, vôtre langueur, votre ſilence même
Par avance déjà ſembloient le prononcer,
Vôtre teint ſe couvroit d'une rougeur nouvelle,
Vos timides regards ſe détournoient de moi.
Pourquoi dans cet inſtant, pourquoi
Une funeſte joïe, helas m'éveilla-t-elle?
Tel eſt mon ſort, ce mot ſi cher à mes ſouhaits,
Et que j'ai mérité par un amour ſi tendre,
Je me verrai toujours ſur le point de l'entendre
Et je ne l'entendrai jamais.



PETIT RESERVOIR.

DISCOURS *qui a remporté le prix* A L'ACADEMIE DE DIJON. *En l'année* 1750. *Sur cette Question proposée par la même Academie: Si le retablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs. Par Mr.* ROUSSEAU *Citoyen de Genève.*

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis. Ovid.

PRÉFACE.

VOICI *une des grandes & des plus belles questions qui ayent jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce Discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la Littérature, & dont les Programmes d'Académie ne sont pas toujours exempts; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre humain.*

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel; & ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages, que je dois compter sur celle du Public: Aussi mon parti est-il pris; je ne me soucie de plaire ni aux Beaux-Esprits, ni aux Gens à la mode. Il y aura dans tous les tems des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur siécle, de leur Pays, de leur Société: Tel fait aujourd'hui l'Esprit fort & le Philosophe, qui, par la même raison n'eût été qu'un fanatique du tems de la Ligue. Il ne faut point écrire pour de tels Lecteurs, quand on veut vivre au-delà de son siécle.

Un mot encore, & je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu & augmenté ce Discours, au point d'en faire, en quelque maniére, un autre Ouvrage; aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jetté quelques notes & laissé deux additions faciles à reconnoître, & que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai pensé que l'équité, le respect & la reconnoissance exigeoient de moi cet avertissement.

DISCOURS.

Decipimur ſpecie recti.

LE rétabliſſement des Sciences & des Arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les Mœurs? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette queſtion? Celui, Meſſieurs, qui convient à un honnête homme qui ne ſait rien, & qui ne s'en eſtime pas moins.

IL ſera difficile, je le ſens, d'approprier ce que j'ai à dire au Tribunal où je comparois. Comment oſer blâmer les Sciences devant une des plus ſavantes Compagnies de l'Europe, loüer l'ignorance dans une célebre Académie, & concilier le mépris pour l'étude avec le reſpect pour les vrais Savans? J'ai vu ces contrariétés; & elles ne m'ont point rebuté. Ce n'eſt point la Science que je maltraite, me ſuis-je dit; c'eſt la Vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité eſt encore plus chére aux Gens-de-bien, que l'érudition aux Doctes. Qu'ai-je donc à redouter? Les lumieres de l'Aſſemblée qui m'écoute? Je l'avoüe; mais c'eſt pour la conſtitution du diſcours, & non pour le ſentiment de l'Orateur. Les Souverains équitables n'ont jamais balancé à ſe condamner eux-mêmes dans des diſcuſſions douteu-



ſes ; & la poſition la plus avantageuſe au bon droit, eſt d'avoir à ſe défendre contre une Partie intégre & éclairée, juge en ſa propre cauſe.

A ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me détermine : c'eſt qu'après avoir ſoutenu, ſelon ma lumiére naturelle, le parti de la vérité ; quel que ſoit mon ſuccès, il eſt un Prix qui ne peut me manquer : Je le trouverai dans le fond de mon cœur.

PREMIERE PARTIE.

C'EST un grand & beau ſpectacle de voir l'homme ſortir en quelque maniere du néant par ſes propres efforts ; diſſiper, par les lumières de ſa raiſon, les ténébres dans leſquelles la nature l'avoit enveloppé ; s'élever au-deſſus de ſoi-même ; s'élancer par l'eſprit juſques dans les régions céleſtes ; parcourir à pas de Géant ainſi que le Soleil, la vaſte étendue de l'Univers ; &, ce qui eſt encore plus grand & plus difficile, rentrer en ſoi pour y étudier l'homme & connoître ſa nature, ſes devoirs & ſa fin. Toutes ces merveilles ſe ſont renouvellées depuis peu de Générations.

L'EUROPE étoit retombée dans la Barbarie des premiers âges. Les Peuples de cette Partie du Monde aujourd'hui ſi éclairée vivoient, il y a quelques ſiécles, dans un état pire que l'ignorance. Je ne ſais quel jargon ſcientifique, encore plus mépriſable que l'ignorance, avoit uſurpé le nom du ſavoir, & oppo-

oppofoit à fon retour un obftacle prefque invincible. Il falloit une revolution pour ramener les hommes au fens commun ; elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attenduë. Ce fut le ftupide Mufulman, ce fut l'éternel fleau des Lettres qui les fit renaître parmi nous. La chute du Trône de Conftantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grece. La France s'enrichit à fon tour de ces précieufes dépouilles. Bientôt les Sciences fuivirent les Lettres ; à l'Art d'écrire fe joignit l'Art de penfer; gradation qui paroît étrange & qui n'eft peut-être que trop naturelle; & l'on commença à fentir le principal avantage du commerce des Mufes, celui de rendre les hommes plus fociables en leur infpirant le defir de fe plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'esprit a fes befoins, ainfi que le corps. Ceux-ci font les fondemens de la Société, les autres en font l'agrément. Tandis que le Gouvernement & les Loix pourvoient à la fûreté & au bien-être des hommes affemblés; les Sciences, les Lettres & les Arts, moins defpotiques & plus puiffants peut-être, étendent des guirlandes de fleurs fur les chaînes de fer dont ils font chargés, étouffent en eux le fentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils fembloient être nés, leur font aimer leur efclavage & en forment ce qu'on appelle des Peuples policés. Le befoin éleva les Trônes ; les Siences & les Arts les ont affermis. Puiffances de la Terre, ai-

mez les talens, & protégez ceux qui les cultivent (*). Peuples policés, cultivez-les: Heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez; cette douceur de caractère & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant & si facile; en un mot, les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

C'EST par cette sorte de politesse, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer, que se distinguerent autrefois Athénes & Rome dans les jours si vantés de leur magnificence & de leur éclat: c'est par elle, sans doute, que notre siécle & notre Nation l'emporteront sur tous les tems & sur tous les Peuples. Un ton philosophe sans pédanterie, des manieres naturelles & pourtant prévenantes, également éloignées de la rusti-

(*) Les Princes voyent toujours avec plaisir le gout des Arts agréables & des superfluités dont l'exportation de l'argent ne resulte pas, s'étendre parmi leurs Sujets. Car outre qu'ils les nourrissent ainsi dans cette petitesse d'ame si propre à la servitude, ils savent très-bien que tous les besoins que le Peuple se donne, sont autant de chaines dont il se charge. Alexandre, voulant maintenir les Ichthyophages dans sa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche & de se nourrir des alimens communs aux autres Peuples; & les Sauvages de l'Amérique qui vont tout nuds & qui ne vivent que du produit de leur chasse, n'ont jamais pû être domptés. En effet, quel joug imposeroit-on à des hommes qui n'ont besoin de rien?

rusticité Tudesque & de la Pantomime ultramontaine : Voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études & perfectionné dans le commerce du Monde.

QU'IL seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toûjours l'image des dispositions du cœur; si la décence étoit la vertu ; si nos maximes nous servoient de régles; si la véritable Philosophie étoit inséparable du titre de Philosophe! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble, & la vertu ne marche guéres en si grande pompe. La richesse de la parure peut annoncer un homme opulent, & son élegance un homme de goût; l'homme sain & robuste se reconnoit à d'autres marques: c'est sous l'habit rustique d'un Laboureur, & non sous la dorure d'un Courtisan, qu'on trouvera la force & la vigueur du corps. Le parure n'est pas moins étrangére à la vertu qui est la force & la vigueur de l'ame. L'homme de bien est un Athléte qui se plaît à combattre nud : Il méprise tous ces vils ornemens qui gêneroient l'usage de ses forçes, & dont la plus part n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

AVANT que l'Art eut façonné nos maniéres & appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles; & la différence des procédés annonçoit au premier coup d'œil celle des caractères. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pé-

nétrer reciproquement, & cet avantage, dont nous ne ſentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices.

AUJOURD'HUI que des recherches plus ſubtiles & un goût plus fin ont réduit l'Art de plaire en principes, il régne dans nos mœurs une vile & trompeuſe uniformité, & tous les eſprits ſemblent avoir été jettés dans un même moule: ſans ceſſe la politeſſe exige, la bienſéance ordonne: ſans ceſſe on ſuit des uſages, jamais ſon propre génie. On n'oſe plus paroître ce qu'on eſt; & dans cette contrainte perpétuelle, les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle Société, placés dans les mêmes circonſtances, feront tous les mêmes choſes ſi des motifs plus puiſſans ne les en détournent. On ne ſaura donc jamais bien à qui l'on a affaire: il faudra donc, pour connoitre ſon ami, attendre les grandes occaſions, c'eſt-à-dire, attendre qu'il n'en ſoit plus tems, puiſque c'eſt pour ces occaſions mêmes qu'il eût été eſſentiel de le connoître.

QUEL cortége de vices n'accompagnera point cette incertitude? Plus d'amitiés ſinceres; plus d'eſtime réelle; plus de confiance fondée. Les ſoupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la reſerve, la haine, la trahiſon ſe cacheront ſans ceſſe ſous ce voile uniforme & perfide de politeſſe, ſous cette urbanité ſi vantée que nous devons aux lumières de notre ſiécle. On ne profanera plus par des juremens le nom du Maître de l'Univers, mais on l'inſultera par des blaſphêmes, ſans que nos oreilles ſcrupuleu-

puleuſes en ſoient offenſées. On ne vantera pas ſon propre mérite, mais on rabaiſſera celui d'autrui. On n'outragera point groſſiérement ſon ennemi, mais on le calomniera avec adreſſe. Les haines nationales s'éteindront, mais ce ſera avec l'amour de la Patrie. A l'ignorance mépriſée, on ſubſtituera un dangereux Pyrrhoniſme. Il y aura des excès proſcrits, des vices deshonorés, mais d'autres ſeront décorés du nom de vertus; il faudra ou les avoir ou les affecter. Vantera qui voudra la ſobrieté des Sages du tems, je n'y vois, pour moi, qu'un raffinement d'intemperance autant indigne de mon éloge que leur artificieuſe ſimplicité (*).

TELLE eſt la pureté que nos mœurs ont acquiſe. C'eſt ainſi que nous ſommes devenus Gens de bien. C'eſt aux Lettres, aux Sciences & aux Arts à revendiquer ce qui leur appartient dans un ſi ſalutaire ouvrage. J'ajoûterai ſeulement une réflexion; c'eſt qu'un Habitant de quelques contrées éloignées qui chercheroit à ſe former une idée des mœurs Européennes ſur l'état des Sciences parmi nous, ſur la perfection de nos Arts, ſur la bienſéance de nos Spectacles, ſur la politeſſe de nos manières, ſur

(*) *J'aime*, dit Montagne, *à conteſter & diſcourir, mais c'eſt avec peu d'hommes & pour moi. Car de ſervir de Spectacle aux Grands & faire à l'envi parade de ſon eſprit & de ſon caquet, je trouve que c'eſt un métier très-méſeant à un homme d'honneur.* C'eſt celui de tous nos beaux-eſprits, hors un.

ſur l'affabilité de nos diſcours, ſur nos démonſtrations perpétuelles de bienveillance, & ſur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état qui ſemblent empreſſés depuis le lever de l'Aurore juſqu'au coucher du Soleil à s'obliger réciproquement; c'eſt que cet Etranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles ſont.

Où il n'y a nul effet, il n'y a point de cauſe à chercher: mais ici l'effet eſt certain, la dépravation réelle, & nos ames ſe ſont corrompuës à meſure que nos Sciences & nos Arts ſe ſont avancés à la perfection. Dira-t-on que c'eſt un malheur particulier à nôtre âge? Non, Meſſieurs; les maux cauſés par notre vaine curioſité ſont auſſi vieux que le monde. L'élévation & l'abbaiſſement journalier des eaux de l'Ocean n'ont pas été plus régulierement aſſujettis au cours de l'Aſtre qui nos éclaire durant la nuit, que le ſort des mœurs & de la probité au progrès des Sciences & des Arts. On a vu la vertu s'enfuir à meſure que leur lumière s'élevoit ſur notre horizon, & le même phénoméne s'eſt obſervé dans tous les tems & dans tous les lieux.

VOYEZ l'Egypte, cette première école de l'Univers, ce climat ſi fertile ſous un ciel d'airain, cette contrée célébre, d'où Seſoſtris partit autrefois pour conquerir le Monde. Elle devient la mere de la Philoſophie & des beaux Arts, & bientôt après, la conquête de Cambiſe, puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, & enfin des Turcs.

VOYEZ la Grece, jadis peuplée de Heros qui vainquirent deux fois l'Aſie, l'une devant Troye & l'autre dans leurs propres foyers. Les Lettres naiſſantes n'avoient point porté encore la corruption dans les cœurs de ſes Habitans; mais le progrès des Arts, la diſſolution des mœurs & le joug du Macedonien ſe ſuivirent de près; & la Gréce, toujours ſavante, toujours voluptueuſe, & toujours eſclave n'éprouva plus dans ſes révolutions que des changemens de maîtres. Toute l'éloquence de Démoſthéne ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les Arts avoient énervé.

C'EST au tems des Ennius & des Térences que Rome, fondée par un Pâtre, & illuſtrée par des Laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les Ovides, les Catulles, les Martials, & cette foule d'Auteurs obſcénes, dont les noms ſeuls allarment la pudeur, Rome, jadis le Temple de la Vertu, devient le Theâtre du crime, l'opprobre des Nations & le joüet des barbares. Cette Capitale du Monde tombe enfin ſous le joug qu'elle avoit impoſé à tant de Peuples, & le jour de ſa chute fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ſes Citoyens le titre d'Arbitre du bon goût.

QUE dirai-je de cette Métropole de l'Empire d'Orient, qui par ſa poſition, ſembloit devoir l'être du Monde entier, de cet azile des Sciences & des Arts proſcrits du reſte de l'Europe, plus peut-être par ſageſſe que par barbarie. Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux; les trahi-

ſons,

ſons, les aſſaſſinats & les poiſons de plus noir; le concours de tous les crimes de plus atroce; voilà ce qui forme le tiſſu de l'Hiſtoire de Conſtantinople; voilà la ſource pure d'où nous ſont émanées les Lumieres dont notre ſiécle ſe glorifie.

MAIS pourquoi chercher dans des tems reculés des preuves d'une vérité dont nous avons ſous nos yeux des témoignages ſubſiſtans. Il eſt en Aſie une contrée immenſe où les Lettres honorées conduiſent aux prémiéres dignités de l'Etat. Si les Sciences épuroient les mœurs, ſi elles apprenoient aux hommes à verſer leur ſang pour la Patrie, ſi elles animoient le courage; les Peuples de la Chine devroient être ſages, libres & invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur ſoit familier; ſi les lumières des Miniſtres, ni la prétendue ſageſſe des Loix, ni la multitude des Habitans de ce vaſte Empire n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant & groſſier, dequoi lui ont ſervi tous ſes Savans? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils ſont comblés? Seroit-ce d'être peuplé d'eſclaves & de méchans?

OPPOSONS à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de Peuples qui, préſervés de cette contagion des vaines connoiſſances ont par leurs vertus fait leur propre bonheur & l'exemple des autres Nations. Tels furent les premiers Perſes, Nation ſinguliere chez laquelle on apprenoit la vertu comme chez nous on apprend la Science; qui ſubjugua l'Aſie avec tant de facilité, & qui ſeule a eu

eu cette gloire que l'Hiſtoire de ſes inſtitutions ait paſſé pour un Roman de Philoſophie: Tels furent les Scithes, dont on nous a laiſſé de ſi magnifiques éloges: Tels furent les Germains, dont une plume, laſſe de tracer les crimes & les noirceurs d'un Peuple inſtruit, opulent & voluptueux, ſe ſoulageoit à peindre la ſimplicité, l'innocence & les vertus. Telle avoit été Rome même dans les tems de ſa pauvreté & de ſon ignorance. Telle enfin s'eſt montrée juſqu'à nos jours cette nation ruſtique ſi vantée pour ſon courage que l'adverſité n'a pu abbatre, & pour ſa fidelité que l'exemple n'a pu corrompre (*).

Ce n'eſt point par ſtupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'eſprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oiſifs paſſoient leur vie à diſputer ſur le ſouverain bien, ſur le vice & ſur la vertu, & que d'orgueilleux raiſonneurs, ſe donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondoient les autres Peuples

(*) Je n'oſe parler de ces Nations heureuſes qui ne connoiſſent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer, de ces Sauvages de l'Amerique dont Montagne ne balance point à préférer la ſimple naturelle police, non-ſeulement aux Loix de Platon, mais même à tout ce que la Philoſophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des Peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les ſauroit admirer: Mais quoi! dit-il, ils ne portent point de chauſſes!

ples ſous le nom mepriſant de barbares ; mais ils ont conſidéré leurs mœurs & appris à dédaigner leur doctrine (*).

OUBLIEROIS-JE que ce fut dans le ſein même de la Gréce qu'on vit s'élever cette Cité auſſi célebre par ſon heureuſe ignorance que par la ſageſſe de ſes Loix, cette République de demi-Dieux plutôt que d'hommes ? tant leurs vertus ſembloient ſupérieures à l'humanité. O Sparte ! opprobre éternel d'une vaine doctrine ! Tandis que les vices conduits par les beaux Arts s'introduiſoient enſemble dans Athénes, tandis qu'un Tyran y raſſembloit avec tant de ſoin les ouvrages du Prince des Poëtes, tu chaſſois de tes murs les Arts & les Artiſtes, les Sciences & les Savans.

L'ÉVÉNEMENT marqua cette différence. Athénes devint le ſéjour de la politeſſe & du bon goût, le païs des Orateurs & des Philoſophes. L'élégance des Bâtimens y répondoit

(*) De bonne foi, qu'on me diſe quelle opinion les Atheniens mêmes devoient avoir de l'Eloquence, quand ils l'écarterent avec tant de ſoin de ce Tribunal intégre des Jugemens duquel les Dieux mêmes n'appelloient pas ? Que penſoient les Romains de la Médecine, quand ils la bannirent de leur République ? Et quand un reſte d'humanité porta les Eſpagnols à interdire à leurs Gens de-Loi l'entrée de l'Amerique, quelle idée falloit-il qu'ils euſſent de la Juriſprudence ? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer par ce ſeul Acte tous les maux qu'ils avoient faits à ces malheureux Indiens ?

pondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre & la toile animés par les mains des Maîtres les plus habiles. C'eſt d'Athénes que ſont ſortis ces ouvrages ſurprenans qui ſerviront de modéles dans tous les âges corrompus. Le Tableau de Lacedemone eſt moins brillant. *Là*, diſoient les autres Peuples, *les hommes naiſſent vertueux, & l'air même du Païs ſemble inſpirer la vertu.* Il ne nous reſte de ſes Habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athenes nous a laiſſés?

QUELQUES ſages, il eſt vrai, ont reſiſté au torrent général & ſe ſont garantis du vice dans le ſéjour des Muſes. Mais qu'on écoute le jugement que le prémier & le plus malheureux d'entre eux portoit des Savans & des Artiſtes de ſon tems.

„ J'AI examiné, dit-il, les Poëtes, & je „ les regarde comme des gens dont le ta„ lent en impoſe à eux-même & aux au„ tres, qui ſe donnent pour ſages, qu'on „ prend pour tels & qui ne ſont rien moins.

„ Des Poëtes, continue Socrate, j'ai paſ„ ſé aux Artiſtes. Perſonne n'ignoroit plus „ les Arts que moi; perſonne n'étoit plus „ convaincu que les Artiſtes poſſédoient de „ fort beaux ſecrets. Cependant, je me ſuis „ apperçu que leur condition n'eſt pas meil„ leure que celle des Poëtes & qu'ils ſont, „ les uns & les autres, dans le même pré„ jugé. Parce que les plus habiles d'entre

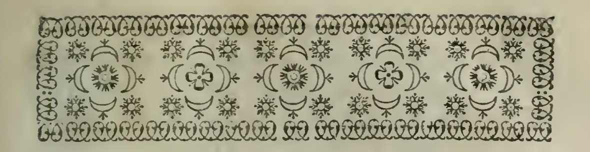
„ eux

„ eux excellent dans leur Partie, ils se re-
„ gardent comme les plus sages des hommes.
„ Cette présomption a terni tout-à-fait leur
„ savoir à mes yeux: De sorte que me met-
„ tant à la place de l'Oracle & me deman-
„ dant ce que j'aimerois le mieux être, ce
„ que je suis ou ce qu'ils sont, savoir ce
„ qu'ils ont appris ou savoir que je ne sais
„ rien; j'ai répondu à moi-même & au
„ Dieu: Je veux rester ce que je suis.

„ Nous ne savons, ni les Sophistes, ni
„ les Poëtes, ni les Orateurs, ni les Arti-
„ stes, ni moi, ce que c'est que le vrai, le
„ bon & le beau: Mais il y a entre nous
„ cette différence, que, quoique ces gens
„ ne sachent rien, tous croyent savoir
„ quelque chose: Au lieu que moi, si je ne
„ sais rien, au moins je n'en suis pas en
„ doute. De sorte que toute cette supé-
„ riorité de sagesse qui m'est accordée par
„ l'Oracle, se reduit seulement à être bien
„ convaincu que j'ignore ce que je ne sai
„ pas.

(La Suite dans le Num. suivant.)

AVERTISSEMENT.



PETIT RESERVOIR.

Continuation du Difcours à l'Academie de Dijon.

VOILÀ donc le plus Sage des hommes au Jugement des Dieux, & le plus favant des Atheniens au fentiment de la Gréce entiére, Socrate faifant l'Eloge de l'ignorance! Croit-on que s'il reffufcitoit parmi nous, nos Savans & nos Artiftes lui feroient changer d'avis? Non, Meffieurs, cet homme jufte continueroit de méprifer nos vaines Sciences; il n'aideroit point à groffir cette foule de Livres dont on nous inonde de toutes parts, & ne laifferoit, comme il a fait, pour tout precepte à fes difciples & à nos Neveux, que l'exemple & la mémoire de fa vertu. C'eft ainfi qu'il eft beau d'inftruire les hommes!

SOCRATE avoit commencé dans Athénes, le vieux Caton continua dans Rome de fe déchaîner contre ces Grecs artificieux &

ſubtils qui ſéduiſoient la vertu & amoliſſoient le courage de ſes concitoyens: Mais les Sciences, les Arts & la Dialectique prévalurent encore: Rome ſe remplit de Philoſophes & d'Orateurs; on négligea la diſcipline militaire, on mépriſa l'agriculture, on embraſſa des Sectes & l'on oublia la Patrie. Aux noms ſacrés de liberté, de déſintéreſſement, d'obéiſſance aux Loix, ſuccéderent les noms d'Epicure, de Zenon, d'Arceſilas. *Depuis que les Sçavans ont commencé à paroître parmi nous*, diſoient leurs propres Philoſophes, *les Gens de bien ſe ſont éclipſés.* Juſqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu; tout fut perdu quand ils commencerent à l'étudier.

O Fabricius! qu'eut penſé votre grande ame, ſi pour votre malheur rappellé à la vie, vous euſſiez vu la face pompeuſe de cette Rome ſauvée par votre bras & que votre nom reſpectable avoit plus illuſtrée que toutes ſes conquêtes? ,, Dieux! euſſiez-vous ,, dit, que ſont devenus ces toits de chau- ,, me & ces foyers ruſtiques qu'habitoient ,, jadis la modération & la vertu? Quelle ,, ſplendeur funeſte a ſuccedé à la ſimpli- ,, cité Romaine? Quel eſt ce langage é- ,, tranger? Quelles ſont ces mœurs efféminées? Que ſignifient ces Statues, ces Ta- ,, bleaux, ces Edifices? Inſenſés, qu'avez- ,, vous fait? Vous, les Maîtres des Nations, ,, vous vous êtes rendus les eſclaves des ,, hommes frivoles que vous avez vaincus? ,, Ce ſont des Rhéteurs qui vous gouver- ,, nent? C'eſt pour enrichir des Architectes,

„ tes, des Peintres, des Statuaires & des
„ Hiſtrions, que vous avez arroſé de votre
„ ſang la Gréce & l'Aſie? Les dépouilles
„ de Carthage ſont la proïe d'un joüeur de
„ flûte? Romains, hâtez-vous de renverſer
„ ces Amphithéâtres; briſez ces marbres;
„ brûlez ces tableaux; chaſſez ces eſclaves
„ qui vous ſubjuguent, & dont les funeſtes
„ arts vous corrompent. Que d'autres mains
„ s'illuſtrent par de vains talens; le ſeul ta-
„ lent digne de Rome, eſt celui de conqué-
„ rir le Monde & d'y faire régner la Vertu.
„ Quand Cyneas prit notre Sénat pour une
„ Aſſemblée de Rois, il ne fut ébloüi ni
„ par une pompe vaine, ni par une élé-
„ gance recherchée. Il n'y entendit point
„ cette éloquence frivole, l'étude & le
„ charme des hommes futiles. Que vit donc
„ Cyneas de ſi majeſtueux? O Citoyens! Il
„ vit un ſpectacle que ne donneront jamais
„ vos richeſſes ni tous vos arts; le plus beau
„ ſpectacle qui ait jamais paru ſous le ciel,
„ l'Aſſemblée de deux cens hommes ver-
„ tueux, dignes de commander à Rome &
„ de gouverner la terre ".

MAIS franchiſſons la diſtance des lieux & des tems, & voyons ce qui s'eſt paſſé dans nos contrées & ſous nos yeux; ou plutôt, écartons des peintures odieuſes qui bleſſeroient notre délicateſſe, & épargnons-nous la peine de répéter les mêmes choſes ſous d'autres noms. Ce n'eſt point en vain que j'évoquois les mânes de Fabricius; & qu'ai-je fait dire à ce grand homme, que je n'euſ-

ſe pu mettre dans la bouche de Louïs XII ou de Henri IV? Parmi nous, il eſt vrai, Socrate n'eût point bû la cigue; mais il eût bû dans une coupe encore plus amere, la raillerie inſultante, & le mépris pire cent fois que la mort.

VOILA comment le luxe, la diſſolution & l'eſclavage ont été de tout tems le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons faits pour ſortir de l'heureuſe ignorance où la Sageſſe éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ſes opérations, ſembloit nous avertir aſſez qu'elle ne nous a point deſtinés à de vaines recherches. Mais eſt-il quelqu'une de ſes leçons dont nous ayons ſû profiter, ou que nous ayons négligée impunément? Peuples, ſachez donc une fois que la nature a voulu vous préſerver de la Science, comme une mere arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant; que tous les ſecrets qu'elle vous cache ſont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous inſtruire n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. Les hommes ſont pervers; ils ſeroient pires encore, s'ils avoient eu le malheur de naître ſavans.

QUE ces réflexions ſont humiliantes pour l'humanité! que notre orgueil en doit être mortifié! Quoi! la probité ſeroit fille de l'ignorance? La ſcience & la vertu ſeroient incompatibles? Quelles conſéquences ne tireroit-on point de ces préjugés? Mais pour concilier des contrariétés apparentes, il ne

faut

faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouïssent, & que nous donnons si gratuitement aux connoissances humaines. Considérons donc les Sciences & les Arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit résulter de leur progrès; & ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnemens se trouveront d'accord avec les inductions historiques.

SECONDE PARTIE.

C'ETOIT une ancienne tradition passée de l'Egypte en Gréce, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes, étoit l'inventeur des Sciences (*). Quelle opinion falloit-il donc qu'eussent d'elles les Egyptiens mêmes, chez qui elles étoient nées? C'est qu'ils voyoient de près les sources qui les avoient produites. En effet, soit qu'on feuillette les Annales du monde, soit qu'on supplée à des Chroniques incertaines par des recherches Philosophiques, on ne trouvera pas

(*) On voit aisément l'allégorie de la fable de Prométhée; & il ne paroît pas que les Grecs qui l'ont cloüé sur le Caucase, en pensassent gueres plus favorablement que les Egyptiens de leur Dieu Teuthus. „ Le Satyre, dit une ancienne „ fable, voulut baiser & embrasser le feu, la premiére fois qu'il le vit; mais Prometheus lui „ cria: Satyre, tu pleureras la barbe de ton menton, car il brûle quand on y touche ".

pas aux connoiſſances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'Aſtronomie eſt née de la ſuperſtition; l'Eloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du menſonge; la Géométrie, de l'avarice; la Phyſique, d'une vaine curioſité; toutes, & la Morale même, de l'orgueil humain. Les Sciences & les Arts doivent donc leur naiſſance à nos vices: nous ſerions moins en doute ſur leurs avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

Le défaut de leur origine ne nous eſt que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des Arts, ſans le luxe qui les nourrit? Sans les injuſtices des hommes, à quoi ſerviroit la Juriſprudence? Que deviendroit l'Hiſtoire, s'il n'y avoit ni Tyrans, ni Guerres, ni Conſpirateurs? Qui voudroit, en un mot, paſſer ſa vie à de ſtériles contemplations, ſi chacun ne conſultant que les devoirs de l'homme & les beſoins de la nature, n'avoit de tems que pour la Patrie, pour les malheureux & pour ſes amis? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés ſur les bords du puits où la vérité s'eſt retirée? Cette ſeule réflexion devroit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit ſérieuſement à s'inſtruire par l'étude de la Philoſophie.

Que de dangers! que de fauſſes routes dans l'inveſtigation des Sciences? Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuſes que la vérité n'eſt utile, ne faut-il point paſſer pour arriver à elle? Le déſavantage eſt viſible; car le faux eſt ſuſceptible d'une in-
finité

finité de combinaifons ; mais la vérité n'a qu'une maniére d'être. Qui eft-ce d'ailleurs, qui la cherche bien fincérement? même avec la meilleure volonté, à quelles marques eft-on fûr de la reconnoître ? Dans cette foule de fentimens différens, quel fera notre *Citerium* pour en bien juger (*)? Et ce qui eft le plus difficile, fi par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en faura faire un bon ufage?

Si nos Sciences font vaines dans l'objet qu'elles fe propofent, elles font encore plus dangereufes par les effets qu'elles produifent. Nées dans l'oifiveté, elles la nourriffent à leur tour; & la perte irréparable du tems, eft le premier préjudice qu'elles caufent néceffairement à la Société. En politique, comme en morale, c'eft un grand mal que de ne point faire de bien ; & tout citoyen inutile peut être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc, Philofophes illuftres; vous par qui nous favons en quelles raifons les corps s'attirent dans le vuide; quels font, dans les révolutions des planettes, les rapports des aires parcourues en tems égaux; quelles courbes ont des points con-

(*) Moins on fait, plus on croit favoir. Les Péripatéticiens doutoient-ils de rien? Defcartes n'a t-il pas conftruit l'Univers avec des cubes & des tourbillons? Et y a-t-il aujourd'hui même, en Europe fi mince Phificien, qui n'explique hardiment ce profond myftére de l'électricité, qui fera peut-être à jamais le défefpoir des vrais Philofophes?

conjugués, des points d'inflexion & de rebrouſſement, comment l'homme voit tout en Dieu; comment l'ame & le corps ſe correſpondent ſans communication, ainſi que feroient deux horloges; quels aſtres peuvent être habités; quels inſectes ſe reproduiſent d'une manière extraordinaire? Répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de ſublimes connoiſſances; quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choſes, en ſerions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins floriſſans ou plus pervers? Revenez donc ſur l'importance de vos productions; & ſi les travaux des plus éclairés de nos Savans & de nos meilleurs Citoyens nous procurent ſi peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penſer de cette foule d'Ecrivains obſcurs & de Lettrés oiſifs, qui dévorent en pure perte la ſubſtance de l'Etat.

QUE dis-je; oiſifs? & plût-à-Dieu qu'ils le fuſſent en effet! Les mœurs en ſeroient plus ſaines & la Société plus paiſible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funeſtes paradoxes; ſapant les fondemens de la foi, & anéantiſſant la vertu. Ils ſourient dédaigneuſement à ces vieux mots de Patrie & de Religion, & conſacrent leurs talens & leur Philoſophie à détruire & avilir tout ce qu'il y a de ſacré parmi les hommes. Non qu'au fond ils haïſſent ni la vertu ni nos dogmes; c'eſt de l'opinion publique qu'ils ſont ennemis; & pour les ramener aux pieds des autels, il ſuffiroit de les releguer parmi les Athées. O fureur

reur de se distinguer, que ne pouvez-vous point?

C'EST un grand mal que l'abus du tems. D'autres maux pires encore suivent les Lettres & les Arts. Tel est le luxe, né comme eux de l'oisiveté & de la vanité des hommes. Le luxe va rarement sans les Sciences & les Arts, & jamais ils ne vont sans lui. Je sai que notre Philosophie, toujours féconde en maximes singuliéres, prétend, contre l'expérience de tous les siécles, que le luxe fait la splendeur des Etats; mais après avoir oublié la nécessité des loix somptuaires, osera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des Empires, & que le luxe ne soit diamétralement opposé aux bonnes mœurs? Que le luxe soit un signe certain des richesses; qu'il serve même si l'on veut à les multiplier: Que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne d'être né de nos jours; & que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit? Les anciens Politiques parloient sans cesse de mœurs & de vertu; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la somme qu'on le vendroit à Alger; un autre en suivant ce calcul trouvera des pays où un homme ne vaut rien, & d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'Etat que la consommation qu'il y fait. Ainsi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux Ré-

publiques, de Sparte ou de Sybaris, fut ſubjuguée par une poignée de payſans, & laquelle fit trembler l'Aſie.

LA Monarchie de Cyrus a été conquiſe avec trente mille hommes par un Prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perſe; & les Scithes, le plus miſérable de tous les Peuples, a réſiſté aux plus puiſſans Monarques de l'Univers. Deux fameuſes Républiques ſe diſputérent l'Empire du Monde; l'une étoit très-riche, l'autre n'avoit rien, & ce fut celle-ci qui détruiſit l'autre. L'Empire Romain à ſon tour, après avoir englouti toutes les richeſſes de l'Univers fut la proye de gens qui ne ſavoient pas même ce que c'étoit que richeſſe. Les Francs conquirent les Gaules, les Saxons l'Angleterre ſans autres treſors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres Montagnards dont toute l'avidité ſe bornoit à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté Autrichienne, écraſa cette opulente & redoutable Maiſon de Bourgogne qui faiſoit trembler les Potentats de l'Europe. Enfin toute la puiſſance & toute la ſageſſe de l'héritier de Charles-quint, ſoutenuës de tous les tréſors des Indes, vinrent ſe briſer contre une poignée de pécheurs de harang. Que nos Politiques daignent ſuſpendre leurs calculs pour refléchir à ces exemples, & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs & des Citoyens.

DEQUOI s'agit-il donc préciſément dans cette queſtion du luxe? De ſavoir lequel im-

importe le plus aux Empires d'être brillans & momentanés, ou vertueux & durables. Je dis brillans, mais de quel éclat? Le goût du faste ne s'associe guéres dans les mêmes ames avec celui de l'honnête. Non, il n'est pas possible que des Esprits dégradés par une multitude de soins futiles s'élévent jamais à rien de grand; & quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

Tout Artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de sa récompense. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un Peuple & dans des tems où les Savans devenus à la mode ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton; où les hommes ont sacrifié leur goût aux Tyrans de leur liberté (*); où l'un des sexes

(*) Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du Genre-humain: mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naitroient dans la societé d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du Genre-humain qui gouverne l'autre. Les hommes feront toûjours ce qu'il plaira aux femmes: si vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux fêmmes ce que c'est que grandeur d'ame & vertu. Les reflexions que ce sujet fournit, & que Platon a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux developpées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître & de défendre une si grande cause.

ſexes n'oſant approuver que ce qui eſt proportionné à la puſillanimité de l'autre, on laiſſe tomber des chefs d'œuvres de Poëſie dramatique, & des prodiges d'harmonie ſont rebutés ? Ce qu'il fera, Meſſieurs ? Il rabaiſſera ſon genie au niveau de ſon ſiécle, & aimera mieux compoſer des ouvrages communs qu'on admire pendant ſa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que longtems après ſa mort. Dites-nous, célébre Aroüet, combien vous avez ſacrifié de beautés mâles & fortes à nôtre fauſſe délicateſſe, & combien l'eſprit de la galanterie ſi fertile en petites choſes vous en a coûté de grandes.

C'EST ainſi que la diſſolution des mœurs, ſuite néceſſaire du luxe, entraîne à ſon tour la corruption du goût. Que ſi par hazard entre les hommes extraordinaires par leurs talents, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame & qui refuſe de ſe prêter au genie de ſon ſiécle & de s'avilir par des productions pueriles, malheur à lui ! Il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que n'eſt-ce ici un prognoſtic que je fais & non une expérience que je rapporte! Carle, Pierre; le moment eſt venu où ce pinceau deſtiné à augmenter la majeſté de nos Temples par des images ſublimes & ſaintes, tombera de vos mains, ou ſera proſtitué à orner de peintures laſcives les paneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxiteles & des Phidias; toi dont les anciens auroient employé le ciſeau à leur faire des

des Dieux capables d'excuſer à nos yeux leur idolatrie; inimitable Pigal, ta main ſe reſoudra à ravaller le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oiſive.

ON ne peut réfléchir ſur les mœurs, qu'on ne ſe plaiſe à ſe rappeller l'image de la ſimplicité des premiers tems. C'eſt un beau rivage, paré des ſeules mains de la nature, vers lequel on tourne inceſſamment les yeux, & dont on ſe ſent éloigner à regret. Quand les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient enſemble ſous les mêmes cabanes; mais bien-tôt devenus méchans, ils ſe laſſerent de ces incommodes ſpectateurs & les releguerent dans des Temples magnifiques. Ils les en chaſſerent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les Temples des Dieux ne ſe diſtinguérent plus des maiſons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; & les vices ne furent jamais pouſſés plus loin que quand on les vit, pour ainſi dire, ſoutenus à l'entrée des Palais des Grands ſur des colonnes de marbres, & gravés ſur des chapiteaux Corinthiens.

TANDIS que les commodités de la vie ſe multiplient, que les Arts ſe perfectionnent & que le luxe s'étend; le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouiſſent, & c'eſt encore l'ouvrage des Sciences & de tous ces Arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Goths ravagerent la Gréce, toutes les Bibliothéques ne

ne furent ſauvées du feu que par cette opinion ſemée par l'un d'entre eux, qu'il falloit laiſſer aux ennemis des meubles ſi propres à les détourner de l'exercice militaire & à les amuſer à des occupations oiſives & ſédentaires. Charles VIII. ſe vit maître de la Toſcane & du Royaume de Naples ſans avoir preſque tiré l'épée; & toute ſa Cour attribua cette facilité ineſpérée à ce que les Princes & la Nobleſſe d'Italie s'amuſoient plus à ſe rendre ingénieux & ſavans, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de ſens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police & en toutes celles qui lui ſont ſemblables, l'étude des Sciences eſt bien plus propre à amollir & efféminer les courages, qu'à les affermir & les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à meſure qu'ils avoient commencé à ſe connoître en Tableaux, en Gravures, en vaſes d'Orfévrerie, & à cultiver les beaux Arts; & comme ſi cette contrée fameuſe étoit deſtinée à ſervir ſans ceſſe d'exemple aux autres peuples, l'élévation des Médicis & le rétabliſſement des Lettres ont fait tomber derechef & peut-être pour toûjours cette réputation guerriére que l'Italie ſembloit avoir recouvrée il y a quelques ſiécles.

Les anciennes Républiques de la Gréce avec cette ſageſſe qui brilloit dans la plûpart de leurs inſtitutions avoient interdit à leurs

leurs Citoyens tous ces métiers tranquilles & ſédentaires qui en affaiſſant & corrompant le corps, énervent ſi-tôt la vigueur de l'ame. De quel œil, en effet, penſe-t-on que puiſſent enviſager la faim, la ſoif, les fatigues, les dangers & la mort, des hommes que le moindre beſoin accable, & que la moindre peine rebutte ? Avec quel courage les ſoldats ſupporteront-ils des travaux exceſſifs dont ils n'ont aucune habitude ? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées ſous des Officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval ? Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers ſi ſavamment diſciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille, mais on ne me dit point comment ils ſupportent l'excès du travail, comment ils reſiſtent à la rigueur des ſaiſons & aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de ſoleil ou de neige, il ne faut que la privation de quelques ſuperfluités pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, ſouffrez une fois la vérité qu'il vous eſt ſi rare d'entendre ; vous êtes braves, je le ſais; vous euſſiez triomphé avec Annibal à Cannes & à Traſiméne ; Ceſar avec vous eût paſſé le Rubicon & aſſervi ſon païs ; mais ce n'eſt point avec vous que le premier eût traverſé les Alpes, & que l'autre eût vaincu vos ayeux.

Les combats ne font pas toujours le ſuccès de la guerre, & il eſt pour les Généraux un

un art supérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laisse pas d'être un très-mauvais Officier: dans le Soldat même, un peu plus de force & de vigueur seroit peut-être plus nécessaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort; & qu'importe à l'Etat que ses troupes périssent par la fiévre & le froid, ou par le fer de l'ennemi.

(La Suite dans le Num. suivant.)

AVERTISSEMENT.

ON *peut souscrire à* Berlin *chez* JEAN NEAULME, *au Nouveau Dictionnaire Historique & Critique, contenant des Articles qui ne se trouvent point dans celui de* Bayle, *écrit par Mr. de* CHAUFEPIÉ, *en 4 volumes in folio, dont les 2 prémiers paroissent.*

ON *trouvera aussi dans quelquesjours chez le même Libraire, les Livres nouveaux suivans:*

L'HYPOCONDRE, *ou la femme qui ne parle point, Comédie par Mr. Rousseau* 8°.

LE *Porte-feuille du Sr. Rousseau* 2 *vol.* 12°.

LE *Roman de Clarisse*, 6 *vol.* 12°.

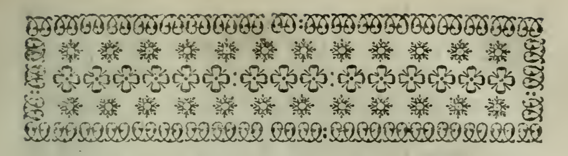
LE *Traité de Physique par Deslandes*, *Tom.* 2*d.*

LES *Caractères de Mademoiselle de Puisieux*, 8°. *Tom.* 2*d.*

LES *Filles Femmes & les Femmes Filles*, 8°.

CÉNIE *Comédie en cinq Actes*, 8°.

LE *Méchanisme des langues, par l'Abbé Pluche*, 2 *vol.* 12°.



PETIT RESERVOIR.

Continuation du Discours à l'Academie de Dijon.

SI la culture des Sciences est nuisible aux qualités guerriéres, elle l'est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premieres années qu'une éducation insensée orne notre esprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on éleve à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue, mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part: ils sauront composer des Vers qu'à peine ils pourront comprendre: sans savoir démêler l'erreur de la vérité, ils posséderont l'art de les rendre méconnoissables aux autres par des argumens spécieux: mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne sauront ce que c'est; ce doux nom de Patrie ne frapera

jamais leur oreille; & s'ils entendent parler de Dieu, ce ſera moins pour le craindre que pour en avoir peur (*). J'aimerois autant, diſoit un Sage, que mon écolier eût paſſé le tems dans un Jeu de Paume, au moins le corps en ſeroit plus diſpos. Je ſais qu'il faut occuper les enfans, & que l'oiſiveté eſt pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent? Voilà certes une belle queſtion! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes (†); & non ce qu'ils doivent oublier.

Nos

(*) Penſ. Philoſoph.

(†) Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs Rois. C'eſt, dit Montagne, choſe digne de très-grande conſideration, qu'en cette excellente police de Lycurgus, & à la vérité monſtrueuſe par ſa perfection, ſi ſoigneuſe pourtant de la nourriture des enfans, comme de ſa principale charge, & au gîte même des Muſes, il s'y faſſe ſi peu mention de la doctrine: comme ſi cette généreuſe jeuneſſe dédaignant tout autre joug, on ait dû lui fournir, au lieu de nos Maîtres de Science, ſeulement des Maîtres de vaillance, prudence, & juſtice.

Voyons maintenant comment le même Auteur parle des anciens Perſes. Platon, dit-il, raconte que le fils ainé de leur ſucceſſion Royale étoit ainſi nourri. Après ſa naiſſance, on le donnoit non à des femmes, mais à des Eunuques de la premiére autorité près du Roi, à cauſe de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & ſain, & après ſept ans le duiſoient à monter à cheval & aller à la chaſſe. Quand il étoit arrivé au quatorzième, ils le dé-

poſoient

Nos jardins ſont ornés de ſtatuës & nos Galeries de tableaux. Que penſeriez-vous que repréſentent ces chefs-d'œuvres de l'art expoſés à l'admiration publique? Les défenſeurs de la Patrie? ou ces hommes plus grands encore qui l'ont enrichie par leurs vertus? Non. Ce ſont des images de tous les égaremens du cœur & de la raiſon, tirées ſoigneuſement de l'ancienne Mythologie, & préſentées de bonne heure à la curioſité de nos enfans;

poſoient entre les mains de quatre: le plus ſage, le plus juſte, le plus tempérant, le plus vaillant de la Nation. Le premier lui apprenoit la Religion: le ſecond à être toûjours véritable, le tiers à vaincre ſes cupidités, le quart à ne rien craindre. Tous, ajouterai-je, à le rendre bon, aucun à le rendre ſavant.

Aſtyage, en Xénophon, demande à Cyrus compte de ſa derniére Leçon: C'eſt, dit-il, qu'en notre école un grand garçon ayant un petit ſaye le donna à l'un de ſes compagnons de plus petite taille, & lui ôta ſon ſaye qui étoit plus grand. Notre Précepteur m'ayant fait juge de ce différent, je jugeai qu'il falloit laiſſer les choſes en cet état, & que l'un & l'autre ſembloit être mieux accommodé en ce point. Surquoi il me remontra que j'avois mal fait: car je m'étois arrêté à conſidérer la bienſéance; & il falloit premiérement avoir pourvû à la juſtice, qui vouloit que nul ne fut forcé en ce qui lui appartenoit. Et dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages pour avoir oublié le premier aoriſte de τύπτω. Mon Régent me feroit une belle harangue, *in genere demonſtrativo*, avant qu'il me perſuadât que ſon école vaut celle-là.

enfans; ſans doute afin qu'ils ayent ſous leurs yeux des modéles de mauvaiſes actions, avant même que de ſavoir lire.

D'où naiſſent tous ces abus, ſi ce n'eſt de l'inégalité funeſte introduite entre les hommes par la diſtinction des talens & par l'aviliſſement des vertus? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, & la plus dangereuſe de toutes leurs conſéquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; ni d'un Livre s'il eſt utile, mais s'il eſt bien écrit. Les récompenſes ſont prodiguées au bel eſprit, & la vertu reſte ſans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux diſcours, aucun pour les belles actions. Qu'on me diſe, cependant, ſi ſa gloire attachée au meilleur des diſcours qui ſeront couronnés dans cette Académie, eſt comparable au mérite d'en avoir fondé le prix?

Le Sage ne court point après la fortune; mais il n'eſt pas inſenſible à la gloire; & quand il la voit ſi mal diſtribuée, ſa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée & rendu avantageuſe à la Société, tombe en langueur, & s'éteint dans la miſére & dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables ſur les talens utiles, & ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des Sciences & des Arts. Nous avons des Phyſiciens, des Géometres, des Chymiſtes, des Aſtronomes, des Poëtes, des Muſiciens, des Peintres; nous n'avons plus de Citoyens; ou s'il nous en reſte encore, diſper-

perſés dans nos campagnes abandonnées, ils y périſſent indigens & mépriſés. Tel eſt l'état où ſont réduits, tels ſont les ſentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, & qui donnent du lait à nos enfans.

JE l'avoue, cependant ; le mal n'eſt pas auſſi grand qu'il auroit pû le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverſes plantes nuiſibles des ſimples ſalutaires, & dans la ſubſtance de pluſieurs animaux malfaiſans le remede à leurs bleſſures, a enſeigné aux Souverains qui ſont ſes miniſtres à imiter ſa ſageſſe. C'eſt à ſon exemple que du ſein même des Sciences & des Arts, ſources de mille déréglemens, ce grand Monarque dont la gloire ne fera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces ſociétés célébres chargées à la fois du dangereux dépôt des connoiſſances humaines, & du dépôt ſacré des mœurs, par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, & de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

CES ſages inſtitutions affermies par ſon auguſte ſucceſſeur, & imitées par tous les Rois de l'Europe, ſerviront du moins de frein aux gens de lettres, qui tous aſpirant à l'honneur d'être admis dans les Académies, veilleront ſur eux-mêmes, & tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irreprochables. Celles de ces Compagnies, qui pour les prix dont elles honorent le mérite littéraire feront un choix de ſujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des Citoyens, montreront que cet

amour regne parmi elles, & donneront aux Peuples ce plaiſir ſi rare & ſi doux de voir desSociétés ſavantes ſe dévoüer à verſer ſur le Genre-humain, non-ſeulement des lumiéres agréables, mais auſſi des inſtructions ſalutaires.

QU'ON ne m'oppoſe donc point une objection qui n'eſt pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de ſoins ne montrent que trop la néceſſité de les prendre, & l'on ne cherche point des remédes à des maux qui n'exiſtent pas. Pourquoi faut-il que ceux-ci portent encore par leur inſuffiſance le caractère des remédes ordinaires? Tant d'établiſſemens faits à l'avantage des Savans n'en ſont que plus capables d'en impoſer ſur les objets des Sciences & de tourner les eſprits à leur culture. Il ſemble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de Laboureurs & qu'on craigne de manquer de Philoſophes. Je ne veux point hazarder ici une comparaiſon de l'Agriculture & de la Philoſophie: on ne la ſupporteroit pas. Je demanderai ſeulement, qu'eſt-ce que la Philoſophie? Que contiennent les écrits des Philoſophes les plus connus? Quelles ſont les Leçons de ces amis de la Sageſſe? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de Charlatans criant, chacun de ſon côté ſur une place publique: Venez-à-moi, c'eſt moi ſeul qui ne trompe point? L'un prétend qu'il n'y a point de corps & que tout eſt en répreſentation. L'autre, qu'il n'y a d'autre ſubſtance que la matiere ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni ver-

vertus ni vices, & que le bien & le mal moral ſont des chiméres. Celui-là, que les hommes ſont des loups & peuvent ſe devorer en ſureté de conſcience. O grands Philoſophes! que ne reſervez-vous pour vos amis & pour vos enfans ces Leçons profitables! vous en recevriez bien-tôt le prix, & nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos ſectateurs.

VOILÀ donc les hommes merveilleux à qui l'eſtime de leurs contemporains à été prodiguée pendant leur vie, & l'immortalité reſervée après leur trépas! Voilà les ſages maximes que nous avons reçuës d'eux & que nous transmettrons d'âge en âge à nos deſcendans. Le Paganiſme, livré à tous les égaremens de la raiſon humaine a-t-il laiſſé à la poſtérité rien qu'on puiſſe comparer aux monumens honteux que lui a préparé l'Imprimerie, ſous le regne de l'Evangile? Les écrits impies des Leucippes & des Diagoras ſon péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniſer les extravagances de l'eſprit humain. Mais, grace aux caractéres Typographiques (*) & à l'uſage que

(*) A conſiderer les deſordres affreux que l'Imprimerie a déja cauſés en Europe, à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aiſement que les Souverains ne tarderont pas à ſe donner autant de ſoins pour bannir cet art terrible de leurs Etats, qu'ils en ont pris pour l'y établir. Le Sultan Achmet cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût avoit conſenti d'établir une Im-

que nous en faisons, les dangereuses reveries des Hobbes & des Spinosas resteront à jamais. Allez, écrits célébres dont l'ignorance & la rusticité de nos Pères n'auroient point été capables; accompagnez chez nos descendans ces ouvrages plus dangereux encore d'où s'exhale la corruption des mœurs de nôtre siécle & portez ensemble aux siécles à venir une histoire fidelle du progrès & des avantages de nos Sciences & de nos Arts. S'ils vous lisent, vous ne leur laisserez aucune perplexité sur la question que nous agitons aujourd'hui : & à moins qu'ils ne soient plus insensés que nous, ils léveront leurs mains au Ciel, & diront dans l'amertume de leur cœur; ,, Dieu tout-puissant, toi qui tiens ,, dans tes mains les Esprits, delivre-nous ,, des Lumiéres & des funestes Arts de ,, nos Pères, & rends-nous l'ignorance, l'in-
,, no-

Imprimerie à Constantinople. Mais à peine la presse fut-elle en train qu'on fut contraint de la détruire & d'en jetter les instrumens dans un puits. On dit que le Calife Omar, consulté sur ce qu'il falloit faire de la Bibliothéque d'Alexandrie, répondit en ces termes. Si les Livres de cette Bibliothéque contiennent des choses opposées à l'Alcoran, ils sont mauvais & il faut les bruler. S'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brulez-les encore: ils sont supérflus. Nos Savans ont cité ce raisonnement comme le comble de l'absurdité. Cependant, supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar & l'Evangile à la place de l'Alcoran, la Bibliothéque auroit encore été brûlée, & ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet Illustre Pontife.

„ nocence & la pauvreté, les ſeuls biens qui
„ puiſſent faire notre bonheur & qui ſoient
„ précieux devant toi".

MAIS ſi le progrès des Sciences & des Arts n'a rien ajoûté à nôtre véritable félicité; s'il a corrompu nos mœurs, & ſi la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penſerons-nous de cette foule d'Auteurs élémentaires qui ont écarté du Temple des Muſes les difficultés qui défendoient ſon abord, & que la nature y avoit répandües comme une épreuve des forces de ceux qui ſeroient tentés de ſavoir? Que penſerons-nous de ces Compilateurs d'ouvrages qui ont indiſcrettement briſé la porte des Sciences & introduit dans leur Sanctuaire une populace indigne d'en approcher; tandis qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carriére des Lettres, euſſent été rebuttés dès l'entrée, & ſe fuſſent jettés dans des Arts utiles à la Societé. Tel qui ſera toute ſa vie un mauvais Verſificateur, un Geométre ſubalterne, ſeroit peut-être devenu un grand fabricateur d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature deſtinoit à faire des diſciples. Les Verulams, les Deſcartes & les Newtons, ces Precepteurs du Genre-humain n'en ont point eu eux-mêmes, & quels guides les euſſent conduits juſqu'où leur vaſte génie les a portés? Des Maîtres ordinaires n'auroient pu que retrecir leur entendement en le reſſerrant dans l'étroite capacité du leur: C'eſt par les premiers obſtacles qu'ils ont appris à faire des efforts, & qu'ils ſe ſont exercés à

franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des Sciences & des Arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur leurs traces, & de les devancer : C'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'esprit humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leur génie, il faut que rien ne soit au-dessus de leurs esperances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin. L'âme se proportionne insensiblement aux objets qui l'occupent, & ce sont les grandes occasions qui font les grands hommes. Le Prince de l'Eloquence fut Consul de Rome, & le plus grand, peut-être, des Philosophes, Chancelier d'Angleterre. Croit-on que si l'un n'eut occupé qu'une chaire dans quelque Université, & que l'autre n'eut obtenu qu'une modique pension d'Académie ; croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne se sentiroient pas de leur état ? Que les Rois ne dédaignent donc pas d'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les bien conseiller : qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des Grands, que l'art de conduire les Peuples est plus difficile que celui de les éclairer : comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les Savans du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables aziles. Qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux ; celle de contribuer par leur crédit au bonheur des Peuples à qui ils

auront enseigné la sagesse. C'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la Vertu, la Science & l'Autorité animées d'une noble émulation & travaillant de concert à la félicité du Genre-humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté ; les lumiéres & la sagesse seules d'un autre ; les Savans penseront rarement de grandes choses, les Princes en feront plus rarement de belles, & les Peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

POUR nous, hommes vulgaires, à qui le Ciel n'a point départi de si grands talens & qu'il ne destine pas à tant de gloire, restons dans nôtre obscurité. Ne courons point après une réputation qui nous échaperoit, & qui, dans l'état présent des choses, ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher nôtre bonheur dans l'opinion d'autrui si nous pouvons le trouver en nous-mêmes? Laissons à d'autres le soin d'instruire les Peuples de leurs devoirs, & bornons-nous à bien remplir les nôtres, nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

O Vertu! Science sublime des ames simples, faut-il donc tant de peines & d'appareil pour te connoître? Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs, & ne suffit-il pas pour apprendre tes Loix de rentrer en soi-même & d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions? Voilà la véritable Philosophie, sachons nous en contenter ; & sans envier la gloire de ces hommes célébres qui s'immortalisent dans la

Ré-

République des Lettres, tâchons de mettre entre eux & nous cette diſtinction glorieuſe qu'on remarquoit jadis entre deux grands Peuples; que l'un ſavoit bien dire, & l'autre, bien faire.

VERS

De Madame DU BOCCAGE ſur RANELAGH.

MUSE, qui charmes mes loiſirs,
Viens rendre au François la peinture
De ces aziles des plaiſirs,
Sur les rives d'une onde pure.
Où Londres au ſon des Inſtrumens,
Voit tous les ſoirs en doubles rangs,
Tant de lampes dans la verdure
Eclairer mille amuſemens.
Pour peindre à la race future
Vauxhall (*) & ſes enchantemens
De Voltaire il faudroit les chants
Et de Boucher (†) la touche ſûre;
Mais vous *Ranelagh* (‡) lieux charmans
Souf-

(*) *Prononcez* Faxhall, *Jardins ſur la Tamiſe, où les Anglois s'aſſemblent le ſoir pour s'amuſer.*

(†) *Peintre François qui excelle dans les ſujets agréables.*

(‡) *Prononcez* Renelas *magnifique Salon d'amuſement bati dans un Jardin près de la Tamiſe.*

Souffrez qu'une main plus obſcure
Par amour pour vos monumens
En crayonne ici la ſtructure.
Dans votre moderne parure
Je vois la grandeur du vieux tems;
Sous un dôme orné de ſculpture
Vos loges par compartimens
En trois ordres d'Architecture
D'un vaſte Cirque ont la figure:
Au centre un feu perpétuel
De Salamandres qu'on encenſe
Du Printems rappelle l'abſence,
Et l'idole de cet autel
Eſt la liberté ſans licence:
Ce lieu rempli de ſa puiſſance
Ne fut point un temple païen;
C'eſt l'ouvrage d'un Citoïen,
D'un Artiſte en deſſeins fertile
Qui du bien public fait le ſien
Et joint l'agréable à l'utile.
Dans ce ſéjour Elizien
D'Handel empruntant l'harmonie
Par les échos l'Orgue embellie
S'unit au chant Italien.
Tandis que l'oreille ravie
Admire le Muſicien,
Du goût tout y prévient l'envie;
Le Commerce par ſon génie,
Des deux Mondes l'heureux lien
Y joint aux dons de la patrie

Le Thé qu'un Chinois offre au Tien (*),
De Moca la liqueur chérie
Et ce noir breuvage Indien
Que l'Efpagnol nomme Ambroifie;
En un mot, fous les mêmes toits
Confondant les rangs & les droits,
L'art enchante par cent merveilles
Des Grands, du Peuple, & du Bourgeois,
Le goût, les yeux & les oreilles.
Gréce orgueilleufe de tes jeux
Céde à *Ranelagh* la victoire;
Dans tes champs, un vainqueur poudreux,
Athléte cruel & fougueux
D'un vain laurier tiroit fa gloire:
Ici mille objets enchanteurs
A l'œil fripon, tendre ou volage.
D'un pas noble, leger & fage
Sous des chapeaux ornés de fleurs
Y recherchent pour avantage
Le prix que donnent au bel âge
Et les graces & la beauté:
Ces plaifirs, cette volupté
Qu'on rencontre felon Lucrece
Dans une molle oifiveté,
Selon Zenon dans la fageffe:
Ce vrai bonheur tant fouhaité
Qu'à définir chacun s'empreffe
Sans l'avoir connu ni goûté:
En ces lieux l'Anglois tranfporté

Sem-

(*) *Dieu des Chinois.*

Semble le trouver dans la presse;
Du moins, le fils de la richesse
L'ennui, sur le seuil l'a quitté.
Comme au rivage du Lethé
L'oubli du tems s'y boit sans cesse
Dans le sein de la liberté.
Là, le Politique entêté
Calme son feu contre la France.
Du Parlementaire irrité
Philis adoucit l'éloquence,
Le Marchand toujours agité
Des mers craint moins la violence;
L'Amateur de l'antiquité
Du présent sent la jouïssance;
La Vieille en savourant son Thé
Voit sans regrets Hébé qui danse
Et la Courtisane en gaieté
Prend le masque de la prudence.
  Fuyez jeux de Flore (*), où jadis
Rome étala son opulence,
Londres proscrit votre indécence,
Sans goût, sans pudeur, vos Laïs
A Plutus y livroient leurs charmes:
Sous le nom du fils de Cypris
Dans la débauche & le mépris
La perfidie & les allarmes
De vils vainqueurs gagnoient le prix:
Et dans les fêtes que je chante

L'a-

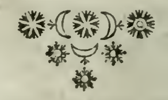
(*) *Jeux obscénes qu'on célébroit à Rome en l'honneur de Flora fameuse Courtisane.*

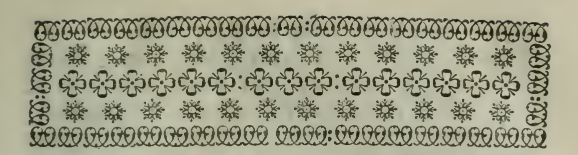
L'amour vrai, délicat, ſecret,
Vient couronner l'amant diſcret
Et la beauté vive & touchante
Qui ſemble y briller à regret;
Mais dans ce temple où tout l'enchante
Il ne ſçait plus à quel objet
Donner la palme triomphante.

VERS

De Mr. de VOLTAIRE *à ſon paſſage en Flandres.*

RIVAGE teint de ſang, ravagé par Bellonne,
Vaſte tombeau de nos guerriers,
J'aime mieux les épics dont Céres te couronne
Que des moiſſons de gloire & de triſtes lauriers.
Falloit-il, juſtes Dieux, pour un maudit Village
Repandre plus de ſang qu'aux bords du Simoïs.
Ah! ce qui paroit grand aux mortels éblouis,
Eſt bien petit aux yeux du Sage.





PETIT RESERVOIR.

CARACTÈRE DE MR. L'ABBÉ TERRASSON,

Avec des Réflexions sur ses Ouvrages.

La plûpart des Princes ſont beaucoup plus loués durant leur vie qu'après leur mort. On peut dire aujourd'hui le contraire des gens de Lettres; tant qu'ils vivent on les critique, ou on les oublie, ſelon qu'ils ſe diſtinguent, ou qu'ils reſtent confondus dans la foule; mais on les célébre tous, dès qu'ils ne ſont plus. Cette multiplicité d'éloges funébres hiſtoriques

eſt cenſurée par quelques perſonnes. Si on les en croit, ceux qui par leurs lumières & leurs talens ont éclairé leurs contemporains, & honoré leur Patrie, ſont les ſeuls dignes de nos hommages; mais à quoi bon, diſent-ils, tranſmettre à la poſtérité des noms inconnus à leur propre ſiécle, & leur accorder ſolemnellement une place dans les faſtes Littéraires, où l'on ne penſera jamais à les chercher? Quelque exagérés que me paroiſſent ces reproches, j'avoue que l'uſage dont on ſe plaint a ſes abus, (& quel uſage n'a pas les ſiens?) mais je ſoutiens qu'ils ſont bien legers en comparaiſon de ſes avantages. Si les anciens qui élevoient des ſtatues aux grands hommes, avoient eu le même ſoin que nous de célébrer les Sçavans, nous aurions, il eſt vrai, quelques Mémoires inutiles, mais nous ſerions plus inſtruits ſur le progrès des Sciences & des Arts, & ſur les découvertes de tous les âges; Hiſtoire plus intéreſſante pour nous, que celle d'une foule de Souverains qui n'ont fait que du mal aux hommes. D'ailleurs, ne craignons point que la poſtérité confonde les rangs: en faiſant l'éloge des gens de Lettres, nous aſſignons à peu près, même ſans le vouloir, la place que chacun doit occuper.

JE ſouhaiterois ſeulement, que pour donner à ces ſortes de Mémoires toute l'utilité poſſible, on s'attachât à peindre l'homme encore plus que l'Ecrivain, au riſque de changer quelquefois le panégyrique en Hiſtoire: les ouvrages d'un grand génie, ou d'un Sçavant illuſtre, fixent aſſez par eux-
mêmes

mêmes le jugement qu'on doit porter de ses talens: mais le spectacle de sa conduite, de ses mœurs, de ses foiblesses même, est une école de Philosophie : sur-tout, quelle instruction ne peut-on pas en retirer, lorsque par son caractère & sa façon de penser, il a mérité de servir de modéle à ceux qui courent la même carriere ?

Tel fut M. l'Abbé Terrasson : il occupoit, sans doute, une place distinguée dans la Littérature, mais ce fut la moindre partie de sa gloire : ce qui le caractèrise, c'est d'avoir été à la tête des Philosophes pratiques de son siécle; l'éloge est d'autant plus grand, qu'il est plus rare aujourd'hui de le mériter.

On l'a dit il y a long-tems; la gloire & l'intérêt, quelquefois tous les deux ensemble, quelquefois l'un aux dépens de l'autre, sont les deux grands ressorts qui font mouvoir les hommes, & les gens de Lettres ne sont pas exempts de payer le tribut à l'humanité : quoique leurs travaux menent rarement à la fortune, plusieurs d'entr'eux ne laissent de s'y méprendre, & de s'engager dans une carriere aussi noble, par un motif qui ne l'est pas. Quelques-uns semblent avoir renoncé à l'intérêt, sacrifice médiocre, lorsqu'ils n'ont aucuns désirs à satisfaire; mais ils n'en sont ordinairement que plus vifs sur cet amour de la réputation, qui selon l'expression de Tacite, est la derniere passion des Sages. En vain se représentent-ils que le nombre des bons Juges est petit, il leur suffit de penser que le nombre des Juges est grand, & par

une contradiction, dont ils ont peine à se rendre raison, ils sont avides de la réunion de ces suffrages, dont chacun en particulier, si on en excepte quelques-uns, ne les flatteroit nullement. Heureux, quand ils ne travaillent pas à se les procurer par les manœuvres & par l'intrigue !

M. l'Abbé Terrasson étoit bien éloigné de cette maniere de penser: il ne fut sujet ni à cet amour propre si délicat, qui fait quelquefois le supplice des Sçavans, ni à cette basse jalousie qui les dégrade: il ne regardoit ses Ouvrages que comme des enfans de son loisir qu'il abandonnoit à la censure publique; content de l'approbation de quelques amis éclairés, il étoit fort tranquille sur le jugement des autres. On lui demandoit un jour ce qu'il pensoit d'une Harangue qu'il devoit prononcer: *Elle est bonne*, répondit-il, *je dis, très-bonne*; *tout le monde n'en pensera peut-être pas comme moi : mais cela ne m'inquiéte guére.*

L'ENVIE de s'enrichir ne le tourmentoit pas plus, que celle de faire du bruit; la fortune vint à lui sans qu'il la cherchât, elle le quitta sans qu'il songeât à la retenir, & il se retrouva dans un état médiocre, avec cette même Philosophie qui ne l'avoit jamais abandonné: cependant, quoiqu'il eût conservé au milieu des richesses la simplicité de mœurs qu'elles ont coûtume d'ôter, il n'étoit pas sans défiance de lui-même: *Je réponds de moi*, disoit-il, *jusqu'à un million*: ceux qui le connoissoient auroient bien répondu de lui par de-là.

IL

Il regrettoit le tems où les gens de Lettres, moins répandus & moins diſtraits, vivoient davantage entr'eux : comme ils avoient moins d'intérêt de ſe nuire, ils étoient plus unis, & par conſéquent plus reſpectés ; leur ſociété n'avoit peut-être pas les mêmes agrémens qui la font rechercher aujourd'hui ; mais la politeſſe ne ſe perfectionne que trop ſouvent aux dépens des mœurs ; la charlatannerie, qu'on me permette ce terme, ſi commune & ſi hardie maintenant, l'étoit alors beaucoup moins, parce qu'elle étoit moins ſûre de réuſſir ; ce n'eſt pas que le commerce du monde ne ſoit néceſſaire aux gens de Lettres, ſurtout à ceux qui travaillent pour plaire à leur ſiécle ou pour le peindre ; mais ce commerce, devenu général & ſans choix, eſt aujourd'hui pour eux, ce que la découverte du nouveau monde a été pour l'Europe ; il eſt fort douteux qu'il leur ait fait autant de bien que de mal.

Nullement empreſſé de faire ſa cour, M. l'Abbé Terraſſon trouvoit plus aiſé de ne point vivre avec la plûpart des Grands, que d'être avec eux à ſa place, ſans ſe dégrader, & ſans ſe compromettre. Il fuyoit ſurtout, ceux dont l'orgueil perce à travers leur accueil même, & à l'égard deſquels la fierté eſt ſouvent une vertu dans un homme de Lettres, & la douceur un vice. Mais il eſtimoit beaucoup les Grands d'une ſociété ſimple & aimable, qui cultivent ſans prétention les Sciences & les Beaux Arts, qui les aiment ſans vanité, & qui, s'il eſt permis de parler le langage du tems, ne font

point servir leur naissance & leurs titres de sauvegarde à leur esprit.

AUSSI étoit-il bien éloigné de confondre les amateurs véritablement éclairés, avec ceux qui en usurpent le nom, ordinairement occupés du soin de rabaisser les grands talens pour élever les médiocres, parce qu'ils ignorent que le mérite éminent honore ses protecteurs, & que le mérite médiocre avilit les siens. On n'aura pas de peine à croire qu'il n'étoit guères plus favorable à ces Sociétés particulieres, si à la mode aujourd'hui, qui s'érigent en arbitres des Auteurs. On avoit beau lui représenter que par le moyen de ces Societés, l'esprit se répand & se communique de proche en proche. Il répondoit par une comparaison plus énergique que recherchée, que l'esprit d'une Nation ressemble à ses feuilles d'or qui deviennent plus minces à mesure qu'elles s'étendent, & qu'il perd ordinairement en profondeur ce qu'il gagne en superficie. Il craignoit sur tout que ces Tribunaux sans droit & sans titre, faits pour prendre le ton des Gens de Lettres, ne prétendissent un jour le leur donner, & ne cherchassent à se rendre par cette usurpation le fleau des bons livres, & l'azile du mauvais goût. Selon lui, il ne falloit point attribuer à d'autres causes ce jargon qui se répand insensiblement dans les ouvrages modernes, & qui devenant de jour en jour plus étrange, semble nous annoncer la décadence prochaine des Lettres; car le faux bel-esprit tient de plus près qu'on ne croit à la barbarie.

UN

UN homme qui penſoit comme Mr. l'Abbé Terraſſon ne devoit gueres ſolliciter de graces, même purement Littéraires. Il eût fallu lui apprendre juſqu'aux noms de ceux qui les diſtribuoient ; ſon mérite ſeul avoit brigué pour lui celles qu'on lui avoit accordées.

ON ne doit pas trouver ſurprenant qu'il ait eu pour les autres l'indifférence qu'il avoit pour lui-même. Le ſpectacle ſi varié des paſſions qui agitent les hommes, amuſement ordinaire de la plûpart des Sages, n'étoit pas même un ſpectacle pour lui. Plus Philoſophe que Démocrite, il ſe contentoit de voir le ridicule de ſes contemporains, & ne daignoit pas en rire : on eût dit qu'il contemploit de la Planète de Saturne cette terre que nous habitons ; il eſt vrai que les hommes ne ſont qu'un point pour qui les voit de-là ; mais ne s'y place pas qui veut.

SUR tout, ce qui l'occupoit le moins, c'étoient les démêlés des Princes, & les affaires d'Etat, dont les Philoſophes ne parlent guéres, que pour médire de ceux qui gouvernent, quelquefois mal-à-propos, & toujours inutilement. Il avoit coûtume de dire qu'il ne faut point ſe mêler du gouvernail dans un vaiſſeau où l'on n'eſt que paſſager. Ce parti eſt aſſûrement le meilleur dans une Monarchie bien gouvernée, & le plus ſûr au moins dans quelque Monarchie que ce puiſſe être.

L'IGNORANCE où il étoit ſur la plûpart des choſes de la vie, lui donnoit cette naïveté qui eſt un agrément, quand elle n'eſt

pas un ridicule, qui du moins annonce ordinairement la vertu, & dont par cette raiſon le vice emprunte quelquefois le maſque. Comme elle le faiſoit paroître ſimple aux yeux de bien des gens, elle a fait dire qu'il n'étoit homme d'eſprit que de profil: on pourroit dire avec moins de fineſſe & plus de vérité, qu'il avoit un viſage pour le peuple, & un autre pour les Philoſophes.

SANS être extrêmement zélé pour aucun ſyſtême ni phyſique ni métaphyſiue, le Cartéſianiſme étoit celui qu'il ſembloit avoir adopté. C'étoit pour ainſi dire, un pli qu'il avoit pris de jeuneſſe; mais il ne trouvoit point mauvais qu'on en eût pris un autre. Cependant cette Secte, qui n'eſt pas aujourd'hui trop nombreuſe, eſt volontiers intolérante comme bien des Sectes opprimées ou négligées: peu s'en faut qu'elle ne décrie ſes adverſaires, comme de mauvais citoyens inſenſibles à la gloire de leur Nation. Les partiſans de Deſcartes ſeroient peut-être bien étonnés, ſi ce grand homme revenoit au monde, de trouver en lui le plus redoutable ennemi du Cartéſianiſme.

ENFIN, ce qui met le comble à l'Eloge de Mr. l'Abbé Terraſſon, ſa Philoſophie étoit ſans bruit, parce qu'elle étoit ſans effort; peut-être avoit-il eu moins de mérite à l'acquérir: mais les vertus qu'on loue le plus, ſont ſouvent celles qui coûtent le moins. D'ailleurs quelque ridicules que ſoient les préjugés, leur empire eſt ſi puiſſant, que ceux même qui lui réſiſtent, s'applaudiſſent de leur courage; pour lui, ſans
ſe

ſe prévaloir d'un avantage ſi rare, il en jouiſſoit paiſiblement; il n'avoit pas beſoin d'avertir les autres qu'il n'étoit ni complaiſant de perſonne, ni eſclave de ſon amour propre; tout le monde le voyoit aſſez, & il aimoit mieux renfermer ſa Philoſophie dans ſa conduite, que de la borner à ſes diſcours.

Il me reſte à dire un mot de ſes Ouvrages. Le premier fut ſa Diſſertation contre l'Iliade. Elle parut en 1715, dans le fort de la diſpute ſur Homere, diſpute auſſi peu utile que preſque toutes les autres, & qui n'a rien appris au genre humain, ſinon que Madame Dacier avoit encore moins de Logique que Mr. de la Motte ne ſçavoit de Grec. Les coups que l'on portoit alors au Prince des Poëtes, lui firent peut-être moins de tort que la maniere dont ils étoient repouſſés. Attaqué par des gens d'eſprit & par des Philoſophes, il n'avoit guéres dans ſon parti que des gens de goût qui ſe taiſoient, ou de peſans érudits qui auroient admiré la Pucelle, ſi Chapelain l'avoit écrite il y a trois mille ans.

D'un autre côté les adverſaires d'Homere, trop peu ſenſibles aux beautés de détail dont l'Iliade eſt remplie, & qui ſont peut-être la partie la plus eſſentielle d'un Poëme Epique, s'attachoient trop à juger un Ouvrage de génie ſur des régles d'où l'arbitraire n'eſt pas tout-à-fait exclu, & ſur des uſages qu'ils rapportoient trop à notre goût.

A l'égard de la querelle ſur des Anciens & les Modernes qui faiſoit auſſi partie de cette diſpute, je ne prétends point la re-

nouveller ici, encore moins la terminer: j'obſerverai ſeulement que ſi les Grecs & les Romains nous ſont ſupérieurs à certains égards, & inférieurs à d'autres, c'eſt peut-être moins à la difference de génie qu'il faut l'attribuer, qu'à celle des circonſtances, du Gouvernement, des motifs d'émulation, & ſur tout à l'avantage qu'ils ont eu de parcourir avant nous certaines routes, & à celui que nous avons d'en trouver d'autres toutes ouvertes qu'ils n'avoient fait qu'entrevoir.

QUOIQU'IL en ſoit, l'Ouvrage de Mr. l'Abbé Terraſſon eut un ſuccès dont l'Auteur fut digne par ſa modération, & ſur tout par le mérite qu'il eut d'avoir porté dans les Belles-Lettres cet eſprit de lumiere & de Philoſophie ſi utile même dans les matieres de goût, quand il remonte à leurs vrais principes. Peut-être auſſi eſt-il quelquefois dangéreux, lorſqu'égaré par une fauſſe Métaphyſique, il analyſe froidement ce qui doit être ſenti.

MADAME Dacier qui ne pouvoit pas reprocher à Mr. l'Abbé Terraſſon d'ignorer le Grec, ne jugea pas à propos de s'engager dans une réplique. Mr. Dacier s'en chargea, & accuſa entr'autres choſes ſon adverſaire d'avoir fait dans ſon Ouvrage l'Apologie de la morale du Théatre Lyrique, imputation auſſi injuſte que déplacée. Mr. l'Abbé Terraſſon daigna cependant y répondre, & il faut avouer que c'eſt la partie de ſa Diſſertation la plus inutile.

L'OUVRAGE qui ſuivit, fut d'un goût bien différent. C'étoit des Réflexions ſur

le

le fameux ſyſtême qui a ruiné parmi nous tant de familles, pour en enrichir tant d'autres. Mr. l'Abbé Terraſſon eut le courage d'en prendre la défenſe, par ce que l'ayant enviſagé d'un œil philoſophique, il le jugeoit utile, & qu'il en ſéparoit le principe d'avec ce qui n'étoit qu'acceſſoire. A la veille du déſaſtre public & de la chûte des fortunes qu'il ne pouvoit prévoir, il juſtifia, pour ainſi dire, d'avance ce qu'on alloit accuſer bien-tôt d'être la cauſe de tant de malheurs; & aujourd'hui, que les eſprits ne ſont plus échauffés ſur cette matiere par un intérêt préſent & perſonnel, l'opinion qu'il défendoit ne manqueroit peut-être pas de partiſans éclairés. Au reſte ce fut à cet Ouvrage qu'il dut l'opulence paſſagere dont nous avons parlé, & par bonheur pour lui elle ne fut que paſſagere: car quoiqu'il ne l'eût pas eu pour objet en écrivant, on auroit pu la lui reprocher, ſi le peu de durée de fortune n'avoit répondu de la droiture de ſes motifs.

Il ſembloit que Mr. l'Abbé Terraſſon fût deſtiné à s'exercer ſur les genres les plus oppoſés. En 1731 il publia le Roman de Sethos. Cet Ouvrage, quoique bien écrit, & eſtimable par beaucoup d'endroits, ne fit cependant qu'une fortune médiocre. Le mélange de Phyſique & d'érudition que l'Auteur y avoit répandu, & par lequel il avoit cru inſtruire & plaire, ne fut point du goût d'une Nation qui ſacrifie tout à l'agrément, & que Mr. l'Abbé Terraſſon avoit moins étudiée en homme du monde, qu'en Philoſophe. Mais ſi le Roman de Sethos eſt inférieur

rieur de ce côté-là au Telemaque son modéle, il n'y a rien aussi dans le Telemaque qui approche d'un grand nombre de caractères, de traits de Morale, de réflexions fines, & de discours, quelquefois sublimes, qu'on trouve dans Sethos. Je n'en apporterai pour exemple que le seul portrait de la Reine d'Egypte en forme d'Oraison funébre, (*) portrait que Tacite eût admiré, & dont Platon eût conseillé la lecture à tous les Rois.

LE dernier de ses Ouvrages est sa traduction de Diodore de Sicile. Quoiqu'il n'épargne pas les éloges à son Auteur dans la préface, on prétend qu'il n'entreprit cette traduction que pour prouver combien les admirateurs des Anciens sont aveugles. Quand on traduit les Anciens dans cet esprit, & qu'on choisit Diodore de Sicile, il y auroit du malheur à être condamné sur son ouvrage.

IL étoit entré d'assez bonne heure à l'Académie des Sciences pour en devenir un jour le Secrétaire. L'étendue de ses connoissances, & le talent qu'il avoit pour écrire, donnoient tout lieu de croire qu'il rempliroit avec honneur cette place importante. Mais lorsque Mr. de Fontenelle sortit d'une carriere qu'il étoit encore en état de poursuivre après l'avoir parcourue durant quarante ans avec la plus grande réputation, ce successeur qu'il s'étoit destiné depuis longtems, n'avoit plus assez de forces pour le remplacer.

UN Philosophe tel que nous venons de le

(*) Voyez le premier volume, page 62 & beaucoup d'autres endroits.

le dépeindre, ſçavoit trop bien ſe ſuffire à lui même, pour ne pas diſparoître de deſſus la ſcène, quand la vieilleſſe & les infirmités commencerent à l'y rendre inutile. Il ſe renferma donc abſolument chez lui, & ne ſe montroit tout au plus que dans les lieux publics, où il ne pouvoit être à charge à perſonne. Il connoiſſoit trop bien ſa Nation pour n'avoir pas ſenti de bonne heure combien elle eſt ingrate envers ceux même qui ont le plus contribué à ſon inſtruction ou à ſes plaiſirs: Il ſçavoit que l'avantage d'être recherché avec empreſſement juſqu'à la fin eſt le privilége d'un petit nombre d'hommes rares; ſouvent même quoiqu'ils méritent cet empreſſement par leurs qualités perſonnelles, & par l'agrément de leur commerce, c'eſt à la vanité qu'ils en ſont principalement redevables. M. l'Abbé Terraſſon retira donc de bonne heure *ſon ame de la preſſe*, ſuivant le conſeil de Montagne, & ſa vieilleſſe fut auſſi philoſophique que ſa vie.

L'ESPECE de Stoïciſme dont il faiſoit profeſſion, ne l'empêchoit pas d'avoir des amis auxquels il étoit fort attaché; M. le Marquis de Laſſay, & M. Falconet étoient de ce nombre; c'en eſt aſſez pour juger qu'il ſçavoit les choiſir, & ſur tout qu'il ne ſe trompoit pas en honnêtes gens. Pleuré de ſes amis, M. l'Abbé Terraſſon eſt généralement regretté de tous ceux qui l'ont connu; on ne ſçauroit manquer de l'être, quand avec de l'eſprit & des talens, on n'a jamais nui à l'amour propre, ni à l'avidité des autres.

LETTRE

De Monſieur de FONTENELLE *à Monſieur le Marquis de la* FARRE.

VOUS, Monſieur,qui imaginez toûjours mieux que perſonne, vous doutez auſſi avec plus d'eſprit que les autres gens. Je ſuis charmé de vôtre embarras ſur l'Eſpace immenſe qu'il faudra un jour pour contenir tous les hommes, qui n'ayant exiſté que ſucceſſivement depuis la création, n'ont pas laiſſé que d'occuper une grande partie de l'Univers. De la taille dont vous êtes, comment ne pas craindre cette preſſe ? Si chacun devoit y tenir autant de volume que vous, je craindrois à mon tour de n'avoir pas mes coudées franches; en attendant j'ai cru qu'aprês vous, il ſeroit bien d'avoir auſſi un embarras, & voici le mien.

Lorsqu'il plaira â l'Etre Suprême de rendre à chaque Eſprit le Corps qu'il aura autre fois animé, ainſi qu'il nous le promet dans ſes Ecritures, comment faudra-t-il qu'il s'y prenne? Nos corps ne ſont compoſés aujourd'hui que du débris de ceux de nos Peres; les mêmes materiaux qui ont ſervi à former ceux qui ne ſont plus, ſeront un jour employez à la compoſition de ceux qui ne ſont pas encore. Le Seigneur à créé une fois pour toûjours une certaine quantité de matière qui n'eſt ni augmentée ni diminuée; à laquelle il ne ſera rien ajouté, & ſur laquelle le néant n'a plus aucun droit; cette matière à été diviſée en Elements, ces Elements circulent, pour ainſi dire, & vont de la compoſition d'un cheval à celle d'un homme, de celle d'un homme à celle d'un arbre, & ainſi des autres; c'eſt preciſement la jonction des divers Elements, qui fait un Corps, la maniére dont ils ſont joints fait la difference d'un Corps à un autre, & les proportions ou l'equilibre plus ou moins obſervés dans chaque compoſition decide uniquement de ſa durée.

CES

CES Elements quoi qu'ils ſoient faits pour concourir enſemble en tout & partout, vont pourtant toûjours à s'entredeſtruire; celui d'entre eux qui domine dans un corps ſeme bientôt la diviſion parmi les autres & les force enſemble à une ſeparation dont il n'y a que ce qu'on apelle la forme qui ſoit la victime; car la matière, c'eſt-à-dire les Elements ſont bientôt déterminez à ſe rejoindre, quoique differemment de ce qu'ils étoient; comme ils s'entredeſtruiſent, ils s'entredéterminent auſſi, & voilà toute l'Economie des deſtructions & productions qui ſe font à chaque inſtant, & que le vulgaire ignorant prend pour anéantiſſement & création.

Or comment fera le Seigneur pour rendre contemporains tant d'hommes qui n'ont eu chacun un Corps que parcequ'ils ſemblent avoir pris leur tems & leurs meſures pour ſe le ceder les uns aux autres? certainement il n'en créera pas de nouveau; cela établi je ne ſai qu'un expedient, & cet expedient, Monſieur, nous va tirer d'embarras vous & moi.

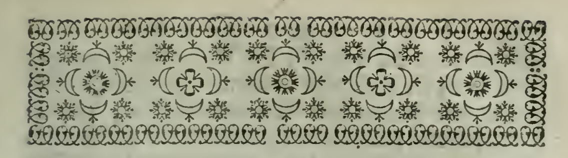
Si nous réſuſcitons tous un jour, il eſt conſtant que nos Corps ne ſeront plus ſujets aux néceſſités de cette vie, & ne ſe reſſentiront plus de l'intemperance des Climats, & des Saiſons, inſenſibles donc au froid & au chaud, nous n'aurons plus beſoin ni des Eaux pour nous rafraichir & humecter, ni du Soleil pour nous echaufer & purifier; exëmts que nous ſerons de la neceſſité de manger, la Terre, cette mere liberale & commune, va nous devenir inutile.

LES Collînes, retraittes de la plus-part des animaux faits pour l'huſage de l'homme mortel, les Montagnes, ces deſpoſitaires avares des tréſors que la cupidité nous rend neceſſaires, tout cela va être de trop parmi des immortels desintereſſés; les Cieux & leurs Luminaires n'auront plus d'heures à nous marquer, & nous n'aurons que faire de leur Lumiére inegale, dans un tems où l'Au-

theur

theur du jour daignera lui-même nous éclairer: en ſorte que vû l'inutilité de toutes ces choſes & autres contenuës dans l'eſpace, il faudra qu'elles ceſſent d'être ce qu'elles ſont; l'ordre & l'harmonie de l'Univers ſeront renverſés & confondus, tout généralement deviendra un tas de matière, une maſſe informe, un cahos & une confuſion, ainſi que le tout étoit le premier jour de la Création.

NE croyez-vous pas, Monſieur, que le Créateur trouvera dans tous ces materiaux de quoi faire autant d'hommes qu'il lui en faudra, & l'eſpace dont vous étiez en peine s'y trouvera auſſi de reſte, puiſqu'alors même, il n'y aura dans le monde que ce qui eſt contenu, à l'heure que nous parlons; le nombre des hommes y ſera infiniment plus grand à la vérité, mais auſſi plus de forêts, plus de bâtimens, plus de montagnes, plus de rochers, & comme la matière ne compoſera plus que des hommes, l'eſpace n'aura plus auſſi que des hommes à contenir. Que ſi malgré toutes ces ſages precautions la matière venoit alors à manquer, l'habile Ouvrier en feroit quitte pour faire les Corps plus à l'épargne que le vôtre; en cas de beſoin vous avez de quoi fournir à quatre: à vous parler même confidemment, je ne déſeſpére pas de vous voir une taille auſſi fine que vous l'aviez autre fois. Là Monſr. de Roquelaure aura un nez, & Monſr. le Duc d'Eſtrée n'en aura qu'un; & ſi les Eſprits d'un certain ordre ſont alors auſſi rares qu'ils le ſont de nos jours, & qu'il en faille pourtant, je vous en connois pour vos voiſins, cela ſoit dit ſans vous allarmer. Je ne ſçai encore ſi les Dames conſerveront leur ſexe, dans ce bouleverſement univerſel, ou s'il n'y aura que celles qui auront bien vecu aux quelles ſera accordée la forme d'un homme; je m'informerai de leur ſort au premier long entretien que j'aurai avec mon Génie, mais ſi ce qu'il m'en apprendra n'eſt pas à leur avantage, ne vous attendez pas, Monſieur, qu'il m'arrive jamais de vous en faire part.



PETIT RESERVOIR.

CONSIDERATIONS SUR LES GENS A LA MODE,

Par Mr. l'Abbé Duclos, *Auteur de l'Histoire de* Louis XI.

De tous les peuples, le François est celui dont le caractère a dans tous les tems éprouvé le moins d'altération; on retrouve les François d'aujourd'hui, dans ceux des Croisades, & en rémontant jusqu'aux Gaulois, on y remarque encore beaucoup de ressemblance. Cette Nation a toujours été vive, gaie, généreuse, brave, sincère, présomptueuse, inconstante, avantageuse, & inconsiderée. Ses Ver-

tus partent du cœur, ſes Vices ne tiennent qu'à l'eſprit, & ſes bonnes qualités corrigeant ou balançant les mauvaiſes, toutes concourent peut-être également à rendre les François de tous les hommes les plus ſociables. C'eſt-là ſon caractère propre, & c'en eſt un très eſtimable; mais je crains que depuis quelque tems on n'en ait abuſé; on ne s'eſt pas contenté d'être ſociable, on a voulu être aimable, & je crois qu'on a pris l'abus pour la perfection. Ceci a beſoin de preuves, c'eſt-à-dire d'explication.

LES qualités propres à la Société ſont la politeſſe ſans fauſſeté, la franchiſe ſans rudeſſe, la prévenance ſans baſſeſſe, la complaiſance ſans flatterie, les égards ſans contrainte, & ſur-tout le cœur porté à la bienfaiſance; ainſi l'homme Sociable eſt le Citoyen par excellence.

L'HOMME Aimable, du moins celui à qui l'on donne aujourd'hui ce titre, eſt fort indifférent ſur le bien public, ardent à plaire à toutes les Sociétés où ſon goût & le hazard le jettent, & prêt à en ſacrifier chaque particulière. Il n'aime perſonne, n'eſt aimé de qui que ce ſoit, plait à tous & ſouvent eſt mepriſé & recherché par les mêmes gens.

PAR un contraſte aſſez bizarre, toujours occupé des autres, il n'eſt ſatisfait que de lui, & n'attend ſon bonheur que de leur opinion, ſans ſonger préciſement à leur eſtime qu'il ſuppoſe apparemment, ou dont il ignore la nature. Le déſir immodéré d'amuſer, l'engage à immoler l'abſent qu'il eſtime le plus, à la malignité de ceux dont il

fait

fait le moins de cas, mais qui l'écoutent. Aussi frivole que dangereux, il met presque de bonne foi la médisance & la calomnie aux rang des amusemens, sans soupçonner qu'elles aient d'autres effets; & ce qu'il y a d'heureux & de plus honteux dans les mœurs, le jugement qu'il en porte se trouve quelquefois juste.

Les liaisons particulières de l'homme Sociable, sont les liens qui l'attachent de plus en plus à l'Etat; celles de l'homme Aimable ne sont que de nouvelles dissipations qui retranchent d'autant les devoirs essentiels. L'homme Sociable inspire le desir de vivre avec lui; on n'aime qu'à remontrer l'homme aimable. Tel est enfin dans ce caractère l'assemblage de vices, de frivolités & d'inconvéniens, que l'homme Aimable est souvent l'homme le moins digne d'être aimé.

Cependant l'ambition de parvenir à cette réputation devient de jour en jour une espéce de maladie épidémique: Eh! comment ne seroit-on pas flatté d'un titre qui éclipse la vertu & fait pardonner le vice! Qu'un homme soit deshonoré au point qu'on en fasse des reproches à ceux qui vivent avec lui, ils conviennent de tout; ce n'est pas en essayant de le justifier qu'ils se défendent eux mêmes: tout cela est vrai, vous dit-on, mais il est fort aimable. Il faut que cette raison soit bonne, ou bien généralement admise, car on n'y replique pas. L'homme le plus dangereux dans nos mœurs est celui qui est vicieux avec de la gaieté & des graces, il n'y a rien que cela ne fasse passer, & n'empêche d'être odieux.

QU'ARRIVE-T-IL de-là ? Tout le monde veut être aimable, & ne s'embarrasse pas d'être autre chose ; on y sacrifie ses devoirs, & je dirois la considération, si on la perdoit par-là. Un des plus malheureux effets de cette manie futile est le mépris de son état, le dedain de la profession dont on est comptable, & dans laquelle on devroit toujours chercher sa premiere gloire.

LE Magistrat regarde l'étude & le travail comme des soins obscurs qui ne conviennent qu'à des hommes qui ne sont pas faits pour le monde. Il voit que ceux qui se livrent à leurs devoirs ne sont connus que par hasard de ceux qui en ont un besoin passager ; desorte qu'il n'est pas rare de voir ces Magistrats aimables, qui dans les affaires d'éclat sont moins des Juges, que des Solliciteurs qui recommandent à leurs Confreres les intérêts des gens connus.

LE Militaire d'une certaine classe croit que l'application au service doit être le partage des Subalternes ; ainsi les gardes ne seroient plus que des destinations de rang, & non pas des emplois qui exigent des fonctions.

L'HOMME de Lettres qui par des ouvrages travaillés auroit pu instruire son siécle, & faire passer son nom à la postérité, néglige ses talens & les perd faute de les cultiver : il auroit été compté parmi les hommes illustres, il reste un homme d'esprit de Société.

L'AMBITION même, cette passion toujours si ardente & autrefois si active, ne va plus à la fortune que par le manége & l'art de plaire. Les principes de l'ambitieux

tieux n'étoient pas autrefois plus juſtes qu'ils le sont aujourd'hui, ſes motifs plus louables, ſes démarches plus innocentes; mais ſes travaux peuvent être utiles à l'Etat & quelquefois inſpirent l'émulation à la vertu.

On dira ſans doute que la Société eſt devenue, par le deſir d'y être aimable, plus délicieuſe qu'elle ne l'avoit jamais été; cela peut être, mais il eſt certain que ce qu'elle a gagné, l'Etat l'a perdu, & cet échange n'eſt pas un avantage.

Que feroit-ce ſi la contagion venoit à gagner toutes les autres Profeſſions? & on peut le craindre, quand on voit qu'elle a percé dans un ordre uniquement deſtiné à l'édification, & pour lequel les qualités aimables de nos jours avoient été jadis pour le moins indécentes.

Les qualités aimables étant pour la plûpart fondées ſur des choſes frivoles, l'eſtime que nous en faiſons nous accoutume inſenſiblement à l'indifférence pour celles qui devroient nous intéreſſer le plus. Il ſemble que ce qui touche le bien public nous ſoit étranger.

Qu'un grand Capitaine, qu'un Homme d'Etat ayent rendus les plus grands ſervices; avant que de hazarder notre eſtime, nous demandons s'ils ſont aimables, quels ſont leurs agrémens, quoiqu'il y en ait peut-être qu'il ne ſied pas toujours à un Grand Homme d'avoir un degré ſupérieur.

Toute queſtion importante, tout raiſonnement ſuivi, tout ſentiment raiſonnable ſont exclus des Sociétés brillantes, & ſortent du *bon ton*. Il y a peu de tems que cette expreſ-

preſſion eſt inventée, & elle eſt déjà triviale, ſans en être mieux éclaircie : je vais dire ce que j'en penſe.

Le *Bon ton* dans ceux qui ont le plus d'eſprit conſiſte à dire agréablement des riens, à ne ſe pas permettre le moindre propos ſenſé, ſi l'on ne le fait excuſer par les graces du diſcours, à voiler enfin la raiſon quand on eſt obligé de la produire, avec autant de ſoin que la pudeur en exigeoit autrefois, quand il s'agiſſoit d'exprimer quelque idée libre ; l'agrément eſt devenu ſi néceſſaire, que la médiſance même ceſſeroit de plaire, ſi elle en étoit dépourvue. Il ne ſuffit pas de nuire, il faut ſur-tout amuſer, ſans quoi le diſcours le plus méchant retombe plus ſur ſon auteur que ſur celui qui en eſt le ſujet.

Ce prétendu bon ton qui n'eſt qu'un abus de l'eſprit, ne laiſſe pas que d'en exiger beaucoup ; ainſi il devient dans les Sots un jargon inintelligible pour eux-mêmes, & comme les Sots font le grand nombre, ce jargon a prévalu. C'eſt ce qu'on appelle le *Perſiflage*, amas fatiguant de paroles ſans idées, volubilité de propos qui font rire les foux, ſcandaliſent la raiſon, déconcertent les gens honnêtes ou timides, & rendent la Société inſupportable.

Ce mauvais genre eſt quelquefois moins extravagant, & alors il n'en eſt que plus dangereux. C'eſt lors qu'on immole quelqu'un, ſans qu'il s'en doute, à la malignité d'une aſſemblée, en le rendant tout à la fois inſtrument & victime de la plaiſanterie commune, par les choſes qu'on lui ſuggere, & les aveux ingenus qu'on en tire.

Les

Les premiers eſſais de cette ſorte d'eſprit ont dû naturellement réuſſir; & comme les inventions nouvelles vont toujours en ſe perfectionnant, c'eſt-à-dire en augmentant de dépravation, quand le principe en eſt vicieux, la méchanceté ſe trouve aujourd'hui l'ame de certaines Sociétés, & a ceſſé d'être odieuſe, ſans même perdre ſon nom.

La méchanceté n'eſt aujourdhui qu'une mode. Les plus éminentes qualités n'auroient pû jadis la faire pardonner, parcequ'elles ne peuvent jamais rendre autant à la Société que la méchanceté lui fait perdre, puiſqu'elle en ſappe les fondemens, & qu'elle eſt par-là, ſi-non l'aſſemblage, du moins le réſultat des vices. Aujourdhui la méchanceté eſt réduite en art, elle tient lieu de mérite à ceux qui n'en ont point d'autre, & ſouvent leur donne de la conſidération.

Voilà ce qui produit cette foule de petits méchans ſubalternes, & imitateurs de cauſtique fades, parmi lesquels il s'en trouve de ſi innocens; leur caractère y eſt ſi oppoſé, ils auroient été de ſi bonnes gens, en ſuivant leur cœur, que je ſuis quelquefois tenté d'en avoir compaſſion, tant le mal leur coûte à faire. Auſſi en voit-on qui abandonnent leur rolle comme trop pénible; d'autres perſiſtent flattés & corrompus par les progrès qu'ils ont fait. Les ſeuls qui ayent gagné à ce travers de mode, ſont ceux qui né avec le cœur dépravé, l'imagination dereglée, l'eſprit faux, borné & ſans principes, mépriſans la vertu, & incapables de remords, ont le plaiſir de ſe voir les Heros

d'une Société dont ils devroient être l'horreur.

Un ſpectacle aſſez curieux eſt de voir la ſubordination qui regne enrre ceux qui forment ces ſortes d'aſſociations. Il n'y a point d'état où elle ſoit mieux réglée. Ils ſe ſignalent ordinairement ſur les Etrangers que le hazard leur adreſſe, comme on ſacrifioit autrefois dans quelques contrées ceux que leur mauvais ſort y faiſoit aborder. Mais lorsque les victimes nouvelles leur manquent, c'eſt alors que la guerre civile commence. Le Chef conſerve ſon empire, en immolant alternativement ſes Sujets les uns aux autres. Celui qui eſt la victime de jour, eſt impitoyablement accablé par tous les autres qui ſont charmés d'écarter l'orage de deſſus eux; la cruauté eſt ſouvent l'effet de la crainte, les Subalternes s'eſſaient cependant les uns contre les autres; on cherche à ne ſe lancer que des traits fins; on voudroit qu'ils fuſſent piquans ſans être groſſiers; mais comme l'eſprit n'eſt pas toujours auſſi léger, que l'amour propre eſt ſenſible, on en vient ſouvent à ſe dire des choſes ſi outrageantes, qui empêche d'en craindre les ſuites. Si l'on pouvoit cependant imaginer quelque tempérament honnête entre le caractère ombrageux & l'aviliſſement volontaire, on ne vivroit pas avec moins d'agrément, & l'on auroit plus d'union & d'égards réciproques.

LES choſes étant ſur le pied où elles ſont, l'homme le plus piqué n'a pas le droit de rien prendre aux ſérieux. On ne ſe donne pour ainſi dire que des cartels d'eſprit, il fau-

faudroit s'avouer vaincu, pour recourir à d'autres armes, & la gloire de l'esprit est le point d'honneur aujourd'hui.

On est cependant toujours étonné que de pareilles Sociétés ne se désunissent point par la crainte, le mépris, l'indignation ou l'ennui. Il faut esperer qu'à force d'excès, elles finiront par faire prendre la méchanceté en ridicule, & c'est l'unique moyen de la détruire. On remarque que la raison froide est la seule chose qui leur impose, & quelquefois les déconcerte.

On croiroit que l'habitude d'offenser rendroit ceux qui l'ont contractée incapables de se plier aux moyens de travailler à leur fortune. Point du tout, il vaut mieux inspirer la crainte que l'estime. D'ailleurs les foux singuliers, soit caustiques, méchans ou misantropes, reussissent parfaitement auprès de ceux dont ils ont besoin. La reputation qu'ils se sont fabriquée donne un très grand poids à leurs prévenances ; ils descendent plus facilement qu'on ne croit à la flatterie basse. Celui qui en est l'objet ne doute pas qu'il n'ait un mérite bien décidé, puisqu'il force de tels caractères à un stile qui leur est si étranger. L'Adulation fade & outrée est la plus sûre de plaire : une louange fine & délicate fait honneur à celui qui la donne; un éloge exagèré fait plaisir à celui qui le reçoit. Il prend l'exagèration pour l'expression propre, & pense que les grandes vérités ne peuvent pas se dire avec finesse.

Il faut convenir que les Sociétés dont je parle sont rares ; il n'y a que la parfaitement

bonne compagnie qui le ſoit d'avantage, & celle-ci n'eſt peut-être qu'une belle chimere dont on approche plus ou moins. Elle reſſemble aſſez à une République diſperſée, on en trouve des membres dans toutes ſortes de claſſes, il eſt très difficile de les réunir en un corps; il n'y a cependant perſonne qui n'en reclame le titre pour ſa Société. C'eſt un mot de raliment. Je remarque ſeulement qu'il n'y a perſonne auſſi qui ne croye qu'elle peut ſe trouver dans un ordre ſuperieur au ſien, & jamais dans une claſſe inférieure. La haute Magiſtrature la ſuppoſe à la Cour comme chez elle; mais elle ne la croit pas dans une certaine Bourgeoiſie, qui à ſon tour a des nuances d'orgueil.

POUR l'Homme de la Cour, ſans vouloir entrer dans aucune compoſition ſur cet article, il croit fermement que la bonne compagnie n'exiſte que parmi les gens de ſa ſorte. Il eſt vrai qu'à eſprit égal ils ont un avantage ſur le commun des hommes, c'eſt de s'exprimer en meilleurs termes, & avec des tours plus agreables. Le Sot de la Cour dit ſes ſotiſes plus élégamment que le Sot de la Ville ne dit les ſiennes. Dans un homme obſcur c'eſt une preuve d'eſprit, ou du moins d'éducation, que de s'exprimer bien. Pour l'Homme de la Cour c'eſt une néceſſité; il n'employe pas de mauvaiſes expreſſions, parce qu'il n'en ſçait point. Un Homme de le Cour qui parleroit baſſement, me paroîtroit preſque avoir le mérite d'un Sçavant dans les langues étrangeres. En effet, tous les talens dépendent des facultés naturel-

relles, & ſur-tout de l'exercice qu'on en fait. Le talent de la parole, ou plûtôt de la converſation, doit donc ſe perfectionner à la Cour plus que par-tout ailleurs, puiſqu'on eſt deſtiné à y parler, & reduit à n'y rien dire : ainſi les tours ſe multiplient, & les idées ſe retreciſſent. Je n'ai pas beſoin, je crois, d'avertir que je ne parle ici que de ces Courtiſans oiſifs à qui Verſailles eſt neceſſaire, & qui y ſont inutiles.

Il réſulte de ce que j'ai dit, que les gens d'eſprit de la Cour, quand ils ont les qualités du cœur, ſont les hommes dont le commerce eſt le plus aimable ; mais de telles Sociétés ſont rares. Le Jeu ſert à ſoulager les gens du monde du pénible fardeau de leur exiſtence, & les talens qu'ils appellent quelquefois à leur ſecours en cherchant le plaiſir prouvent le vuide de leur ame, & ne le rempliſſent pas. Ces remedes ſont inutiles à ceux que le goût, la confiance & la liberté réuniſſent.

Les gens du monde ſeroient ſans doute fort ſurpris qu'on leur préférât ſouvent certaines Sociétés Bourgeoiſes, où l'on trouve ſi-non un plaiſir délicat, du moins une joïe contagieuſe, ſouvent un peu de rudeſſe ; mais on eſt trop heureux qu'il ne s'y gliſſe pas une demie connoiſſance du monde qui ne ſeroit qu'un ridicule de plus, encore ne ſe feroit-il pas ſentir à ceux qui l'auroient ; ils ont le bonheur de ne connoître de ridicule que ce qui bleſſe la raiſon ou les mœurs.

A l'égard des Sociétés, ſi l'on veut faire abſtraction de quelques différences d'expreſſions,

ſions, on trouvera que la claſſe générale des gens du monde & la bourgeoiſie ſe reſſemblent plus au fond qu'on ne le ſuppoſe. Ce ſont les mêmes tracaſſeries, le même vuide, les mêmes miſéres. La petiteſſe dépend moins des objets que des hommes qui les enviſagent. Quant au commerce habituel, en général les gens du monde ne valent pas mieux, ne valent pas moins que la bourgeoiſie. Celle-ci ne gagne ou ne perd guére à les imiter. A l'exception du bas peuple qui n'a que des idées relatives à ſes beſoins, & qui en eſt ordinairement privé ſur tout autre ſujet, le reſte des hommes eſt par tout le même. La bonne compagnie eſt indépendante de l'état & du rang, & ne ſe trouve que parmi ceux qui penſent & qui ſentent, qui ont les idées juſtes & les ſentimens honnêtes.



L'AUTOMNE.

A Mr. * * *.

SUSPENDS ton étude,
Viens loin des neuf fœurs
Gouter les douceurs
De ma folitude.

Les vives chaleurs
Ont feché nos fleurs,
Tari nos fontaines:
L'Aurore eft fans pleurs,
Zephir fans haleine,
Flore fans couleurs.

La feule Pomone,
Sous ce frais berceau,
Rit, & fe couronne
D'un pampre nouveau:
Du vin qui s'écoule,
Verfé par fes mains,
S'abbreuve une foule
De jeunes Silvains;
Qui dans fes jardins,
Du péfant Silene
Soutiennent à peine
Les pas incertains.

Viens

Viens donc, cher Ariste,
Philosophe vain,
Est-ce au Dieu du vin
Qu'un Sage résiste ?
Esclave avec toi
Du vainqueur de l'Inde,
Que le Dieu du Pinde
Subisse sa loi.

Si tu ne peux vivre
Sans un Apollon,
C'est Anacréon,
Ami, qu'il faut suivre:
Apprends à monter
Sa galante lyre:
Si tu veux chanter,
Que Bacchus t'inspire
Le tendre délire,
Qui cher à Themire
T'en fait écouter.

Parmi nos convives
Invitons l'Amour:
Qu'il vienne à son tour
Revoir sur ces rives
Cythère, & sa cour.
Caché sous la treille,
Si quelqu'un sommeille,
Par un tendre effort
L'Amour le reveille
Quand Bacchus l'endort.
Ami d'Epicure

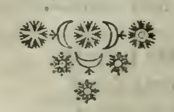
J'en ſuis les leçons;
Comme lui j'épure
Les utiles dons
Que fait la nature
A ſes nourriſſons.

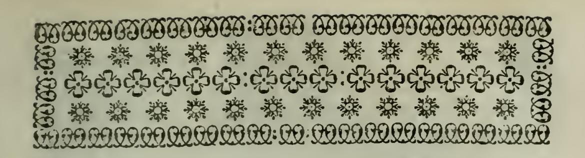
D'une ardeur extrême
Le tems nous pourſuit;
Detruit par lui même,
Par lui reproduit:
Plus leger qu'Eole,
Il nait, & s'envole,
Renait, & s'enfuit.
Qu'un prompt *S*acrifice
Suſpende les coups,
Fixe le caprice
Du vieillard jaloux:
Qu'au milieu de nous
Ce Dieu taciturne
Perde ſon courroux:
Du vin de cette urne
Enyvrons Saturne;
Deſormais plus lent,
Ce Dieu turbulent,
Pour reprendre haleine,
Suivra de Silene
Le pas non-chalant.

A l'ombre propice
De ce bois ſacré
Pour le Sacrifice
L'Autel eſt paré:

Ce lieu ſolitaire
Eſt le ſanctuaire,
Où, libre d'ennui,
Je dois aujourd'hui
Immoler les craintes,
Les ſoins, les contraintes,
Et les vains déſirs,
Tirans des plaiſirs.

Déjà ſous la tonne,
La coupe à la main,
Hebé me couronne
D'un lierre divin,
Et Comus ordonne
L'apprêt du feſtin.
Les Nimphes accourent,
Les Faunes m'entourent,
Le vin va couler,
L'encens va bruler,
La victime eſt prête,
On va l'immoler.
Ami, qui t'arrête?
Themire avec moi,
Pour ouvrir la fête,
N'attend plus que toi.





PETIT RESERVOIR.

REFLEXIONS MORALES Sur l'INOCULATION de la PETITE VÉROLE.

LES Réflexions ſur l'Inoculation de la petite Vérole deviennent ſi fort à la mode, & tout le monde commence à s'intéreſſer tellement à la matiére, que ce ſera ſans doute obliger les Lecteurs François de leur faire part de ce qui ſe dit de plus ſage & ſe publie de plus important ſur ce ſujet dans l'Ile voiſine. La Pratique dont il s'agit mérite & occupe depuis longtems l'attention des Médecins: c'eſt dans ce point de vûë qu'elle eſt examinée dans le Num. LVIII. de ce Recueil. Elle eſt propre à fournir des Réflexions ingénieuſes à un Bel Eſprit qui aime à s'exercer ſur des ſujets ſinguliers: & l'on

l'on ne peut guéres douter que ce ne ſoit par cet endroit-là qu'elle a piqué un des grands Poëtes de notre tems. Mais elle intéreſſe encore une autre Claſſe de Perſonnes, moins reſpectables par leur nombre que par leur caractère. Ce ſont ceux qui aiment à ſe rendre raiſon de tout ce qu'ils font, & qui ne s'engagent pas volontiers dans quelque démarche à moins qu'il ne leur ſoit poſſible de la légitimer dans leur cœur. Rélativement à ces derniers, la matiére eſt du reſſort des Théologiens & des Caſuïſtes. Auſſi le Docteur *Doddridge*, toujours attentif à tout ce qui peut éclairer & diriger les conſciences, vient-il de rendre ſervice au Public en publiant une Brochure ſur la matiére. Je dis en *publiant*, car la piéce n'eſt pas de lui. L'Auteur eſt feu M. *David Some*, de *Harborough* qui dès l'année 1725. avoit jetté ſes Réflexions là-deſſus ſur le papier. Mais comme elles n'avoient pas encore vû le jour, le Théologien de *Northampton* a profité de la Diſpoſition actuelle des Eſprits, pour les rendre publiques *. Tout ce dont il faut ſe ſouvenir, c'eſt que l'Auteur ne ſe propoſe d'enviſager la matiére que dans des vûës de Religion, & qu'il promet une entiére impartialité. Après cet Avertiſſement, voici le Contenu de cet Ecrit en ſubſtance.

C'eſt,

* M. *Some* donna en 1736. un Diſcours de M. Doddridge *contre la Perſécution en matiére de la Religion*, & y mit une Préface de ſa façon pour recommander l'Ouvrage. M. *Doddridge* dans cette occaſion ne fait donc que lui rendre la pareille.

C'eſt, dit-il, un Fait *démontré*, que la Petite Vérole n'eſt pas auſſi funeſte, lorsqu'elle vient par *Inſertion*, que lorsqu'elle vient *naturellement*. Suivant les calculs qu'on en fait, les apparences qu'on n'en mourra point ſont comme de ſoixante à un, y compris le hazard de n'avoir jamais ce mal dans le cours ordinaire de la Nature, & tous les autres accidens qui peuvent ſurvenir.

On ne ſauroit douter par conſéquent de l'avantage de cette pratique, entant que fourniſſant des moyens *probables* pour préſerver nos jours de danger. Toute la Question donc ſe réduit à ſavoir, *s'il eſt permis à chaque individu, de mettre volontairement ſa vie en péril, en ſe donnant une maladie, qui peut être fatale.* On le conteſte, en produiſant contre cette aſſertion pluſieurs difficultés.

D'abord, dit-on, Dieu n'eſt-il pas le Maître ſouverain de notre vie? & quand même il en *tomberoit mille à notre droite & dix mille à notre gauche*, n'eſt-il pas en état de nous conſerver? C'eſt donc ſur ſa Sageſſe & ſur ſa Providence ſeule, qu'il faut s'en remettre.

On répond à cela, que dès que l'on néglige les moyens, qui peuvent avec quelque apparence mettre à couvert du Danger, l'on n'eſt pas fondé à ſe promettre une intervention extraordinaire de la Providence. Or tous ces moyens ſe réduiſent à l'un de ces deux. Ou bien il faut conſtamment éviter tous les endroits où ce mal regne, & où la contagion pourroit ſe communiquer à nous.

Ou bien il faut consentir à se le laisser donner par insertion. Le premier de ces moyens est bien souvent d'une impossibilité absoluë. Ce n'est donc que dans le second cas que l'on peut se promettre les soins de la Providence, comme ayant rempli son devoir. Car enfin l'on ne s'est pas attiré par cette Inoculation une maladie, dont sans elle on auroit toute sa vie été préservé; tout au contraire, on a aidé à expulser & à chasser tout-à-fait un venin, qui se tenoit caché dans le sang, & qui tôt ou tard auroit fait son effet peut-être d'une maniére plus funeste. Que si ce n'est pas là le cas, & que la disposition prochaine à la Petite Vérole n'y eut pas été, alors aussi il n'y auroit eu aucune *éruption* de venin malgré l'insertion faite, & tout le mal qui en seroit provenu, c'est d'avoir eu une legere indisposition, & de s'être vû confiné dans sa chambre pendant un petit nombre de jours.

MAIS on fait une autre Objection. Mettez, dit-on, qu'il soit permis de se donner la Petite Vérole, encore est-ce une affaire de choix, où l'on va de son plein gré, & qui regarde chacun personnellement. Il n'en résulte pas, que des Parens ayent droit de la donner à leurs Enfans, qui ne sont pas en état de juger par eux-mêmes, si cela convient.

LA Réponse à cette Objection est bien facile. De quels Parens s'agit-il? Si ce sont des Parens raisonnables, ils ne feront à leurs jeunes Enfans, que ce qu'ils voudroient qu'on leur fît, s'ils étoient eux dans les mêmes circon-

conſtances ; & moyennant cette Regle ils ne courront jamais riſque d'outrepaſſer les bornes de l'Authorité paternelle. Il y a plus, c'eſt que s'ils font leur devoir, & qu'il s'agiſſe d'Enfans, qui ſont en âge de juger de la nature de cette pratique & de ſes ſuites les plus probables, ils ne feront rien qui ſoit contraire aux inclinations d'un Enfant qui raiſonne & ſe déclare là-deſſus.

PEUT-ÊTRE auſſi que cette Méthode doit être interdite pour une autre Raiſon. C'eſt qu'elle peut mettre les autres en danger à leur inſçu. En ſe donnant la maladie à ſoi même, l'on ignore ſi l'on ne la communiquera pas à autrui; & l'on ne ſait, juſqu'où l'infection pourra s'en répandre, & quelles en feront les fâcheuſes ſuites. . .

C'eſt là une Objection bien foible, ce me ſemble. Une Perſonne qui prend ce mal par artifice, peut viſiblement en prévenir plus aiſément la communication, que celui, à qui ce mal vient ſuivant le cours ordinaire de la Nature, ſans qu'il l'ait prévu & ſans qu'il s'y ſoit préparé. Ne peut-elle pas cette perſonne aller ſoutenir cette opération dans un endroit où la maladie regne déjà? Ne dépend-il pas d'elle de ſe loger dans une maiſon où tout le monde à eu la petite Vérole, excepté elle ſeule? Ne peut-on pas avertir d'avance dans le quartier de ce qu'on ſe propoſe de faire? Celui qui n'ayant pas ſoutenu l'Inoculation, eſt continuellement expoſé à prendre ce mal par ſa propre faute quoique malgré lui, ne ſauroit prendre toutes ces précautions. Au contraire, il court

riſque de porter le venin, là où il n'eſt pas, & dans des familles où il n'a jamais été, ſans qu'il leur ſoit poſſible de ſe préparer à le recevoir, & de ſe munir contre un danger qui eſt ſur eux avant que ſeulement ils s'en ſoyent doutés.

Voici qui eſt plus ſérieux. N'eſt-il donc pas certain, dit-on, que tous *les maux procédent du mandement* de Dieu, qu'ils ſont déterminés dans ſon conſeil? & ſi cela eſt, toutes les précautions du monde peuvent-elles empêcher, que ce qu'il a déterminé, ne ſoit fait?

Non ſans doute: Mais ou cet Argument ne prouve rien, ou il prouve trop. Car enfin, ſi la mort ne ſurvient jamais ou plûtôt ou plûtard, que Dieu ne l'a réglé, il eſt clair que les actions ou les efforts des Hommes ne peuvent ni abrèger ni prolonger la vie; & cela étant, je puis en toute ſureté *avanturer* la choſe, & m'expoſer à l'opération, & cela ſans m'enquerir même le moins du monde des raiſons pour ou contre la choſe, ou de ce que naturellement elle pourroit avoir de contraire ou d'avantageux.

Enfin je le veux, dit-on, & je vous accorde que ces Argumens ſont aſſez forts pour déterminer un Etre raiſonnable en faveur de cette pratique: encore ai-je une Queſtion bien preſſante à vous faire. Ne craignez-vous pas les ſcrupules ou les remords pour l'avenir? Je ſuppoſe, que vous avez ſoutenu l'operation, mais elle vous eſt funeſte. Vous voilà en danger, & votre mort ſemble prochaine. N'eſt il pas plus que probable

que

que vos doutes & vos ſcrupules vont renaître? & cette penſée ſeule, que vous êtes l'Artiſan de votre perte, & que vous répandez l'amertume dans le ſein de votre famille, de vos Amis, de vos proches, ne remplira-t-elle pas vos derniers momens d'angoiſſe & d'effroi?

J'EN conviens: ceci mérite Réflexion. La mort eſt quelque choſe de ſi ſérieux, qu'on ne ſauroit être trop attentif à ne rien faire de propre à augmenter les angoiſſes d'un période déjà par lui-même ſi redoutable. Mais on ne fait pas attention, que ſi les argumens ci-deſſus ſont ſolides & concluans, celui-là même à qui l'Inoculation eſt fatale a des raiſon pour être tranquille. Il a fait ſon devoir. Il meurt dans l'exercice actuel de ſon devoir, & par conſéquent il eſt fondé à ſe ſoutenir par les Réflexions les plus conſolantes. Celui tout au contraire qui meurt de cette maladie, ſans avoir voulu avoir recours à une pratique, qu'il avoit reconnu être utile & permiſe, a de juſtes raiſons d'imputer ſa mort à ſoi même, & de ſe regarder comme l'Auteur de toutes les ſuites affligeantes qu'elle a pour ceux qui lui ſurvivent.

CES Raiſons ſont d'une nature, ce me ſemble, à perſuader ceux à qui les difficultés ci-deſſus ſont venuës, & s'il y a des Perſonnes qui s'en font d'autres, il ne dépend que d'elles de les produire, elles trouveront aſſez d'habiles Gens en Angleterre, diſpoſés à les leur lever. L'on a fait la Remarque, que ſi cet Ecrit avoit été publié 25. ans plûtôt,

tôt, comme cela auroit pu se faire, & comme il auroit été à souhaiter, l'Auteur auroit fait suivant toute apparence grand nombre de Proselytes. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Habitans des Provinces Septentrionales de la Grande-Bretagne paroissent tout autrement avoir besoin d'être persuadés & gagnés sur cet Article, que ceux qui sont dans les Provinces Méridionales. Une Lettre de *Surrey* *, Province au Sud de l'Angleterre, rapporte à cette occasion un fait singulier. Un Gentilhomme de cette Province des environs de *Guildfort* †, voyant la crainte pour la Petite Vérole du Peuple des environs, s'avisa d'allouër la somme de deux Guinées à un habile Chirurgien du lieu, nommé M. *Howard*, pour chaque personne à qui il feroit l'opération & donneroit ses soins. Celui-ci ne manqua pas d'avoir toujours prêts, & même de porter sur lui dans une petite boëte, qu'il tenoit dans son sein, quelques plumasseaux trempés & teints dans la matiére. Avec cela il étoit toujours prêt à l'Inoculation, qu'il fit à plusieurs, qui s'en tirèrent le plus heureusement du monde. En

* Du 21 Decembre, 1750.

† C'est un des principaux Bourgs de la Comté de *Surrey*. Les Géographes font de *Guildfort* une assez jolie petite Ville sur le *Wey*, où les Rois des Saxons Méridionaux faisoient autrefois leur demeure. Mais *Guildfort* ne passe point pour Ville, & il n'y en a aucune dans tout le Comté de *Surrey*. Il a un de ses Bourgs appellé *Southwark*, qui est un Fauxbourg de Londres,

En moins de rien ce devint une mode, & tous les jours de marché il lui venoit des Gens pour s'en faire faire autant. Après quoi ils s'en retournoient chez eux, se tenoient chaudement, avaloient du petit lait & du vin mêlés ensemble *, & dans huit jours ils étoient tirés d'affaire. Les succès en un mot furent considerables, & quand les Gens se rencontroient & s'informoient de ce qu'ils alloient faire, rien n'étoit plus ordinaire que de leur entendre dire sans façon qu'ils alloient se faire *inoculer*.

L'AUTEUR de la Lettre ajoute qu'il est comme prouvé, que la même chose auroit lieu ailleurs, s'il se trouvoient des personnes assez généreuses pour vouloir imiter le Seigneur en question; ou si au défaut Messieurs de la Faculté daignoient être un peu traitables sur la cure, ou bien vouloient communiquer la maniére de la faire, & le Régime qu'il faudroit observer. Le petit Peuple sur-tout y trouveroit son compte & seroit ardent à recourir au remede; rien n'étant plus commun en Angleterre que de demander à un Domestique qui vient offrir ses services, s'il a passé par ce mal; & si non, de le renvoyer pour cette unique raison.

Après ces Exemples & ces Raisons, la seule chose dont il faille s'étonner encore, c'est que cet usage n'ait pas plus généralement prévalu en Europe. C'étoit ce dont ne pouvoit revenir un grand Admirateur des Anglois, par un passage de qui nous allons finir.

Si

* Boisson assez commune en Amgleterre.

Si ſa Prophetie n'eſt pas encore d'aſſez vieille datte pour avoir ſon accompliſſement, peut-être le ſera-t-elle avec le tems. „ Quoi „ donc, y diſoit-il, Eſt ce que les François „ n'aiment point la vie? Eſt-ce que leurs „ Femmes ne ſe ſoucient point de leur Beauté? En vérité nous ſommes d'étranges „ Gens! Peut-être dans dix ans prendra-t-on „ cette Méthode Angloiſe, ſi les Curés & „ les Médecins le permettent; ou bien les „ François dans trois mois ſe ſerviront de „ l'Inoculation par fantaiſie, ſi les Anglois „ s'en dégoutent par inconſtance".

L'HIVER.

*à Mr. ***.*

L'ONDE ſuſpendue
Sur nos monts voiſins,
Eſt dans nos baſſins
En vain attendue.
Les bois, les riſſeaux
N'ont rien qui m'amuſe:
La froide Arathuſe
Fuit dans ſes roſeaux;
C'eſt en vain qu'Alphée
Mêle avec ſes eaux
Son onde echauffée.

Telle

Telle eſt des ſaiſons
La marche éternelle;
Des fleurs, des moiſſons,
Des fruits, des glaçons;
Leur tribut fidelle
Qui ſe renouvelle
Avec nos deſirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaiſirs.

Cedant nos campagnes
Au Tiran des airs,
Flore & ſes compagnes
Ont fui nos deſerts.
Si quelqu'une y reſte,
Son ſein outragé,
Gémit, ombragé
D'un voile funeſte,
Et la Nimphe en pleurs
Doit être modeſte
Juſqu'au tems des fleurs.

Quand d'un vol agile
L'Amour, & les jeux
Paſſent dans la ville,
J'y paſſe avec eux.
Sur la double Scene
Suivant Melpomene
Et les jeux nouveaux
J'irai voir la guerre

Des

Des Auteurs rivaux
Qu'on juge au parterre,

Du beau ſeul epris
Envie ou mepris
Jamais ne m'enflame,
Seulement dans l'ame
J'approuve, ou je blame,
Je bâille, ou je ris.
Dans tes folles veilles,
Après nos concerts,
J'irai de mes vers
Frapper tes oreilles.
L'yvreſſe au delire
Pourra ſucceder:
Sous un double empire
Je ſais accorder
Le Thyrſe, & la Lyre.

Je crois voir Themire,
Le verre à la main,
Chanter un refrain,
Folatrer, & rire.
Quel ſort plus heureux,
Buveurs amoureux!
Sans ſoins, ſans attente,
Je n'ai qu'à ſaiſir
Un riant loiſir:
Pour l'heure preſente
Toujours un plaiſir,
Pour l'heure ſuivante

Toujours un desir.

Coulez mes journées
Par un nœud si beau
Toujours enchainées;
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque
Hâte mes instans,
Les compte, les marque
Aux Fastes du tems:
Je l'attends sans crainte,
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu,
Mais j'aurai vecu.

Dormant à demi
Ici ton ami
Finit son epitre:
En rimant pour toi
La table où je bois
Me sert de pupitre.
De tes vins divers
Je serai l'arbitre,
Sois-le de mes Vers.



E N V O I

à Made. la Marquiſe de POMPADOUR.

IL eſt une Venus celeſte,
Dont la preſence embellit l'Univers;
D'un doux ſourire & d'un regard modeſte
Elle repand le calme dans les airs.
Devant elle les vents ſe taiſent;
Les champs ont plus de fleurs, les gazons ſont plus frais,
Le Ciel eſt pur, les flots s'apaiſent,
Pour reflechir l'eclat de ſes atraits,
Non moins genereuſe que belle,
Les Dienx ſe repoſeut ſur elle
Du ſoin de verſer leurs bienfaits.
Cette Venus, ſous le nom d'*Uranie*,
Preſide aux arts & leur donne le ton,
Elle inſpiroit & *Lucrece* & *Platon*,
C'eſt des talens l'idole & le genie;
Quand les neuf Sœurs au Souverain des Cieux,
Vont preſenter quelque nouvel ouvrage,
Sur leur ofrande elle jette les yeux,
Avec bonté ſa voix les encourage;
Et pour lui plaire elles font encore mieux.
O Pompadour, vous êtes ſon image,
Mon Heros eſt celle des Dieux.
Daignerez-vous proteger mon ouvrage?

VERS

Sur une Maiſon à NEVILLES, *attribuez à Mr. de* FONTENELLE.

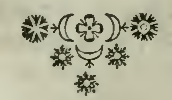
JE vois cet agréable lieu,
Ces bords riants, cette terraſſe,
Où Courtin, la Fare, & Cheaulieu,
Loin du faux goût des gens en place,
Penſant beaucoup, écrivant peu,
Parmi les flaccons à la glace
Compoſoient des Vers pleins de feu:
Enfans d'Ariſtippe & d'Horace,
Des Leçons du Portique inſtruits,
Tantôt ils en cueilloient les fruits
Et tantôt les fleurs du Parnaſſe:
Philoſophes ſans vanité,
Beaux Eſprits ſans rivalité,
Entre l'Etude & la Pareſſe,
A côté de la Volupté
Ils avoient placé la Sageſſe:
Où trouver encore dans Paris,
Des mœurs & des talens ſemblables?
Il n'eſt que trop de Beaux Eſprits,
Mais qu'il eſt peu de gens aimables!

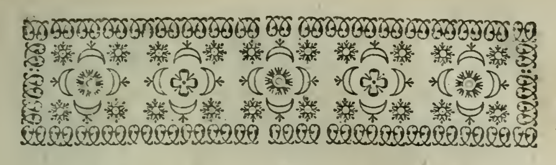
EPI-

EPITAPHE.

De Monſgr. le CHANCELIER DAGUESSEAU, *par Mr. de* BONNEVAL.

CI gît l'Illuſtre Dagueſſeau.
Le nom ſeul ſuffit à ſa gloire,
Je m'en remets à notre Hiſtoire
Pour le ſuivre dès le berceau.
Ciceron dans l'adoleſcence
Magiſtrat célebre à trente ans,
Son eſprit prévenoit le tems,
Son cœur étoit d'intelligence,
Equitabe, inſtruit, vertueux,
Il fut fait Chancelier de France.
Selon la juſtice de nos vœux
Il a rempli cette carriere,
Tel qu'un Soleil juſqu'au declin
Qui paſſant par notre hemiſphere,
Nous éciaire juſqu'à la fin.





PETIT RESERVOIR.

LETTRE DE PARIS.

Sur la vie de Mlle.

NINON DE L'ENCLOS.

IL paroit deux vies à la fois „ de la Celebre Mlle. NINON „ DE l'ENCLOS. L'une qui „ est imprimée chez *Rollin* & „ *Bauche Fils*, est de la façon „ de Mr. BRET. Elle est écri- „ te d'un mauvais ton sans agrémens, sans „ légereté, sans finesse. La 2de dont l'Au- „ teur nous est inconnu se vend chez la *Veu-* „ *ve Pissot*, & paroit sous le titre de ME- „ MOIRES: il y a quelques faits de moins „ que dans la premiere; mais elle est de „ meilleur goût, on sent que l'Auteur con- „ noit le monde, les bienséances, & le

„ cœur humain. Nous allons rapporter quel-
„ ques faits tels qu'ils ſe trouvent dans les
„ deux ouvrages, afin que le Lecteur en
„ puiſſe faire le parallele.

*Caractère de Mlle de l'*ENCLOS *par Mr* BRET.

NINON d'une taille élégante & parfaite avoit le teint d'un blanc à éblouir, de grands yeux noirs, où regnoient à la fois la décence & l'amour, la raiſon & la volupté; elle avoit les dents, la bouche, le ſourire admirables, un air de tête noble ſans orgueil, une Phyſionomie ouverte, tendre & touchante, un ſon de voix intereſſant, de beaux bras, de belles mains, des graces dans tous ſes mouvemens, dans tous ſes geſtes: Ninon enfin étoit belle, & le fut toûjours.

ELLE joignit à tant d'attraits, les talens les plus ſéducteurs. M. de l'Enclos avoit communiqué à ſa fille celui qu'il avoit pour le Luth, inſtrument alors en crédit. Avant elle on n'en avoit pas tiré des ſons ſi flatteurs, des expreſſions (s'il eſt permis de le dire) ſi ingenieuſes & ſi délicates. C'étoit ſon ame qui ſe dévelopoit ſous les traits divers de l'harmoine, c'étoit le ſentiment même qui parloit ſous ſes doigts. Aucune femme ne l'égaloit encore dans cette eſpèce d'amuſement, qui exige toutes les graces & toute la nobleſſe poſſibles: elle paſſa pour la plus grande Danſeuſe de ſon tems.

LA connoiſſance de pluſieurs Langues & des

des meilleurs Ecrivains de chacune, foutenue d'un efprit vif, éclairé, pénétrant, répandoit dans fa converfation une variété brillante, feul préfervatif contre l'ennui. Le tact le plus fin pour découvrir les ridicules fous quelques déguifemens qu'ils s'offriffent à fes jeux, en banniffoit la trifte & plate médifance, pour mettre à fa place la plaifanterie & l'enjoûment le plus délicat.

LA Vérité d'un caractère doux, facile & toujours égal, une Probité auffi éclairée que naturelle, une ame ferme, un cœur tendre & fidèle à l'amitié lui donnerent jufqu'à fa mort des amis idolâtres de fon Mérite, autant que fes amants l'étoient de Beauté. La conftante affiduité des premiers prouve également que le chef d'œuvre de la nature eft l'affemblage des qualités effentielles, & des vertus folides avec les charmes d'une femme aimable, & que Ninon fut ce chef d'œuvre fi rare & fi digne de notre eftime.

Caractère de Mlle. l'ENCLOS *tiré des* MEMOIRES *anonymes.*

MADEMOISELLE de l'ENCLOS avoit naturellement l'efprit mâle, mais fans féchereffe, agréable fans fadeur, jufte fans pédanterie, le difcernement fin, le jugement folide, & le goût délicat. Elle jouiffoit d'un bien mediocre, mais honnête. Sa beauté, fes graces & fa naiffance, avantages groffieres, en comparaifon de fon cœur & de fon efprit, la firent d'abord regarder comme un très-bon parti, fi elle eut vou-

lu se marier, & lui attirerent bientôt les éloges & les cœurs de tout le monde. Mais, comme elle avoit dès lors une aversion singuliere pour le mariage, & un goût décidé pour la liberté, elle ne voulut jamais songer à aucun établissement. Son Pere, qui a éprouvé par lui-même une partie des désagrémens du mariage, loin de lui parler en faveur du lien conjugal, l'avoit plus d'une fois sollicitée, par de puissantes raisons, à suivre le plan de vie qu'elle embrassa dans la suite, & même étant au lit de la mort, il la fit approcher, & lui tint ce discours:
„ Ma fille, vous voyez que tout ce qui me
„ reste en ce dernier moment, n'est plus
„ qu'un triste souvenir des plaisirs qui m'a-
„ bandonnent, leur possession n'a pas été
„ de longue durée, & c'est la seule chose
„ dont je puisse me plaindre à la nature.
„ Mais hélas! que mes regrets sont inuti-
„ les! vous, mon enfant, qui avez à me
„ survivre un si grand nombre d'années,
„ profitez be bonne heure d'un tems si pré-
„ tieux; soyez toujours moins scrupuleuse
„ sur le nombre que sur le choix de vos
„ plaisirs.

MADEMOISELLE de l'ENCLOS sentit dès lors toute la sagesse d'un conseil qui étoit si fort de son goût, & se mit bientôt en état de le suivre. Elle tint elle-même son ménage, & elle ne songea qu'à faire des connoissances & acquerir des amis. Elle rassembloit en elle tous les talens; elle savoit parfaitement la Musique; elle jouoit très-bien du Claveſſin, du Luth, du Théorbe,
&

& de la Guittarre. Elle n'avoit qu'une petite voix de ruelle; mais elle chantoit avec tout le goût possible, & elle dansoit à merveille.

ELLE étoit de la taille au dessus de la médiocre, ni trop grasse, ni trop maigre, bien faite, bien proportionée, un peu plus qu'en chair, & d'une figure apétissante, plûtôt d'examen que d'éclat. Elle avoit le teint blanc & uni, le visage d'un bel ovale, la plus belle peau, & la plus belle jambe du monde, le corps admirable, la gorge & la taille charmante; les cheveux châtains bruns, les sourcils noirs, bien séparés, les paupieres longues; les yeux bruns, noirs, grands & touchans; le nez bien fait, un peu relevé; les levres vermeilles; le menton parfait; une jolie bouche bien façonnée; un joli sourire; de belles dents; de beaux bras, & de belles mains; un son de voix intéressant; une physionomie ouverte, mais fine, tendre & touchante; un grand air de fraîcheur, de propreté & de décence; beaucoup de gaieté & de douceur; une ame paîtrie de volupté; des graces dans tous ses gestes, & de l'esprit comme un Ange.

QUAND elle commençoit à parler, c'étoit comme un feu d'artifice, qui vous présentoit en un instant cent images plus agréables les uns que les autres. Rien ne restoit dans l'ame de tout ce qu'elle disoit; mais tout plaisoit dans l'instant qu'elle le prononçoit. C'étoit une expression passionnée & éblouissante. Sans vous persuader elle vous entrainoit dans son sentiment. Sa prononcia-

ciation & ſa voix ſe reſſentoient de ſa complexion voluptueuſe; juſqu'à ſon ſouffle & à ſa réſpiration, tout en elle inſpiroit les déſirs; elle joignoit à tout cela, l'enjouement le plus tendre, & le badinage le plus léger, toutes les fineſſes de la Coqueterie, & toute la tendreſſe de la Galanterie; enfin toutes les graces ſéduiſantes que l'envie de plaire peut donner à une jolie femme, & elle ſembloit toujours reſpirer tout l'amour qu'elle inſpiroit. Mais du reſte, elle étoit violente, emportée dans ſes goûts & dans ſes paſſions; ardente & vive pour les moindres choſes qui la touchoient; froide, lente & pareſſeuſe lorſque rien n'affectoit ſon ame, & même inſenſible à tout ce qui ne l'intéreſſoit pas. Voilà quelle étoit la fameuſe NINON. Que de raiſons pour excuſer ſes foibleſſes!

ELLE n'étoit jamais extrémement occupée du ſoin de ſa toilette ni de ſon ajuſtement, & elle étoit toûjours d'autant mieux parée, qu'elle n'étudioit jamais ſa parure; mais elle étoit toûjours miſe noblement, & toûjours convenablement aux divers modes de ſes différens âges. Elle avoit l'eſprit d'une grande vivacité, & en même tems d'une grande douceur. Elle poſſedoit l'art d'acquerir des amis, & plus encore celui de les conſerver. Il eſt vrai qu'elle étoit légere dans ſes engagemens & inconſtante dans ſes amours; mais elle étoit fort rangée dans les affaires qui concernoient ſon bien, & l'intérieur de ſon ménage. Elle jouiſſoit de huit à dix mille livres de rentes viageres,

&

& elle avoit toûjours une année de ſon revenu devant elle, pour être en état de ſecourir ſes amis dans l'occaſion. Elle avoit peu de Domeſtiques; une Femme de chambre, un Valet de chambre, un Laquais, un Cocher & un Cuiſinier, compoſoient toute ſa maiſon. Mais elle ſavoit admirablement bien ſe faire ſervir, & elle avoit de la dignité dans tout ce qu'elle faiſoit.

ELLE pouvoit dire qu'elle avoit formé elle même ſon education, & qu'elle n'étoit redevable qu'à elle ſeule de la culture de ſon eſprit, & des progrès qu'elle avoit fait dans les Sciences. A l'âge de dix ans elle avoit lû Montagne & Charron; & dès l'âge de douze ans elle etoit célèbre dans Paris par ſon eſprit & par ſes bons mots. Elle entendoit parfaitement l'Eſpagnol & l'Italien; elle liſoit ſans ceſſe les meilleurs Auteurs que nous avons dans ces deux Langues, & elle les parloit avec facilité. Elle écrivoit comme elle parloit, c'eſt-à-dire, avec une naïveté charmante, & toûjours ſur le champ. Elle avoit de l'élévation dans l'eſprit & de la nobleſſe dans l'ame, beaucoup de délicateſſe dans ſes ſentimens, & une grace infinie dans l'expreſſion. Elle ſe plaiſoit naturellement à raconter ſes avantures, & elle contoit à merveille; mais elle contoit rarement pour eviter les redites.

TRAIT *de la vie de Mlle de l'*ENCLOS, *par Mr.* BRET.

LA nature qui avoit prodigué à Ninon tous les dons qu'elle partage ſi inégalement

entre les femmes, lui en réfervoit un auffi rare jufqu'ici qu'il le fera probablement à l'avenir; c'eft celui de plaire dans un âge où l'efprit ne peut même fuppléer la perte de la beauté. A plus de foixante ans Ninon infpira des goûts vifs, & fur-tout une paffion funefte qui la priva d'un fils qu'elle chériffoit, & qui la plongea dans la plus horrible douleur.

M. de G. . . ay avoit fait elever ce Fils fous le nom du Chevalier de Villiers. Quoiqu'il n'eût pas voulu lui faire connoître fa mere, & qu'il eût obtenu d'elle qu'elle ne lui révéleroit point ce fecret, la bonne éducation qu'il lui faifoit donner l'engagea à lui procurer l'avantage de la voir & de l'entendre, auffi fouvent que fes autres exercices pourroient le lui permettre.

NINON avoit reçeu fon Fils chez elle, comme elle recevoit alors les jeunes gens de la plus haute naiffance, que leurs parens venoient la prier d'admettre au nombre de fes amis, pour y prendre (fi j'ofe le dire) cette fleur du monde, qu'elle avoit l'art de répandre fur tous ceux qui l'approchoient. Et comme on reconnoiffoit jadis (à ce que dit l'Hiftoire) les Amans heureux de l'Impératrice Théodore par les goûts finguliers qu'elle leur avoit infpirés, rien n'étoit plus aifé que de diftinguer parmi les jeunes Seigneurs de la Cour ceux qui avoient été préfentés & admis chez Ninon, par cet air de politeffe & d'aifance noble qu'ils devoient à fes leçons, & plus encore à l'envie

de lui plaire. M. de G. . . ay qui destinoit son fils à des emplois, où les graces de la figure & de l'esprit pouvoient être essentielles, ne voulut pas lui faire perdre des leçons si utiles pour lui, & auxquelles il avoit plus de droit qu'aucun autre.

LE Chevalier de Villiers sentoit tout avec une vivacité prodigieuse; de la reconnoissance qu'il croyoit devoir à Mademoiselle de l'Enclos, il passa bientôt à des sentimens dont ils s'applaudissoit tous les jours sans oser encore les faire connoître. Il aima longtems dans le silence & dans cette tendre attention que fait un jeune Amant à toutes les perfections de l'objet aimé. Chaque instant venoit toujours lui offrir de nouvelles raisons d'aimer encore d'avantage, & sa mere même l'aidoit à s'y livrer. La discretion à laquelle elle s'étoit engagée, ne l'empêchoit pas de lui marquer au moins quelque préférence involontaire, ou le retenoit avec plus de plaisir; cent fois il ne sçut que penser de quelques regards, où se peignoit de la tendresse. Le Chevalier en pouvoit-il deviner l'espèce? il étoit jeune, vif, amoureux; il s'y méprit, & des soupirs qu'il ne pût retenir auprès d'elle, furent le premier & l'innocent langage de la passion la plus affreuse.

NINON, allarmée de cet amour, que son fils dissimuloit tous les jours avec moins de soins, essaya contre lui, les secours de la rigueur & même de l'absence; tout fut inutile. Le premier besoin d'un Amant de ce

caractère & de cet âge eſt de voir ce qu'il aime. On croit pouvoir l'acheter aux conditions même de ne plus ſouhaiter d'en être aimé, & de forcer ſon cœur au ſilence le plus auſtére. Eh! qui eſt-ce qui ne croit pas d'abord aimer aſſez délicatement, aſſez déſintéreſſemment, pour que de pareils ſacrifices ne ſoyent que de legers efforts? Tout impétueux qu'étoit le Chevalier, il ſçut ſe contraindre pour ne pas paroître indigne d'une grace qu'il avoit enfin obtenue par ſes larmes & ſes ſermens; Sermens de n'aimer plus, qu'aſſuroit & que dictoit l'amour le plus violent. Ninon y fut trompée: il eſt aiſé de l'être dans tout ce que fait faire cette paſſion bizarre, qui prend à ſon gré toutes les apparences, toutes les marques dont elle a beſoin.

(La Continuation dans le Num. ſuivant.)
page 209.

LE RAJEUNISSEMENT INUTILE,

Ou les AMOURS *de*

THITON, ET DE L'AURORE.

Par M. de MONCRIF, *de l'Académie Françoiſe.*

L'Aimable Déité que l'Orient adore,
Qui préſide au matin, que ſuivent les Zéphirs,
Le croiroit-on? la jeune Aurore

Du

Du tendre Amour long-tems ignora les plaiſirs.
Mais ſur la terre enfin, du milieu de la nuë,
Par un Mortel Charmant ſes regards attirés,
Allument dans ſon cœur une flamme inconnuë;
Momens perdus, combien vous fûtes réparés!
Toute entière à l'amour, quelle douleur profonde,
Lorſqu'au matin il falloit un moment
Remonter dans ſon char pour annoncer au monde
Des beaux jours qui n'étoient offerts qu'à ſon Amant!
O jours délicieux! plaiſirs inexprimables,
Ne pouviez-vous toujours être durables?
Thiton étoit mortel, helas! & ſes beaux ans
N'étoient point affranchis des outrages du tems;
Il fallut y ceder. La peſante vieilleſſe
Dans les bras de l'Aurore oſe enfin le ſaiſir:
Injuſtice du ſort! d'où vient que le plaiſir
N'éterniſe pas la jeuneſſe?
Hé quoi! l'âge a glacé ce que j'aime le mieux,
Diſoit l'Aurore aux pleurs abandonnée.
Quel remède à ſes maux? elle s'envole aux Cieux,
O, Jupiter! fléchi la Deſtinée,
Pour mon Amant je t'emplore aujourd'hui:
Et quel Amant! Je poſſedois en lui
Tout ce qui flatte un cœur; de la Parque cruelle
Fais qu'il ſoit toujours reſpecté
Dans une jeuneſſe éternelle,
Et qui doit mieux conduire à l'immortalité
Que d'être charmant & fidelle?
Ma fille, je ſens vos douleurs,
Dit le Maître des Dieux, les beaux yeux de l'Aurore
Ne doivent verſer que ces pleurs:
En-

Enfans du doux plaiſir, & l'ornement de Flore,
Rendez le calme â vos eſprits,
Le printemps de Thiton va revenir encore,
Je le fais immortel, mais ſachez à quel prix
Le Deſtin a parlé; telle eſt ſa loi ſévere.
Déeſſe, chaque fois que Thiton obtiendra
De votre amour la preuve la plus chere,
D'un luſtre tout à coup cet Amant vieillera,
Ainſi, de luſtre en luſtre abrégeant ſa carriere,
Sa jeuneſſe s'éclipſera.
Thiton eſt immortel! grands Dieux, je vous rends graces:
S'écria-t-elle embraſſant ſes genoux,
Ce que j'aime vivra, mon ſort eſt aſſez doux.
Elle dit, & des airs ſon char franchit l'eſpace,
Son cœur céde au deſtin, non ſans quelques regrets.
Quoi! d'éternels refus vont être déſormais
De l'amour que je ſens le plus fidéle gage;
Tu dois, mon cher Thiton, m'en aimer d'avantage,
Tes beaux jours ſeront mes bienfaits,
Je ſaurai, malgré toi, conſerver mon ouvrage.
Elle le croit ainſi; je ne ſais quel préſage
Me fait trembler pour le ſuccès.
O vous, dont les crayons voluptueux & ſages,
Des myſtères ſecrets, des plus tendres amours,
Tracent modeſtement les plus vives images,
C'eſt à votre art divin, Muſe, que j'ai recours.
Thiton va recouvrer l'éclat de ſes beaux jours,

Il

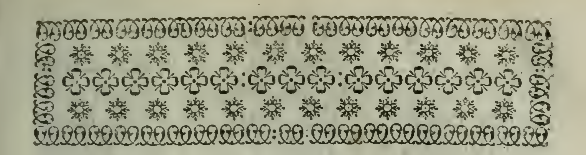
Il aime, il eſt aimé; quels tranſports vont renaitre,
O Muſe, hélas! dans un inſtant peut-être
J'aurai beſoin de tout votre ſecours.
Déjà le char, porté d'une vîteſſe extrême,
A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime.
A ſes premiers regards changement fortuné,
Des ans qui l'accabloient il n'a plus la foibleſſe.
Que dis-je? cet Amant a quinze ans ramené,
Brûle de nouveaux feux, tranſporté d'allegreſſe
Reprend ces agrémens que l'age avoit ternis.
Quel retour, quels momens pour deux cœurs bien unis!
Il tombe à ſes genoux; vainement la Déeſſe
Sur le ſort qui l'attend voudroit le prévenir,
Un oracle. . . . écoutez. . . . . . elle ne peut finir,
Par cent baiſers il l'interrompt ſans ceſſe,
Et comment réſiſter long-temp
Quand le cœur eſt d'intelligence.
L'amour le tendre amour emporte la balance,
Thiton obtient un luſtre, & ſe trouve à vingt ans.
Peut-être qu'à preſent vous daignerez m'entendre,
Dit enfin la Déeſſe. Empreſſement trop tendre,
N'y ſongeons plus. Alors du ſévere Deſtin
Elle lui déclara l'oracle trop certain.
Dieux! s'écria Thiton, quelle loi rigoureuſe!
Quoi! vainement je me verrois aimé
De l'objet le plus beau que l'Amour ait formé?
Non, je conſens plûtôt qu'une vieilleſſe affreuſe. . . . .

Thi-

Thiton, que dites vous ? vous me faites trembler.
Quoi ! d'un ſi triſte hyver la langueur douloureuſe
Affoibliroit encore cette flame amoureuſe
Dont votre cœur recommence à bruler,
Quand les ſombres chagrins viendroient vous accabler,
Je pourrois m'imputer- - - - - non, je ſuis reſoluë :
L'Amour nous laiſſe encore ſes plus ſenſibles biens,
Nous paſſerons les jours dans ces doux entretiens
Où l'ame avec tranſport ſe montre toute nuë ;
Nous aurons ces ſoupirs, ces aveus, ces ſermens,
Tant de fois répétés, & toujours plus charmans,
Aſſez heureux de plaire, exempts d'inquietude,
Nous nous verrons toujours, nous ne ferons qu'aimer.
Et quel bien vaut la certitude
D'inſpirer tout l'Amour dont on ſe ſent charmer ?
Ainſi, mais vainement parla la jeune Aurore,
Le dangereux Amour avec malignité,
Aux yeux de ſon Amant la rend plus belle encore,
Et déjà dans ſon cœur Thiton a concerté
L'ingenieux ſecret de fléchir la Déeſſe.
Vous m'aimerez toujours, dit-il, votre tendreſſe
Remplira ma félicité,
Mais quand vous ne craignez pour moi que la vieilleſſe,
Mon cœur plus delicat prévoit des plus grand maux ;
Car enfin ſi le ſort qui me rend la jeuneſſe,
M'en

M'en avoit donné les déffauts,
S'il me forçoit d'être volage,
Votre beauté vous repond de mon cœur,
Mais je n'ai que vingt ans, à ce dangereux âge
De la conſtance, helas! connoit-il le bonheur?
Aſſurons, croyez-moi, le ſort de notre flame,
Je le ſens bien, un luſtre à mon âge ajouté
Suffira pour bannir à jamais de mon ame
Ces dégouts capricieux, cette légereté,
Que la jeuneſſe embraſſe avec tant d'imprudence,
Hé quoi? voudriez-vous, charmante Déité,
Faute d'un peu de prévoyance,
Expoſer ma fidelité?
O divine Raiſon! que ta voix eſt puiſſante!
La Déeſſe ſe rend, & comment reſiſter?
Déjà ſon ame impatiente
De tes ſages conſeils brule de profiter;
Que leur pouvoir eſt doux. L'amoureuſe Déeſſe
Ne cherche, ne reſſent que cette tendre yvreſſe
Qui la rend toute à ſon Amant:
Quel bonheur de combler les vœux de ce qu'on aime,
Quand on croit par ce bonheur même
Se l'attacher plus tendrement!
Que j'aime à voir Thiton? avec combien de zéle
Il ſe livre au plaiſir qui le rendra fidéle
D'un Amant delicat dignes emportemens!
Dans l'eſpoir d'acquerir une foi plus conſtante,
Il profite ſi bien de ces heureux momens,
Que de vingt ans il paſſe juſqu'à trente.
He bien, tendres Amans, vous voilà raſſurés,
Vos

Vos cœurs ſont pour jamais l'un à l'autre livrés,
Vos vœux ſont-ils remplis? helas! peuvent-ils l'être?
D'un bonheur qu'on n'a point goûté
On ſe prive aiſément; mais en eſt-on le maître
Lorſqu'on en a ſenti toute la volupté?
Bientôt les craintes diſparoiſſent,
Les deſirs plus ardens renaiſſent,
Après mille combats, à céder quelquefois
La ſeule pitié l'autoriſe,
C'eſt par excès d'amour qu'à l'ombre de ces bois
La Déeſſe ſe rend; ici c'eſt par ſurpriſe;
L'Amour couvrant leurs yeux de voiles ſeduiſans
Semble éloigner leur deſtinée.
Thiton ainſi dans la même journée
Se retrouve à quatre-vingt ans,
L'Aurore eſt toute en pleurs: ſechez, dit-il, vos larmes.
J'ai vu de mon printemps s'evanouir les charmes,
J'en regrette la perte, & ne m'en repens pas,
Ce que j'eus de beaux jours, du moins, charmante Aurore,
Je les ai paſſés dans vos bras;
Rendez-les moi, grands Dieux, pour les reperdre encore.
Ainſi vieillit Thiton. Quelle injuſtice, hélas!
D'acquérir ainſi la vieilleſſe,
Et comment, quand on plait, contraindre ſes deſirs?
Otez-en de ſi doux plaiſirs,
Je donne pour rien la jeuneſſe.



PETIT RESERVOIR.

Suite de la vie de Mlle Ninon de L'Enclos.

INSENSIBLEMENT & peut-être malgré lui, le Chevalier perdit de vûe les conditions auxquelles il avoit fait ſa paix: Ninon que le premier danger avoit rendue plus attentive, vit bientôt renaître ce feu mal éteint qu'abhorroit la nature; ſes ſoupirs, ſes regards, ſa triſteſſe le trahirent: elle crut devoir faire de nouveaux efforts; & l'ayant fait un jour paſſer dans ſon cabinet: Levez les yeux ſur cette pendule (lui dit-elle) inſenſé que vous êtes, il y a à préſent plus de ſoixante cinq ans que je vins au monde, me convient-il d'écouter une paſſion comme l'amour? eſt-ce à mon âge qu'on peut aimer & qu'on doit être aimée? rentrez en vous même, Chevalier, voyez le ridicule de vos deſirs & celui où vous voudriez m'entraîner.

Cette grave remontrance, qui laiſſoit Ninon aux yeux de ſon Fils, telle qu'il l'avoit

toûjours vûe, ne changea rien à des désirs qui devenoient plus vifs à chaque instant; des larmes coulerent des yeux de cette Mere malheureuse, & le jeune Villiers les vit comme des garants de son triomphe. Que vois-je? o Ciel! (s'écria-t-il) qui fait couler ces pleurs? est-ce la pitié, la tendresse? mon sort va-t-il changer? Il est affreux (répondit-elle) insensé que vous êtes, laissez moi, c'est trop empoisonner les restes d'une vie que je déteste. Quel langage? (reprit le Chevalier) quel poison peut répandre sur la plus belle vie la douceur de faire encore un heureux? est-ce là cette Ninon si tendre & si Philosophe? N'a-t-elle pris que contre moi cette ombre de vertu, qui suffit à son sexe pour se croire estimable? quelles Chimeres ont donc changé son cœur? vous le dirai-je? vous portez la cruauté jusqu'à vous combattre vous même; j'ai vû cent fois dans ces yeux moins de dureté que vous ne m'en faites éprouver; & ces larmes que ma situation vous arrache, parlez, l'indifférence ou la haine les font-elles répandre? N'osez-vous plus avouer une sensibilité dont l'humanité s'honore toûjours? Arrêtez Chevalier, (lui dit Ninon) il ne tient qu'à vous de prétendre à la plus vive amitié de ma part, je vous en croyois digne; voilà la source de ces regards qui vous ont trompés, & de ces larmes que je verse sur vous. Mais ne vous flattez point de m'avoir inspiré de l'amour. Je le vois trop, vos desirs sont l'effet d'une présomption légere. Eh bien, connoissez donc mon cœur, il doit vous ôter

toute

toute espérance, il iroit jusqu'à vous haïr si vous lui parliez encore de votre aveugle tendresse. Je ne vous entends plus; sortez, & laissez-moi me reprocher des bontés que vous avez si mal interprétés.

L'Etat de désespoir & de fureur où Ninon apprit que son Fils étoit depuis cette derniere conversation, lui déchira les entrailles. Elle se répentit de n'avoir pas d'abord porté le dernier coup à des desirs aussi violens; mais la promesse qu'elle avoit faite à Mr. de G. . . ay lui avoit jusques-là fermé la bouche. Elle ne songea plus qu'à obtenir de lui la permission de découvrir un secret qu'elle ne pouvoit plus garder, & Mr. de G. . . ay lui même fut le premier à le lui conseiller.

ELLE écrivit donc au Chevalier, qu'à tel jour, à telle heure, elle avoit à lui parler dans sa petite maison du Fauxbourg St. Antoine, & qu'elle le prioit de s'y rendre. Il y vola. Que de soins & de recherches dans sa parure! Que d'images trompeuses du plaisir! Il trouva Ninon seule, mais quel abattement, quelle tristesse n'apperçût-il point dans ses yeux! Il se jette à ses pieds, il saisit sa main, il la baigne de ses larmes. Malheureux, (s'écrie Ninon en se laissant tomber dans ses bras,) il est donc des déstinées au-dessus de toute la prudence humaine! Que n'ai-je point tenté pour rendre le calme à vos sens agités? & quel mystère me forcez-vous d'apprendre? Ah! vous allez me tromper encore (interrompit-il), je ne vois point dans vos yeux cet amour que j'osois attendre; à ce langage obscur je reconnois vôtre

injuſtice; vous eſperez encore pouvoir me guérir : déſabuſez vous, le triomphe cruel que vous cherchez eſt au deſſus de toutes vos forces réunies, au deſſus de tout l'art imaginable, au deſſus même de la raiſon. En même tems il ſemble n'écouter que ſon yvreſſe, & ſe portant à la derniere témérité; Arrêtez, (lui dit Ninon indignée,) cet amour affreux ne ſera point au deſſus des devoirs les plus ſacrés; arrêtez, vous dis-je, monſtre que vous êtes, & frémiſſez d'épouvante; l'amour peut-il habiter des lieux que vous rempliſſez d'horreur? ſcavez-vous qui vous êtes & qui je ſuis? Cette amante que vous pourſuivez... eh bien! (dit le Chevalier) cette amante?... eſt vôtre Mere, repondit Ninon; vous me devez le jour, c'eſt mon fils qui ſoupire à mes pieds, qui me parle d'amour : voyez quels ſentimens vous avez dû m'inſpirer. M. de G... ay vôtre Pere, par un excès d'attention & de tendreſſe pour vous, vouloit vous laiſſer ignorer vôtre ſort, Ah mon fils! par quelle fatalité viens-tu de m'en arracher le ſecret! tu ſcais à quel degré d'opprobre les préjugés ont mis ta malheureuſe exiſtence: voilà ce qu'il falloit cacher à ta délicateſſe; tu ne l'as pas permis; reconnois ta mere, ô mon fils! en lui pardonnant de t'avoir donné la vie.

TANDIS que Ninon fondoit en larmes & ſerroit étroitement le Chevalier; il ſembloit anéanti par ce qu'il venoit d'entendre. Pâle, tremblant, inanimé, à peine il prononce une fois le doux nom de mere. Il ſe fait horreur à lui même, il ne ſent point la nature, il brûle encore de l'ardeur la plus crimi-

minelle, mais il dévore ſous le froid dont il eſt ſaiſi, les mouvemens dont ſon cœur eſt agité. Il jette encore les yeux ſur ſa mere, il les reporte ſur la terre, ſoupire, ſe leve, s'arrache de ſon ſein, & fuit avec précipitation. Un jardin s'offre à ſa vûe égarée, & dans l'épaiſſeur du premier bosquet qu'il rencontre, il porte la main ſur ſon épée, l'enviſage ſans frémir, & ſe précipitant ſur elle, tombe ſur le ſang que jette ſa bleſſure.

QUEL horrible ſpectacle pour Ninon, qui ſuivant ſon fils d'aſſez près, l'apperçut enveloppé des ombres d'une mort affreuſe! Le ſort cruel vouloit ajouter à ſon malheur, l'horrible circonſtance de le voir expirer. Ses yeux preſque éteints ſe tournerent ſur elle; & dans cet inſtant même elle y vit encore de l'amour. Le Chevalier mourant ſembloit vouloir lui parler, & les efforts qu'il fit pour prononcer quelques mots, peut-être criminels, précipiterent ſon dernier ſoupir.

LES cris qu'avoit arrachés à cette mere infortunée, le tableau d'un fils baigné dans ſon ſang, attirerent heureuſement auprès d'elle des gens qui l'empêcherent de ſe livrer au déſéſpoir. Son fils ne vivoit plus, il falloit du moins dérober au Public une hiſtoire auſſi funeſte, & la douleur dont elle fut accablée, ne l'empecha pas de prendre à cet égard toutes les meſures convenables.

LA Raiſon & la Philoſophie lui offrirent en vain des motifs de ſe conſoler d'un événement qu'elle n'avoit pû, ni prévoir, ni parer en aucune façon. Le coup étoit affreux pour quelqu'un, qui dans le ſein de ſes foi-

bleſſes avoit toûjours conſervé un goût dominant pour une méditation profonde & ſérieuſe; ce qui avoit donné lieu à Saint Evremond de lui dire ſouvent, *qu'elle ne mourroit jamais que de réflexions.*

TRAIT *tiré des* MEMOIRES *anonymes.*

LA funeſte avanture du fils de Mlle. L'Enclos, qui ſe tua pour elle, à l'âge de dix neuf ans, en 1672, n'eſt que trop véritable. Voici comment ce malheur arriva. Ce fils étoit le fruit de ſes amours avec le Marquis de Gerſay; elle l'avoit fait elever à Paris dans une penſion avec beaucoup de ſoin, & n'avoit rien épargné pour ſon éducation; mais jamais elle n'avoit voulu lui devoiler le myſtère de ſa naiſſance: quelquefois dans les beaux jours de l'automne, lorſqu'elle étoit à ſa petite maiſon de Piquepuſſe, elle le faiſoit venir chez elle, pour le diſtraire de l'ennui de ſes Maitres, & pour lui procurer un peu de récréation & de liberté. Il y paſſoit ordinairement quelques jours de ſuite; & elle le traitoit comme un parent éloigné & peu riche dont on lui avoit confié la conduite, & auquel elle s'intéreſſoit par pure généroſité. Mais bientôt ces jours de récréation devinrent pour lui des jours trop dangereux. Ce jeune homme étoit né avec une ame ſenſible, il ne pût défendre ſon cœur contre les charmes d'une mere auſſi belle. En effet, elle n'avoit alors que 56 ans, & elle étoit encore dans toute la fleur & dans tout l'éclat de ſa première beauté. Made-

moiselle de L'Enclos s'apperçut d'abord de l'amour de son fils, & son premier soin fut d'éluder toute espece de déclarations : mais la bonté avec laquelle elle continuoit toûjours de le recevoir, au lieu de le guérir de sa passion naissante, ne servit qu'à bannir sa timidité, & à l'enflamer encore davantage. Cet air de douceur & de complaisance qu'il retrouvoit en elle toutes les fois qu'il l'abordoit, lui fit même croire qu'elle ne désapprouveroit point son amour, & qu'il étoit tems de lui en faire l'aveu. Enfin un jour qu'il se promenoit seul avec elle dans son jardin, il se laissa emporter à la violence de sa passion : il se jetta aux pieds de sa Mere, & en lui baisant la main, il lui declara son amour dans les termes les plus tendres & les plus pressans. Mademoiselle de L'Enclos, sans paroitre surprise de la vivacité de ses transports, le fit rélever sur le champ, & lui repondit froidement : Je vois bien que mon amitié, mes soins & mes bontés pour vous, n'ont servi jusqu'ici qu'à vous tromper & à vous perdre ; sortez de votre erreur, & songez à réprimer à l'avenir des transports sur lesquels vôtre raison n'a point encore assez réfléchi ; de quel espoir pouvez-vous vous flatter ? vous êtes trop jeune pour oser me parler d'amour, & moi je suis trop âgée pour pouvoir vous écouter. Hélas ! s'écriat-il, je ne vois point de différence entre nos âges : vous êtes la beauté même ; mon cœur vous adore, & je mourrai de douleur, s'il faut me séparer de vous. Arrêtez, lui dit-elle, il faut arracher le bandeau qui vous cou-

couvre les yeux; il faut enfin, puiſque vous m'y forcez, vous révéler un ſecret que j'avois réſolu de vous cacher toute ma vie. Le coup que je vais vous porter eſt affreux; mais n'importe; il eſt tems que vous ſachiez qui je ſuis, & qui vous êtes. Apprenez que vous êtes mon fils, & frémiſſez d'horreur des feux criminels dont vous brûlez. A ces mots, ce jeune homme, frappé comme d'un coup de foudre, pouſſa un cri douloureux, ſon viſage ſe couvrit de pâleur mortelle; il reſta quelque tems immobile, les yeux attachez ſur ceux de ſa mere; puis ſortant bruſquement du jardin ſans lui répondre une ſeule parole, il entra dans le petit bois qui étoit à côté, & ſur le champ il ſe paſſa ſon épée au travers du corps. Sa mere allarmée par une eſpece de préſſentiment ſecret, voulut d'abord le ſuivre; cependant elle s'arrêta, & s'aſſit ſur un banc, où elle demeura près d'un quart d'heure ſans trop ſavoir ce qu'elle vouloit faire. A la fin, voyant qu'il ne revenoit point, l'inquiétude la prit, elle voulut ſavoir ce qu'il étoit devenu: & elle ſuivit la même allée qu'elle lui avoit vû prendre. Mais à peine eut-elle fait trente pas, qu'elle apperçut le Corps ſanglant de ſon malheureux fils, dans le moment même qu'il venoit d'expirer. Le Lecteur peut juger quel fut ſa douleur à la vûe d'un pareil Spectacle.

Voyez page 5. Tome V.

VOYAGE
DE
L'INNOCENCE
A L'ILE DE CYTHERE.

IL eſt une Iſle fortunée, ignorée du plus grand nombre des aveugles mortels; l'air qu'on y reſpire eſt toujours pur & ſerein; les ſaiſons n'y ſont point ſujettes aux viciſſitudes que nous éprouvons dans notre hémiſphére; jamais la ſurface des eaux n'y eſt agitée que par le zéphyre, & jamais le cœur des heureux habitans de ce beau ſéjour, n'a connu les tempêtes qu'excite la violence des paſſions & des affections déréglées. L'Innocence, Souveraine de cette Iſle délicieuſe, n'a de Trône que dans le cœur de ſes Sujets; ils chériſſent ſon empire, & ne connoiſſent de plaiſirs que celui de lui être fideles. C'eſt là, que la charmante Themire couloit des jours délicieux dans le ſein de ſa Souveraine, dont elle étoit la favorite; lorſque le Deſtin s'expliquant ſur ſon ſort, livra l'Innocence aux plus vives allarmes. Elle avoit conſulté ce maître des mortels & des Dieux ſur le deſtin de ſa favorite. Il faut, lui répondit-il, que Themire conduite à Cythere, y ſoit abandonnée à ſa propre conduite; ſon bonheur ou ſon malheur dépendent de ſa fidelité à ton égard. L'Innocence gémit; mais

lorſque le Deſtin a parlé, il n'eſt pas poſſible d'appeller de ſes arrêts. Heureuſement l'on n'avoit rien preſcrit à l'Innocence, au ſujet du fatal voyage de ſon éleve. Elle réſolut de l'accompagner dans une terre qu'elle ne connoiſſoit pas elle-même, & de la ſoutenir s'il étoit poſſible, contre les dangers auxquels elle alloit ſe trouver expoſée.

THEMIRE pleine de confiance pour l'Innocence, dont elle avoit toujours ſuivi aveuglément les volontés, quitte ſans répugnance l'Iſle fortunée. A peine furent-elles arrivées ſur le bord d'une mer dont la ſurface paroit tranquille, & qui pourtant eſt fameuſe par les naufrages, que les pilotes les plus occupés ſe préſenterent pour les tranſporter à Cythere. Le Plaiſir, la Moleſſe, la Curioſité, l'Occaſion, montoient des vaiſſeaux magnifiques, d'où nombre de paſſagers tendoient les mains à Themire, pour l'engager à faire le trajet en leur compagnie. Un vénérable vieillard, qui ne montoit qu'une petite barque ſans ornemens, vint à ſon tour offrir ſes ſervices à nos voyageuſes; il ſe nommoit le *Devoir*, & l'Innocence ſans s'arrêter à la petiteſſe & à la ſimplicité de ſon chétif bateau, ne balança pas à y faire entrer Themire. Vous ne vous repentirez pas de m'avoir donné la préférence, leur dit le vieillard, je connois tous les écueils qui environnent Cythere, & nul de ceux qui m'ont choiſi pour pilote, n'ont fait naufrage en y abordant. Et d'où vient donc, lui dit Themire, votre vaiſſeau eſt-il ſi petit? à peine y pouvons nous tenir à notre aiſe. Il eſt encore

core trop grand, répondit le vieillard, ſi l'on conſidére le peu de paſſagers qui me prennent pour guide dans cette route dangereuſe; jamais il ne fut ſi rempli qu'aujourd'hui. En parlant ainſi, la barque voguoit tranquillement vers l'Iſle; elle étoit ſuivie de ces vaiſſeaux ſuperbes auxquels Themire eût donné la préférence, ſi l'Innocence ne l'eut déterminée en faveur du Devoir. Bientôt elle connut combien ſa docilité lui avoit épargné de peines: les vents de Jalouſie, de Soupçon, de Délicateſſe, d'Inconſtance, ſoufflérent avec violence; & tandis que la petite barque touchoit aux bords de l'Iſle, les autres vaiſſeaux, après avoir vainement réſiſté à la violence des flots, vinrent ſe briſer contre le rivage. Pluſieurs des paſſagers périrent avant d'aborder, & les autres n'échaperent qu'en perdant la plûpart des riches joyaux qu'ils avoient apportés.

TOUT le rivage retentiſſoit des cris de ces infortunés; l'un déploroit la perte de ſon repos, celle-ci pleuroit ſa réputation, celui-là ſa ſanté & mille autres biens dont le détail ſeroit trop long. L'Innocence toute occupée du ſort de ces malheureux qu'elle plaignoit de tout ſon cœur, oublia pour un inſtant ſon éleve, & cet inſtant ſuffit pour lui faire perdre Themire. Telle étoit la volonté des Dieux, qui pour faire paroître la vertu de cette amiable fille dans tout ſon jour, vouloient la mettre à l'épreuve. Elle avoit apperçu à l'entrée d'un boſquet qui n'étoit pas loin du rivage, un enfant tout en pleurs, qui ſembloit l'inviter en lui tendant

ſes

ses petites mains à le secourir. Themire touchée de compassion s'empresse de le joindre ; il lui montre du doigt un jeune adolescent, qui faisoit de vains efforts pour arracher une flêche qui sembloit lui percer le cœur. Themire veut lui aider à l'ôter, mais à peine a-t-elle touché cette flêche fatale, qu'elle se sent blessée elle-même, & les efforts qu'ils font pour se l'arracher mutuellement, ne servent qu'à l'enfoncer davantage. Themire saisie d'une langueur qu'elle ne connoissoit pas jusqu'à ce moment, baisse les yeux & soupire : l'Inconnu qui ne connoissoit pas mieux la nature du mal dont il venoit d'être atteint, la regarde tendrement, & n'ose rompre le silence. Quelques momens s'étant écoulés dans une espece d'yvresse, Themire qui sentoit son cœur agité pour la premiere fois, surprise des soupirs qu'elle poussoit malgré elle, se rapelle tout à coup sa Reine. Ah ! chere Innocence, s'écrie-t-elle, où êtes-vous ? pourquoi m'avoir abandonnée, ou plutôt par quel enchantement ai-je pu me résoudre à me separer de vous ? En prononçant ces paroles Themire verse un torrent de larmes. Lisidor (c'étoit le nom du jeune homme qu'elle avoit voulu sécourir) se jette à ses genoux, essuye ses larmes, la conjure de lui apprendre ce qu'il faut faire pour lui rendre sa tranquilité. Il n'en est plus pour moi, répond Themire ; j'ai perdu ma compagne, ma chere Innocence ; je ne puis être heureuse sans elle ; & je vais faire mes efforts pour la retrouver. Ah ! belle Themire, reprit Lisidor, que ne pou-

pouvez-vous partager le plaisir que je goûte à vous voir! j'ai tout perdu comme vous en abordant en cette Isle, mais un de vos regards répare mes pertes, & je ne connois plus d'autre bien que celui de vous adorer, de vous le dire, & de vous voir partager ma flamme. Oubliez cette compagne dont le souvenir empoisonne notre félicité; j'ai lû votre tendresse pour moi dans vos yeux, abandonnez-vous y toute entiere, & seuls dans ce bosquet, oublions le reste des mortels. Que me proposez-vous? lui dit Themire; je ne sçai point feindre, je sens que je vous aime plus que moi-même, que je vous aimerai toute ma vie; mais cet amour n'ébranlera jamais la fidelité que je dois à ma Reine; notre bonheur ne peut être parfait si je l'abandonne; souffrez que je la cherche, & laissons aux Dieux le soin de nous rejoindre. Vous voulez me quitter Themire, lui dit tendrement Lisidor; vous voulez donc ma mort? pourquoi ne pas chercher ensemble cette compagne qui nous est si chere? Ah Lisidor! reprit Themire, le cœur me dit que nous ne la trouverons pas ensemble. En finissant ces mots, elle quitte son Amant; & avec l'inquiétude la plus vive, elle cherche l'Innocence, qui depuis le moment qu'elle l'avoit perdue de vue, faisoit de son côté d'inutiles recherches.

L'AMOUR ressentoit un plaisir malin des inquiétudes de l'Innocence; ils étoient brouillés depuis long-tems, mais le Dieu de Cythere cherchoit à se reconcilier. Il aborde son ennemie, & feignant d'ignorer le

ſujet de ſon voyage; Qui peut vous amener ici? lui dit-il, il y a ſi long-tems que je ne vous y ai vu, que j'ai peine à vous reconnoître. Pouvez-vous vous en plaindre, inconſtant? reprit l'Innocence; depuis le fatal moment où vous m'avez donné pour rivale l'Artifice, la Coquetterie & la Volupté, pouvois-je me réſoudre à paroître dans votre empire? Rappellez vous ces jours heureux où nous regnions enſemble ſur les cœurs; & avouez que vous avez perdu votre gloire, depuis l'inſtant où vous m'avez abandonnée. Je ne chercherai point à me juſtifier, lui dit l'Amour, mais le mal eſt-il ſans reméde? & ne pourrions-nous pas, par une bonne reconciliation, réparer tous les maux que notre divorce a cauſé aux mortels? ſi vous conſentez à me pardonner, les ſermens les plus ſolemnels vous aſſureront de ma conſtance. Peut-on compter ſur les ſermens de l'Amour? répondit l'Innocence; & puis, une ſimple excuſe ſuffit-elle, pour reparer tous les maux que vous m'avez cauſés? combien de cœurs où je regnois abſolument m'avez-vous ravis? aujourd'hui-même, mon éleve chérie vient de m'être enlevée par vos artifices. Doucement, Madame, interrompit l'Amour, voilà de vos injuſtices accoutumées; vous donnez dans le préjugé. Combien de fois la Vanité, l'Interêt, la Jalouſie, ont-elles empruntés mon nom pour vous ravir vos éleves? croyez-vous de bonne foi, que c'eſt l'amour qui forme la plupart des unions ſur leſquelles vous gémiſſez? Je voulois éviter un éclairciſſement, & j'avois la bonté de m'a-

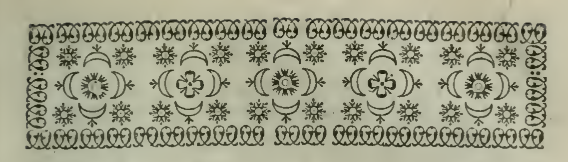
m'avouer coupable, pour obtenir plus vîte mon pardon; mais je vois bien qu'il faut me justifier dans les formes. Vous comptiez sur la jeune Cloé, & vous fulminates contre moi lorsqu'elle prit un Amant. C'étoit à Plutus qu'il falloit vous en prendre; je n'entrai pour rien dans le marché qu'elle fit avec un Fermier-Général, & son or fit la blessure que vous attribuâtes à mes flêches. La jeune Lise qui depuis qu'elle vous a quittée, à changé quatre fois d'Amans, ne m'a jamais connu; le seul desir de l'emporter sur Climene, qu'elle croit moins belle qu'elle, l'a déterminée à vous abandonner, pour se voir une cour nombreuse. Je pourrois vous alléguer mille autres exemples de votre injustice à mon égard; mais je vous l'ai dit, je cherche à me reconcilier; quel prix mettez-vous au pardon que je vous demande? Vous abusez peut-être de ma bonne foi, lui dit l'Innocence; mais enfin, je veux bien encore une fois m'exposer à votre légéreté. Etablissez ma gloire, & que celles qui auront en aimant abandonnés mon empire, soient en bute aux mépris des Amans qu'elles m'auront préféré; à ce prix j'oublie le passé. Et moi je vous réponds de l'avenir, dit l'Amour; toute union qui ne sera pas fondée sur l'Innocence, ne sera d'aucune durée; & l'on connoîtra à coup sûr par l'inconstance des Amans, la sagesse des Belles. Nous commencerons par Themire; je ne vous le cache point, elle s'est trouvée tête-à-tête avec un Amant; je vais le mettre à

une

une grande épreuve ; & vous connoîtrez ſans en pouvoir douter, ſi Themire eſt encore digne de vous.

A l'inſtant l'Amour raſſemble les beautés ſans nombre, dont ſon Iſle eſt remplie ; il répand ſur elles ces graces ſéduiſantes, plus puiſſantes que la beauté ; il ordonne aux zéphyres de conduire au milieu de cette troupe charmante Themire & Liſidor. Themire revoit enfin cet Amant qu'elle avoit fuï avec tant de peine ; mais uniquement occupée de l'Innocence, elle vole vers elle, & veut ſe précipiter dans ſes bras. Arrêtez, lui dit l'Innocence, la conſtance de Liſidor va m'apprendre ſi vous êtes encore digne de moi. Themire interdite & tremblante, attend ſon arrêt ; & perſuadée qu'elle n'a rien à craindre, elle a pourtant peine à ſe raſſurer. Liſidor avoit paru d'abord ébloui à la vue des beautés qui s'offroient à ſa vue ; il les parcourt d'un œil avide ; mais après un moment d'examen, il ſe jette aux pieds de Themire, & lui jure une conſtance éternelle.

DEPUIS ce jour l'Amour n'a point manqué à ſes engagemens. Un Amant ſatisfait, devient un Amant volage ; & ce Dieu ne reſerve les douceurs de la conſtance, que pour ceux qui ne ſéparent jamais l'innocence d'avec l'amour.



PETIT RESERVOIR.

REFLEXIONS ET LETTRES

Traduites de l'Anglois

DU RAMBLER.

IL n'y a point d'abus public ou particulier, au ſujet duquel je reçoive autant & d'auſſi vives plaintes, que ſur la fatale paſſion du Jeu. Paſſion qui paroit avoir anéanti non ſeulement toute Ambition de Grandeur, mais tout deſir & toute idée de Plaiſir, & avoir éteint les feux de l'Amant auſſi bien que le Zéle du Patriotte. Paſſion, dont les progrès nous ménacent de détruire toute diſtinction de Rang & de Sexe, & de bannir d'entre les hommes toute Emulation hors celle de tromper habilement. Paſſion enfin

qui ne peut que corrompre cette claſſe de gens à qui l'application, l'induſtrie, & la frugalité de leur pères ont donné les moyens de paſſer leur vie dans la pareſſe, dans la prodigalité & dans le vice, & qui n'ont par cela même acquis d'autre ſcience que celle des Jeux les plus à la mode, & de qui les deſirs ſe bornent à *avoir beau jeu.*

UNE longue expérience m'a convaincu, qu'il y a peu d'entrepriſes dans la quelle on ſoit plus ſûr de ſuccomber que dans la diſpute contre les Modes. Ses partiſans, fiers de leur nombre & forts par leur union, ſe rendent d'autant plus difficilement au raiſons de leurs adverſaires, qu'ils ont pour eux un ſouverain mépris. Ils les regardent comme de miſérables créatures de baſſe extraction, qui n'ont que des idées rampantes & des vues bornées; qui mal partagés des biens de la Fortune envient l'élevation où ils ne peuvent atteindre; & qui ſeroient charmés de répandre de l'amertume ſur un avantage que leur baſſeſſe, leur impoliteſſe, ou leur miſére les empêchent de partager: gens qui ne décrient les modes que pour venger leur malheur, pour empêcher ceux que leur naiſſance, & leur bon gout ont mis au-deſſus d'eux, de jouir de leur ſupériorité & pour les obliger de ramper avec eux.

QUOIQUE je ne me ſois jamais mis beaucoup en peine de cette formidable cenſure, que j'ai cependant ſubie aſſez frequemment pour en connoitre toute la force, je l'éviterai en quelque maniere dans l'occaſion preſente en n'offrant à mes Lecteurs que très-

peu

peu d'argumens ou de conſeils de mon crû ſur le Jeu, d'autant plus qu'il eſt apparent que ceux qui ſouffrent de cet entêtement général ſeront mieux en état d'en détailler les effets.

MONSIEUR,

IL ſemble que le ſavoir ſoit ſi peu recherché dans la Société & qu'on faſſe ſi peu de ces Réflexions au moyen des quelles on peut acquerir de nouvelles connoiſſances, que je doute, ſi je me ferai comprendre, en diſant que je manque d'occaſions de penſer: & je crains que l'ignorance à la quelle ce ſiécle ſemble irrevocablement condamné, n'anéantiſſe dans votre cœur & dans celui de vos Lecteur toute compaſſion pour mon état. Cependant comme il me paroit qu'il y a une eſpece de plaiſir à ſe plaindre d'un mal au quel on n'a pas la honte d'avoir participé, je hazarde de vous faire un détail de ma ſituation.

JE ſuis fille d'un homme fort riche qui par Miſantropie, ou peut-être pour avoir le plaiſir d'accumuler ſans ceſſe, a pris le parti de ſe retirer ſur ſes Terres & de ſe charger lui-même de l'education de ſes enfants. J'ai donc été élevée au logis, & ſi je n'y ai pas eu de brillants exemples de Vertu, du moins ai-je été éloignée de toute tentation au mal.

J'AVOIS du loiſir, je ne manquois pas de Livres & je m'étois liée avec des gens d'étude de notre voiſinage; en un mot, j'avois mis toute mon application à acquerir les

connoiſſances les plus propres à me concilier l'eſtime des honnêtes gens, & je me croyois capable de me tirer d'affaire dans toutes les converſations ſur des ſujets qu'une perſonne de mon rang & de mon ſexe ne devroit pas ignorer.

OUTRE mon acquit j'avois (ſuivant le témoignage de ma mere & de ma fille de chambre) l'avantage d'être belle & bien faite. Avec ces différentes perfections j'ai été pendant dix ſept mois la Beauté regnanté de chez nous douze milles à la ronde, & je n'ai jamais paru à l'aſſemblée que je n'aye entendu, nos vieilles Dames ſouhaiter *que ma beauté ne me portat pas malheur*, & nos jeunes critiquer mon air, mes traits & mes ajuſtements.

VOUS ſavez, Monſieur, que la Jeuneſſe eſt naturellement ambitieuſe & que ceux qui ont de la pénétration ſont avides de ſavoir. Vous ne ſerez donc pas ſurpris ſi je vous avoue que deſirant d'étendre mes conquêtes ſur des perſonnes qui fiſſent plus d'honneur au vainqueur; & que ne trouvant à la campagne qu'une répétition continuelle d'amuſemens, peu capables de ſatisfaire mes deſirs preſens ou de me donner de plus flatteuſes eſperances pour l'avenir; j'étois impatiente de voir la Ville. Je me rempliſſois l'imagination des nouvelles découvertes que je pourois y faire; des victoires que j'y remporterois, & des louanges qui m'y ſeroient données. L'heureux jour arriva. Ma Tante (dont le mari eſt Membre du Parlement & a un emploi à la Cour) perdit ſa fille unique. Elle pria mes Parens de

de me permettre de la remplacer: l'espérance que ma famille conçut, que je pourrois, en m'insinuant dans les bonnes graces de ma Tante, obtenir une part plus considérable de son héritage, leur fit hâter les préparatifs de mon départ, & j'avoue que, malgré l'excès de ma joye, je ne pouvois m'empêcher d'être indignée de voir la facilité avec laquelle ceux que la Providence avoit apellés à veiller sur ma conduite, me livroient, par le frivole espoir d'un peu plus de richesses, à un monde qu'ils croyoient plus dangereux encore qu'il ne l'est en effet.

Après trois jours de voyage mon cœur tressaillit de joye à la vûë de Londres. La voiture me conduisit chez ma Tante. Vû son âge & son expérience je m'attendois à recevoir des leçons de prudence sur la conduite que je devois tenir; Mais, après les premiers complimens & quelques larmes versées sur sa perte récente, elle se contenta de me dire que c'étoit grand dommage qu'une si belle fille eût été détenuë si long-tems à la Campagne; & qu'il étoit rare, lorsqu'on ne s'y appliquoit pas de jeunesse qu'on pût donder les Cartes de bonne grace & jouir passablement.

Les jeunes gens sont généralement portés à faire peu de cas des leçons & des conseils des gens d'âge. Je souris & peut-être d'une manière trop dédaigneuse. Je fus même sur le point d'assurer ma Tante, que je n'avois pas employé mon tems à de si frivoles amusemens: mais j'appris bientôt, que

ce n'eſt pas la valeur des choſes qui y met le prix ; que c'eſt la coûtume ou la mode.

PEU de jours après mon arrivée, ma Tante m'avertit, qu'une compagnie qu'elle avoit été ſix ſemaines à raſſembler, devoit ſe rendre chez elle le ſoir, & qu'elle comptoit que ce ſeroit l'aſſemblée la mieux choiſie qu'on eût vûë de tout l'hyver: ce qu'elle exprima en termes d'Art, ou plutôt en jargon de Joueur; & lorſque je l'interrogeai ſur le ſens de ſes termes, elle me demanda dans quel coin du monde j'avois été élevée pour les pouvoir ignorer.

J'AVOIS déjà trouvé ma Tante incapable de ſoutenir un raiſonnement ſuivi, & ſi parfaitement ignorante en tout, que je faiſois peu de cas de ce qu'elle pouvoit penſer de moi. Je m'habillai dans la ferme attente d'avoir bientôt occaſion de faire briller mes charmes aux yeux de pluſieurs rivales, & d'avoir tout l'honneur de la comparaiſon. La compagnie entra; après avoir dit à la hâte quelques complimens, également à la portée des plus petits & des plus grands génies, les Cartes parurent, les parties furent liées, & toute la ſoirée ſe paſſa à jouer. Je ne pus attirer ni regards ſur ma perſonne, ni attention à mes diſcours. Ayant été, malgré mon incapacité, obligée de jouer, j'embaraſſai continuellement mon aſſocié, & m'aperçus bientôt que j'étois honorée du mépris de toute l'aſſemblée.

JE ſoupçonne que cette odieuſe coûtume à été introduite par une conſpiration de la

Vieil-

Vieillesse, de la Laideur & de l'Ignorance, contre la Jeunesse, la Beauté, l'Esprit & l'Enjouement; comme un sûr moyen de détruire tous les avantages que la Nature ou l'Etude peuvent avoir donnés aux uns sur les autres; & de confondre tout le Genre humain dans un Chaos d'Extravagance; moyen tout propre à empêcher les gens de mérite & les belles de remporter la palme sur ceux que la Nature ou la paresse a privés de ces avantages; enfin pour contraindre la Jeunesse à renoncer aux plaisirs, les gens d'Esprit au savoir, & les Belles à leurs charmes, & pour attacher leur cœur uniquement à l'argent & les obliger de passer leur vie dans une ennuieuse uniformité, n'ayant de passions que la Crainte d'être volés & l'Espérance de voler les autres.

JE vous prie, Monsieur, d'avertir les personnes de mon sexe qui ont une ame capable de sentimens plus élevés, que si elles veulent s'unir avec moi pour défendre contre cet abus général leurs priviléges & les recréations qui leur conviennent, elles fixent un jour, au quel tous Jeux de Cartes cesseront d'être à la mode, excepté pour celles qui n'auront pas assez d'attraits pour plaire, ou assez de fierté pour se faire respecter; ni assez de capacité pour enseigner, ou de modestie pour apprendre. Il est juste qu'après avoir consumé ainsi sa jeunesse dans le vice, on soit condamné à passer sa vieillesse dans l'extravagance. . . . &c. &c.

Monsieur,

Si je ne décharge mon cœur, il crevera de dépit. Vous qui publiez un papier périodique, je vous conjure si vous souhaitez d'être aimé quelque jour d'une femme de goût & de vertu, d'insèrer cette Lettre dans votre premiere feuille; publiez par tout le Genre humain de quelle maniere une femme de mérite est traitée par un fat. Il n'y aura désormais point de fille qui puisse se résoudre à se marier, à moins qu'elle n'ait une patience Angelique: que dis-je? un Ange même la perdroit, si son sort étoit uni à un Joueur. Un Miserable! qui perd sa bonne humeur avec son argent; qui, pour fournir aux amusemens necessaires d'une femme de naissance, ne sacrifieroit pas la moindre partie de celui qu'il prodigue étourdiment au Jeu. Que n'employe-t-il sa sagesse dont il fait une vaine parade, à se faire créer Membre du Parlement & à se donner un Rang dans le Monde? Voilà ce qui conviendroit à un Pere de famille. Cela vaudroit mieux que d'être continuellement occupé à remuer avec grand fracas de maudits Dez dans un Cornet.

Si j'ai été malheureuse au Brag, n'étoit-ce pas à mon mari à voir si la fortune ne me seroit pas plus favorable une autrefois? mais non: Monsieur me querelle, me reproche que je perds ma beauté, & que je n'ai pas assez d'esprit pour jouer; il insulte mes amis, se moque de nos Jeux, & voudroit me persuader que les femmes n'ont pas as-

ſez de tête pour réuſſir à d'autres Jeux qu'à l'*Oye* ou au *Toton*; qu'elles doivent s'employer d'une manière proportionnée à leur eſprit, garder la maiſon, & prendre ſoin du ménage.

Je garde la maiſon, mon cher Monſieur; & toute la Ville témoignera que je ſuis tous les Dimanches au logis. On ne peut non plus me reprocher que je ne conduis pas bien mon ménage, ou que j'y fais trop de dépenſe. J'ai mis mes enfans en nourice au Village, au plus modique prix poſſible; & je vous jure, que je ne les ai point vûs depuis. Par conſéquent mon Mari ne peut pas ſe plaindre d'en être embaraſſé. Nos Domeſtiques ſont payés pour leur nouriture. On m'apporte à manger de chez le Traiteur, & je n'ai pas encore payé un liard de tout ce que j'ai acheté depuis mon mariage. Quant au Jeu, il m'eſt ſans doute permis de m'en donner au cœur Joye, à preſent que je ſuis maitreſſe de mes actions. Etant fille j'étois eſclave du *Whiſt*: mon Pere me le faiſoit jouër juſques à m'en laſſer; & loin de manquer de tête pour apprendre ce jeu, Mr. *Hoyle*, après m'avoir donné une quarantaine de Leçons, avouä que j'étois ſa meilleure Ecoliere. J'avois pris la réſolution d'abandonner le Jeu dès que je me verrois maitreſſe de ma conduite, & de m'adonner à la lecture des Romans, Livres ſi fort défendus & ſi décriés par mon Pere, qu'il m'étoit impoſſible de ne me pas perſuader qu'ils devoient être charmans.

Heureuſement d'abord après mon mariage

le cher *Brag* vint en mode, & me ſauva du crime de déſobeiſſance envers mon Pere. Je n'ai point été changeante. Le cher *Brag* fait depuis les délices de mon cœur. Le Beau Jeu! qu'il eſt Gaillard! il ne demande ni attention, ni ſoin, ni tête: qui pourroit ne le pas aimer? Cependant le perfide en a bien mal agi avec moi depuis peu; & j'ai réſolu de le troquer demain contre le *Pharaon*....

O Monſieur! dans peu d'heures on m'entraine à la Campagne... mon Mari... ô le miſérable! il vient de m'annoncer cette affreuſe nouvelle: il m'a laiſſée dans un accès de rage par ſes brutales menaces, & en ordonnant inhumainement une chaiſe de poſte pour ce malheureux voyage. Il m'eſt impoſſible de demeurer en Ville malgré lui, car je n'ai ni argent ni crédit: mais j'obligerai ce Singe à jouër au Piquet avec moi ſur la Route, & je ſuis preſque ſûre de le battre. Je ſai qu'il payera ſes dettes d'honneur; ainſi qui ſait, ſi je ne reviendrai pas inceſſamment pour avoir le plaiſir de prendre ma révenge de Mad. Pocher? Ne faites pas imprimer cette derniere période .... cependant vous pourriez..... ô déſeſpoir! la Chaiſe eſt à la Porte .... Publiez ce que vous voudrez, mais ne nommez perſonne.



RE-

REFLEXIONS SUR LE GENIE

D'HORACE, DE DESPRÉAUX, ET DE ROUSSEAU,

par Monſieur le

DUC DE NIVERNOIS,

Ambaſſadeur de France à Rome.

LES Ouvrages de Deſpréaux & de Rouſſeau, fondus enſemble, fairoient, quant au genre, un Horace preſque complet. Celui-ci, modelle inimitable juſqu'à eux, en a été imité ſi ſoigneuſement, qu'il ſemble, au premier coup d'œil, non ſeulement leur avoir prêté ſon goût, mais leur avoir communiqué ſon génie. Je ne crois pourtant pas qu'il y ait aucune reſſemblance dans leurs génies. Ce ſont trois hommes à peu près de la même taille, vêtus des mêmes habits, & dont les traits ont quelque rapport. On peut s'y méprendre de loin; mais de près chacun a ſa phiſonomie bien marquée qui le caractériſe. A dire le vrai, le génie différent des langues, le différent goût des nations peuvent bien entrer pour quelque choſe dans ce qui diſtingue les trois Poëtes. Nôtre goût Méthodique a proſcrit l'uſage de ce que les Anciens nommoient Epiſodes; & nous les nommons Ecarts. Peut-être eſt-ce avec raiſon que nous nous les ſommes interdits; car l'uſage en eſt fort difficile, & l'abus

l'abus en eſt fort aiſé. On reproche à Horace d'en avoir abuſé, & l'on pourroit bien reprocher le contraire aux autres. Mais ceci n'eſt qu'une différence vague & générale: on peut obſerver des nuances plus fines, & qui ſont auſſi frappantes quand on les démêle avec ſoin. Tout cela ſe préſente naturellement en jettant les yeux ſur les genres où ils ſe ſont exercés, & ſur l'empreinte particuliére dont chacun les a marqués. Horace, par exemple, dont le mérite eſt de réunir la fineſſe & le ſentiment, ſeme tous ſes ouvrages des traits les plus flatteurs pour ceux à qui il les adreſſe. Toutes ſes louanges ſont pleines de délicateſſe, & conſervent en même temps un air de naturel & de ſimplicité, d'où reſulte le vrai mérite des louanges, qui ne ſont flatteuſes que lorſqu'elles paroiſſent ſincéres. Celles qu'Horace donne, réſpirent toûjours un air de vérité, bien plus précieux que la fineſſe dont on ſe pare ſouvent mal-à-propos. Cette dernière qualité perd ſon mérite dès qu'on l'apperçoit; auſſi Horace ne l'emploie-t-il qu'en l'incorporant aux autres, de façon qu'elle en reléve le prix ſans qu'on puiſſe démêler qu'elle y entre pour quelque choſe. Il ne marche guéres ſans elle, mais il la maîtriſe. Il ne veut point l'employer pour éblouïr, par ce qu'il n'en eſt pas éblouï lui-même: il s'en ſert dans ſes louanges pour y aſſaiſonner le reſpect & la reconnoiſſance, ſentimens froids, à qui il fait donner un ton piquant ſans qu'il ceſſe d'être affectueux. Telles ſont les louanges qu'il donne à Auguſte. Il les proportionne

ne aux divers points de vûe ſous leſquels on pouvoit l'enviſager. Tantôt il le loue comme le Maître du Monde, tantôt comme le Protecteur des Arts, tantôt comme le Défenſeur des Loix, le Fléau des Vices, l'Ami des Vertus. Quelque fois il raſſemble tous ces traits dans le même tableau; & quelque flatteur que ſoit le pinceau, il conſerve au portrait un certain air de fidélité & de reſſemblance. Quand il loue ſes Amis, c'eſt avec chaleur & modeſtie tout enſemble: il loue alors comme l'amitié fait louer. Quand il loue Mécéne ſon ami, mais un ami protecteur & reſpectable, il exprime le reſpect & la reconnoiſſance, mais il leur fait parler le langage de l'inclination.

MÉCÉNE lui donna, après le retour d'Auguſte en Italie, une petite métairie auprès de Rome. Son étendue & ſes revenus étoient fort modiques: il n'y en auroit peut-être eu aſſez pour perſonne; mais il y en avoit aſſez pour Horace, à qui non ſeulement la médiocrité ſuffiſoit pour être heureux, mais qui ne pouvoit l'être que par elle. Il fit alors une Ode pour remercier ſon Bienfaiteur, ou plûtôt pour lui dire, ſans le remercier expreſſement, que ſon bienfait faiſoit la douceur de ſa vie. Voici deux Strophes de cette Ode, qui me paroiſſent avoir un grand mérite; dans l'une il fait une peinture indirecte du préſent que lui a fait Mécéne, & il l'accompagne d'une réflexion philoſophique qu'il prouve que ce preſent lui ſuffit & lui doit ſuffire; l'autre contient une louange détournée de la généroſité de Mé-

Mécéne, à qui le Poëte ne ſuppoſe d'autres bornes que les deſirs de ceux qu'il oblige (*).

Un clair ruiſſeau, de petits bois,
Une fraiche & tendre prairie
Me font un tréſor que les Rois
Ne pourroient voir qu'avec envie.
Je préfére l'obſcurité,
Qui ſuit la médiocrité,
A l'éclat qui ſuit la puiſſance:
Le Riche eſt au ſein des plaiſirs
Moins heureux par la jouiſſance
Que malheureux par les déſirs.
Je n'ai point ces riches habits
Qu'avec orgueil Plutus étale:
Ni vin rare, ni mets exquis,
Ne couvre ma table frugale.
Mais dans ma douce pauvreté,
De la dure néceſſité
J'ignore l'affligeante peine;
Le jour d'un deſtin heureux.
Et n'ai-je pas toujours Mécéne,
Si je voulois former des vœux?

VOILÀ comme Horace louoit. C'eſt une preuve de la facilité merveilleuſe de ſon génie que cette fécondité de penſées, cette variété de tours qui ne lui manquoient jamais quand il vouloit louer; & c'eſt auſſi une des nuances les plus marquées qui le diſtingue d'avec Rouſſeau & Déſpréaux. Rouſſeau loue rare-

(*) *Incluſam Danaën, &c.* Lib. III. Od. 16.

rarement ; il dit lui-même dans ſon Epitre à Marot :

> J'ai peu loué. J'euſſe mieux fait encor
> De louer moins.

Je ſuis de ſon avis, & je trouve que non-ſeulement il loue rarement, mais rarement bien. Quand je dis bien, j'entends par là un bien proportionné au mérite ſupérieur qu'il a dans d'autres parties, un bien qui pût le mettre de ce côté-là en paralléle avec Horace, avec qui il me ſemble qu'il le ſoûtient à d'autres égards. Il faut pourtant excepter de cette critique ſon Ode au Prince Eugene, où prenant un eſſor audacieux, il employe l'invention la plus riche, & fait éclorre du ſein des fictions un éloge hiſtorique & ſimple en apparence, mais admirable & digne du Héros à qui il s'adreſſe. Je ne ſçaurois me refuſer le plaiſir de tranſcrire ici les belles Strophes qui l'aménent. Je ſais que tout le monde les a ſous les yeux ; mais je m'aſſure que ceux qui ont le bon eſprit de les ſavoir par cœur, ſeront bien aiſes de les trouver encore ici.

> Ce Vieillard qui d'un vol agile
> Fuit ſans jamais être arrêté,
> Le tems, cette image mobile
> De l'immobile éternité,
> A peine du ſein des ténébres
> Fait éclorre les faits célébres,
> Qu'il les réplonge dans la nuit.
> Auteur de tout ce qui doit être,
> Il détruit tout ce qu'il fait naître,
> A meſure qu'il le produit.

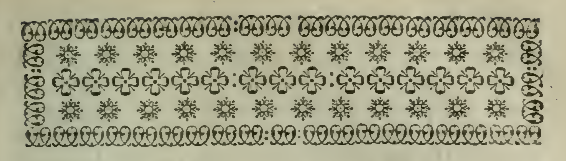
Mais

Mais la Déeſſe de Mémoire,
Favorable aux noms éclatans,
Soûleve l'équitable hiſtoire
Contre l'iniquité du tems:
Et dans le regiſtre des âges
Conſacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir,
Sans ceſſe en cet auguſte livre
Notre ſouvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vû périr.

C'eſt-là que ſa main immortelle,
Mieux que la Déeſſe aux cent voix,
Saura dans un tableau fidèlle
Immortaliſer tes exploits.
L'avenir faiſant ſon étude
De cette vaſte multitude
D'incroyables événemens,
Dans leurs vérités authentiques
Des fables les plus fantaſtiques
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incompréhenſibles,
Par les fictions ennoblis,
Dans l'ordre des choſes poſſibles
Par là ſe verront rétablis.
Chez nos neveux moins incredules,
Les vrais Céſars, les faux Hercules,
Seront mis en même dégré;
Et tout ce qu'on dit à leur gloire,
Et qu'on admire ſans le croire,
Sera crû ſans être admiré.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)



PETIT RESERVOIR.

Suite des Reflexions ſur le génie d'Horace, de Deſpréaux & de Rouſſeau.

JE ne ſai rien de plus beau dans notre langue que ces quatres Strophes. Les trois premiéres ſur tous ſont comparables à ce qu'Horace a jamais fait de mieux. J'avoue que la louange que contient la quatriéme, me paroît un peu outrée; & je ne ſai s'il n'y a pas plus d'exagération que de délicateſſe. C'eſt que Rouſſeau, toûjours maître dans l'Art de la Poëſie, qui conſiſte en choix d'images, de tours & d'expreſſions, ne l'étoit pas dans l'art des louanges, qui exige une aménité dans l'eſprit & dans le cœur, dont ſon caractère l'éloignoit trop.

LE peu de louanges répandues dans ſes ouvrages, eſt une preuve & un aveu de ſon impuiſſance à cet égard. Il ſavoit bien tirer parti de lui même, & je ne doute pas qu'il n'ait été fort embaraſſé toutes les fois qu'il s'eſt crû obligé de louer. Deſpréaux ne mé-

rite pas tout-à-fait le même reproche. Il a loué l'Auguste de son siécle, quelquefois aussi finement qu'Horace le sien. Tel est l'éloge du Roi qu'il met dans la bouche de la molesse au deuxième chant de son Lutrin.

Hélas ! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems,
Où les Rois s'honoroient du nom de fainéans,
S'endormoient sur le Trône, & me servant sans honte,
Laissoient leur Sceptre aux mains, ou d'un Maire, ou d'un Comte ?
Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour :
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au printems, quand Flore dans les plaines
Faisoir taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux siécle n'est plus, le Ciel impotoyable
A placé sur le Trône un Prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix :
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace :
L'été n'a point de feux, l'hyver n'a point de glace,
Je me fatiguerois à le tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

Ce tour de flatterie me paroît bien heureux, & il n'est pas le seul de cette espèce que Despréaux ait mis en usage dans l'Epitre au Roi qui commence par ces Vers :

Grand Roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

L'AR-

L'ARTIFICE qu'il emploie pour prodiguer un encens détourné, eſt fort ingénieux. Je ne ſai s'il n'en auroit point pris l'idée dans une Lettre de Voiture au grand Condé. Ce Voiture ſavoit louer bien finement. Son eſprit eſt marqué au coin du mauvais goût de ſon tems, & ſans doute du ſien; mais il en a toûjours beaucoup, & ſes louanges en ſont pleines. Je ne ſai pourquoi il l'alloit chercher ſi loin: il ne tenoit qu'à lui de le trouver bien plus près. C'eſt une choſe à remarquer, qu'un homme nourri, comme il le paroît par pluſieurs de ſes Lettres, de la lecture des meilleurs ouvrages des anciens; un homme qui ſavoit apprécier ſi bien le goût du ſiécle d'Auguſte, & celui du ſiécle de Néron, ſoit tombé lui-même dans les défauts qu'il apperçoit & n'ait jamais écrit que du Stile qu'il condamne. Du moins Corneille avoit-il la bonne foi d'admirer hautement Lucain, & de chercher ouvertement des beautés dramatiques dans la Pharſale. Mais Voiture, zélé partiſan de Cicéron, ſe déchaîne en mille endroits contre l'affectation & le Stile précieux de Sénéque & de Pline le jeune, tandis que lui-même ne s'apperçoit pas qu'il eſt toûjours recherché dans ſes tours, & n'eſt jamais naturel ni ſimple dans ſes expreſſions. Cette contradiction eſt plus étonnante que rare. Sénéque lui-même s'eſt élevé contre le mauvais goût de ſon tems: il pleure la bonne éloquence, & attaque avec ce chagrin, qui ne l'abandonne jamais, les Orateurs de ſon ſiécle, ſans ſe ſouvenir que c'eſt de lui qu'ils ont pris ce ton qu'il leur re-

proche, & avec lequel il déclame contre eux.

Je ne ſai ſi on ne trouveroit pas en France des exemples pareils; mais Deſpréaux s'eſt bien garanti de ce défaut. On ne ſauroit lui reprocher aucun de ceux que ſa critique reproche aux autres. A cela près ſes Satyres ne me paroiſſent avoir rien de commun avec celles d'Horace. Ce n'eſt pas qu'en bien des endroits les unes ne ſoient imitées, & ſouvent traduites des autres; mais il eſt bien différent de traduire un Poëte, ou de lui reſſembler. L'un eſt l'ouvrage de l'Art; on traduit avec du travail, de l'application & de la conſtance: l'autre ne ſauroit être que l'ouvrage de la nature; il faut avoir la même tournure de génie qu'un homme, pour lui reſſembler. C'eſt de-là que réſulte la différence qui diſtingue nos deux Satyriques. Le Latin porte une lumière philoſophique ſur les mœurs de ſon tems; il peint le vice & la vertu, & les colore avec les nuances les plus juſtes, & les plus propres à inſpirer l'amour de l'un & l'horreur de l'autre. C'eſt-là ſon but; il ne fait qu'effleurer les ſots Ecrivains de ſon tems. Ce n'eſt pas contre eux qu'il veut écrire: tant pis pour ceux qui ſe trouvent ſur ſon paſſage; il ne va pas les chercher. La Morale eſt le fond de ſon ouvrage, non pas une Morale ſéche, monotone & inanimée, pour ainſi dire, mais vivante, enjouée & variée à l'infini par de continuels portraits. C'eſt dans chacune de ſes Satyres quelque précepte nouveau, paré de toutes les graces d'une Poëſie familière,

&

& d'une peinture vive. Le corps de ſes Satyres forme une galerie de tableaux. Celles du Poëte François ne ſont, à proprement parler, qu'un récueil d'obſervations Littéraires: il n'en veut qu'aux mauvais Poëtes; il les attaque avec audace, il les pourſuit avec acharnement. Ce qui n'eſt qu'un jeu pour Horace, & une eſpèce d'Epiſode, qui le delaſſe de la Philoſophie, eſt l'affaire eſſentielle de Deſpréaux, qui au contraire ne philoſophe qu'en paſſant; & alors quelle prodigieuſe différence entr'eux! Boileau prêche la raiſon, Horace la fait parler, la fait voir. Le François montre de la juſteſſe & de la ſolidité. L'autre les cache & ne laiſſe voir que l'agrément. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'à chaque moment on retrouve Horace chez Deſpréaux, & Horace traduit auſſi bien qui peut l'être; il n'y perd ſouvent rien, ſi on en excepte une certaine nobleſſe de tour qui eſt inimitable à l'Art qui échappe à la lime, & que la nature ſeule peut donner. Voilà ce qui manquoit ſouvent à Deſpréaux. Auſſi de tous les Anciens qui lui ont ſervi de modelle, Horace n'eſt pas celui qu'il a le plus heureuſement imité; il trouve mieux ſon compte avec Juvenal & Perſe, dont les écrits portent l'empreinte d'un caractère ſec & dur, plus analogue à l'inflexibilité de Boileau que la plaiſanterie philoſophique d'Horace. La traduction qu'il fait dans ſa Satyre ſur l'Homme, de ces beaux Vers de la cinquième Satyre de Perſe, eſt un chef-d'œuvre avec lequel il faut ſe ſouvenir à tout moment que

Perse est l'original, si on veut lui accorder quelque préférence sur la copie (*).

Debout, dit l'avarice; il est tems de marcher:
He laisse-moi! debout, un moment! tu repliques?
A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe, leve-toi, pourquoi faire après tout?
Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine & l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.
Mais j'ai des biens en foule, & je puis m'en passer,
On en peut trop avoir, & pour en amasser
Il ne faut épargner ni crime ni parjure;
Il faut souffrir la faim, & coucher sur la dure.

POURQUOI cela est-il si bien traduit? c'est que cela couloit de source. Le traducteur alors pensoit d'après lui, & il auroit pû dire la même chose, quand Perse ne l'auroit pas dit avant lui. Il n'en est pas de même d'Horace, & celui-ci n'a guére dit de choses qui sans lui se fussent trouvées sous la plume de Boileau. On s'approprie les pensées d'un homme; mais pour cela on ne pense pas comme lui, & on ne s'approprie pas ce qui le faisoit penser, je veux dire son génie. Despréaux a fait de Vers admirables, des critiques excellentes; il a donné des leçons raisonnables. Il a employé très-heureusement les pensées d'Horace. Je confonds ici, pour abréger, les Satyres de Boileau avec ses Epîtres morales. On y trouve partout

(*) *Eia, inquit avaritia, surge . . . Sat. V.*

tout un Poëte maître de ſon art, un Ecrivain judicieux, un homme d'un goût ſûr, & d'une Morale ſaine. Mais à côté de tant d'admirables qualités, on entrevoit ſouvent un peu de ſtérilité, de ſechereſſe, & une certaine raiſon peſante & triſte qui cherche à convaincre plûtôt qu'à perſuader. Horace dans les ouvrages du même genre eſt en même temps ſublime & familier, noble & ſimple, lumineux, clair & concis. Sa Philoſophie eſt douce, enjouée, animée, ſa raiſon eſt aimable, & ſon goût fin. Le François eſt un Philoſophe qui verſifie, le Latin eſt un Poëte qui philoſophe. Ecoûtons le juſte & bel éloge que Rouſſeau en fait dans ſon Epître aux Muſes.

Le ſeul Horace en tous genres excelle,
De Cythérée exalte les faveurs,
Chante les Dieux, les Héros, les Buveurs.
Des ſots Auteurs berne les Vers ineptes;
Nous inſtruiſant par gracieux préceptes,
Et par ſermons de joie antidotés.

VOILÀ Horace tel qu'il eſt. Voilà auſſi Rouſſeau, quant aux ouvrages, mais non pas quant à la manière. Sa Poëſie Lyrique eſt d'une élégance admirable; ſes images ſont poëtiques & parfaitement rendues: mais je ne ſai s'il ne ſe livre pas trop au plaiſir de faire de beaux Vers. L'amour de la rime l'emporte, ou du moins c'eſt à cela que j'attribue quelques longueurs, quelques répétitions, quelques lieux communs, qui ne laiſſent pas de ſe trouver aſſez ſouvent dans ſes

Odes. Plus ſage & plus exact qu'Horace, ſon pinceau eſt plus léché, ſes couleurs ſont plus empâtées, ſes ouvrages ſont plus finis : mais ce premier trait, cette première penſée du peintre, qu'un coup de pinceau transmet à la toile, & qui la fait parler, ces hardieſſes d'enthouſiasme, que la correction affoibliroit, qui donnent la vie au tableau, & qui le rendent la choſe même, ſe rencontrent rarement chez lui.

VOILÀ le genre de beautés qui fourmillent chez Horace, & qui le caractèriſent. Souvent il ne dit qu'un mot, mais chaque mot eſt une choſe, chaque choſe eſt une penſée ou une image : il ſemble n'écrire que pour peindre ou pour penſer. Rouſſeau ne penſe & ne peint que pour écrire ; quelquefois même il lui arrive de s'occuper de cette troiſième choſe aux dépens des deux autres. Il eſt juſte d'en accuſer nôtre langue, un peu ſéche, & dont le goût, aſſervi à la méthode, croit que la clarté ne conſiſte que dans l'ordre apparent. De-là cette économie des tranſitions, ſi pénibles pour le Poëte, & ſi facheuſes pour la Poëſie, qui mettent la moitié d'une Ode en liaiſons. De-là l'uſage d'enchaîner la vérité qu'on ſe propoſe d'établir dans une Ode, à la ſuite des penſées préliminaires qui l'aménent méthodiquement, de façon qu'une Ode devient une file

De froids dixains redigés en chapitres,

comme le dit plaiſamment Rouſſeau à quelqu'un, en une Romance ſublime qui ſuit pied

pied à pied ſes héros, & détaillant ſcrupuleuſement leurs exploits, y attache ennuyeuſement les yeux du Lecteur.

MAIS ſi tout cela réſulte néceſſairement du genre de notre langue, & du goût de ceux qui la parlent, il s'enſuit auſſi qu'il ne faut point faire d'Odes en François; car tout cela eſt préciſément contradictoire à la nature de l'Ode. Je ne crois pas que ce ſoit-là le parti qu'il faille prendre. C'eſt comme ſi on vouloit proſcrire chez nous l'uſage des eſpéces parce que notre païs ne fournit point d'or. Entretenons ſagement l'abondance, en cherchant ſous un autre climat ce que le notre nous refuſe. Empruntons, approprions-nous les beautés réelles d'une autre langue, enrichiſſons-en la nôtre, & multiplions par-là nos propres biens. D'ailleurs on trouve quelquefois des tréſors en retournant un champ où des ſiécles entiers n'avoient apperçû qu'un ſable aride. S'étoit-on aviſé avant La Fontaine de penſer que la langue Françoiſe fût ſusceptible de la perfection du ſtile des Fables? On ne s'eſt pas même aviſé depuis d'en faire ſouvenir. Eſt-ce la faute de la langue, ou des Ecrivains? N'excluoit-on pas la Poëſie Epique de notre domaine? Ne déſéſpéroit-on pas que notre langue pût atteindre au pathétique, au ſublime, à l'énergie, à la variété qu'elle exige? La Henriade à paru, & on y trouve tout cela. Il ne faut que du génie, mais il en faut; lui ſeul fait trouver dans une langue tout ce qui lui eſt propre. Rouſſeau lui-même en eſt une preuve en pluſieurs endroits. Si toutes ſes Odes reſſembloient à celle qu'il a fait ſur

la naiſſance du Duc de Bretagne, il ſeroit bien difficile de ne pas confondre ſon mérite avec celui d'Horace. Cette Ode me paroît un chef-d'œuvre qui ne laiſſe rien à déſirer: la variété, la nobleſſe, la richeſſe des tours & des expreſſions, y repand ſes beautés qu'on admire chez Horace, & qu'on ſouhaite ailleurs; point de liaiſons trainantes, point de répétitions, point de lieux communs; le Lecteur n'y trouve que des fleurs à cueillir, des pierres précieuſes à amaſſer: & toutes ces richeſſes ſont enchaſſées avec un art infini par le ſecours mélodieux des rimes, qui ſans doute embelliſſent notre Poëſie quand elles ne la défigurent pas. La rime eſt un ornement ſymmétrique qui pare beaucoup l'édifice dont il fait partie; mais cette Symmétrie ne ſauroit être trop parfaite, ni l'architecte trop difficile dans le choix des matériaux qu'il y employe. Rouſſeau ne s'y eſt guére trompé; & cette beauté eſt à un point de perfection ſi ſatisfaiſant chez lui, qu'elle fait ſouvent illuſion ſur le regret qu'on pourroit avoir qu'elle n'accompagne pas toûjours des beautés d'un autre genre.

UN autre talent qui met un grand prix aux ouvrages de Rouſſeau, eſt celui de choiſir heureuſement ſes expreſſions: chaque mot eſt à ſa place, & celui qu'il emploie eſt preſque toûjours celui qu'il falloit. Voilà peut-être le ſeul point de reſſemblance entre Horace & lui: auſſi les Epîtres du ſecond me paroiſſent avoir aſſez d'analogie avec celles du premier. Horace ſe ſert d'une tournure de Vers aiſée, & dont le ton familier ſuplée à l'harmonie, & joint les graces libres de la Proſe

Prose à la vive précision de la Poësie. Rousseau a employé une mesure de Vers peu estimée chez nous avant lui, & inconnue dans le genre d'ouvrage où il l'a portée. Il y rassemble les graces de Marot & de La Fontaine; il les épure & les ennoblit quand il le faut; & cachant un travail profond sous l'air agréable d'une liberté élégante, il réunit dans ses Vers la clarté, l'aisance, la noblesse & la naïveté; égaie sa Philosophie par des images; il ne crie pas si haut que Despréaux, mais il se fait mieux entendre; il ne déclame pas, il ne prêche pas; il raisonne, il parle, il peint. Voilà ce qu'a fait Horace. Aussi leur maniere de philosopher se ressemble assez. Mais il ne faut pas s'y tromper; ils ne se ressemblent que dans la manière; le fond est absolument différent; ils ne voient pas les mêmes objets sous les mêmes faces.

LA Morale d'Horace respire par-tout la gaieté, la tranquilité de l'ame, & une certaine quiétude qui ne se rencontre qu'avec des passions douces, & qui forme l'homme de plaisir raisonnable, & l'homme vertueux, aimable; en un mot, l'Epicurien sage, le Philosophe de bonne foi, l'homme heureux. Rousseau n'a point de Philosophie dans l'esprit: il s'en pare presque toûjours; & celle qu'il emprunte, est acre, mordante, cynique: de-là ce fiel dont ses plaisanteries & ses preceptes sont imbibés. Horace a bien quelquefois des Railleries piquantes; mais ce n'est qu'un grain de sel de trop qui semble être tombé par mégarde. Rousseau accablé

blé d'ennemis, taxe d'une conduite odieuse, pourſuit avec acharnement ſes accuſateurs; jaloux de ſa réputation, il ſe venge de l'avoir perdue plûtôt qu'il ne réuſſit à la récouvrer: il traite avec le genre humain en récriminant; & ſa cauſticité naturelle, aigrie par ſon malheur, lui inſpire une acreté qui fait reſſembler ſes ouvrages plûtôt à un Libelle qu'à une Apologie. Il eſt vrai que la poſition de ces deux Poëtes à été bien différente. Horace, chéri de ſes concitoyens, aimé du maître du monde, avoit autant d'amis & de protecteurs qu'il y avoit d'honnêtes gens à Rome: il lui étoit bien difficile d'être de mauvaiſe humeur. Rouſſeau, martyr malheureux de la prévention, ou exemple célébre d'une juſtice ſévére, à paſſé la moitié de ſa vie dans le trouble, & l'autre dans le déſeſpoir. L'enjouëment ne marche guere en ſi mauvaiſe compagnie: mais le malheur ne change pas le caractère des hommes; il le développe, il en découvre les défauts que la bonne fortune cachoit; mais il ne fait que les decouvrir, & ne les fait pas naſtre.

OVIDE plus malheureux que Rouſſeau, n'a jamais connu la cauſticité; il eſt tombé dans la baſſeſſe, dans la foibleſſe, dans l'adulation la plus outrée. C'eſt un excès bien oppoſé à celui qu'on peut reprocher à Rouſſeau: c'eſt que le génie de celui-ci étoit bien oppoſé au génie d'Ovide; & il ne reſſemble pas davantage à celui d'Horace. Horace étoit un homme voluptueux, indépendant, un temperament tranquille & modéré. Il avoit aſſez de paſſions pour être heureux,

&

& elles n'étoient pas assez vives pour l'empêcher de l'être. Ce n'étoit, à proprement parler, que des goûts, & le plus dominant chez lui étoit la paresse. Le sentiment seul pouvoit l'en tirer. Le sentiment lui dictoit ces Vers aimables où il chante si agréablement tantôt sa Maîtresse, tantôt le plaisir de la table. Il est charmant dans ces deux genres; & la peinture de ces soupers Epicuriens qui rassembloient la frugalité & la délicatesse, sont d'un agrément infini. On y voit un mélange inimitable de Libertinage & de Philosophie, deux choses bien opposées, & qui vont si bien ensemble quand elles se réunissent naturellement. On y trouve par-tout l'honnête-homme & l'homme de plaisir qui joint la finesse du goût à la délicatesse du sentiment; enfin pour dire tout cela en un mot qui n'étoit pas en usage de son tems, l'homme de la meilleure compagnie à tous égards. Ecoutons-le parler à sa bouteille, & lui demander le doux trésor qu'elle renferme, & qu'il veut partager avec un Philosophe de ses amis (*).

Aimable fille de la treille,
Doux charme de l'oisiveté,
Fidèle ami chere bouteille,
Viens, amene la volupté.
Que dans l'ardeur de ton délire
Nos jours passent comme un instant,
Obéïs au son de ma lyre:
Hâte-toi, Sylvandre t'attend.

Ne crains pas son air de rudesse,
Formé sur de dures leçons:

La

(*) O *nata mecum, &c.* L. III. Od. 21.

La voix qu'inſpire la Sageſſe
Ne dedaigne pas les chanſons.
Souvent cette Morale auſtère
Dont Caton voulut s'étayer,
Célébrant ton joyeux myſtère,
Avec toi daigna s'égayer.

Par une douce violence
Tu commandes à nos humeurs;
Tu forces la haine au ſilence,
Tu ſais t'aſſujettir nos mœurs.
Tu dérides le front du Sage
Sous la douce ivreſſe abattu;
Et tu ſers le Libertinage,
Sans effaroucher la Vertu.

Le voile de la Politique
Tombe ſous tes premiers efforts;
De ſa plus ſecrette pratique
Tu découvres tous les reſſorts.
Par toi le pauvre qu'on opprime
Perd un douloureux ſouvenir,
Et dans le tranſport qui l'anime
Ne voit qu'un heureux avenir.

Viens, & que les graces badines
Qui ne t'abandonnent jamais,
Des plaiſirs que tu nous deſtines
Redoublent encore les attraits.
A la lueur de cent bougies,
Rivales de l'aſtre du jour,
Nous célébrons tes orgies,
Sans ſonger même à ſon retour.

VOILA Horace à table & en gayeté. Quelles graces, quel agrément dans l'eſprit! Qu'il ſeroit

feroit délicieux de vivre avec un tel homme! Defpréaux & Rouffeau n'ont rien fait qui faffe défirer la même chofe. Ils ne fauroient être mis en paralléle avec Horace de ce côté-là. Je ne vois rien chez les Modernes qui en faffe fouvenir à cet égard, fi ce n'eft quelques piéces de l'Abbé de Chaulieu. On y voit la même Morale, la même fenfibilité pour le plaifir, & la même facilité d'expreffion, enfin le même tour de génie. Ne croiroit-on pas qu'Horace a fait ces quatre Vers où l'Abbé de Chaulieu, déja vieux, acheve ainfi la peinture de fon ame.

Ami voilà comment fans chagrin, fans noirceurs,
De la fin de nos jours poifon lent & funefte,
Je feme encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me refte.

QUELLES font ces fleurs dont il feme fes derniers jours? c'eft le fecours d'une Philofophie douce & gaye qui s'acommode au tems, & qui porte le plaifir par tout. C'eft ce qu'il dit dans quatre autres Vers qui finiffent fon Ode fur la retraite:

Egayons ce refte de jours
Que la faveur des Dieux nous laiffe;
Parlons de plaifirs & d'amours:
C'eft le confeil de la Sageffe.

VOILA les fleurs qu'Horace cueilloit. Cette Retraite de l'Abbé de Chaulieu eft tout à fait dans fon goût, & comparable prefque à cette Ode charmante dans laquelle Horace chante la douceur de la vie champêtre. „ Heureux, dit-il, heureux celui qui fil„ lonne le champ de fes pères, & vit, com„ me eux, fans foins, fans affaires, & fans „ créancier!

De

De la trompette ſanguinaire
Il oſe mépriſer la voix:
De la fortune mercenaire
Il ignore les dures loix.

Il rit du frivole avantage
Dont le courtiſan eſt épris;
Et l'intrigue au double viſage
N'obtient de lui que des doubles mépris.

Fidèle aux loix de la nature,
Seule elle fait tous ſes plaiſirs;
Et ſes beſoins ſont la meſure
De ſes goûts & de ſes déſirs.

Tantôt à ſa vigne naiſſante
Il unit de jeunes ormeaux;
Tantôt d'une main bienfaiſante
Il en élague les rameaux.

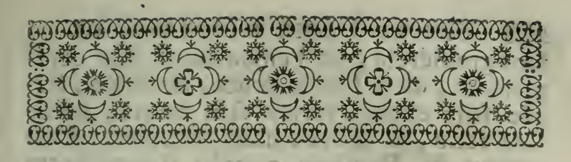
Tantôt à l'ombre de ſa treille
Il compte ſes troupeaux naiſſans;
Il ſerre les dons de l'abeille;
Il tond ſes agneaux bondiſſans.

Lorſque Pomone en ces contrées
A mûri ſes dons précieux,
Il charge ſes mains épurées
Des premiers qu'il offre aux Dieux.

Sous un vieux chêne il ſait attendre
Le déclin du brûlant Soleil:
Puis ſur un gazon frais & tendre
Il va chercher un doux ſomeil.

Alors mille rivaux d'Orphée,
Fardeau léger des arbriſſeaux,
S'uniſſent, pour hâter Morphée,
Au gazouillement des ruiſſeaux.

(La Suite dans le Num. ſuivant.)



PETIT RESERVOIR.

Suite des Reflexions ſur le génie d'Horace, de Deſpréaux & de Rouſſeau.

CETTE peinture n'a-t-elle pas un agrément infini ? il ſemble voir la nature elle-même, & la nature de l'âge d'or. Voilà ce que Deſpréaux & Rouſſeau n'ont jamais fait entrevoir. Ils ne connoiſſent pas ce genre-là : & pourquoi ? c'eſt que la nature de leur eſprit les en détournoit. Il faut pour ces Poëſies champêtres & printaniéres un naturel & une aménité qui ne ſe trouve qu'avec un cœur paiſible & un eſprit gai. Il faut que ſes ouvrages ſoient faciles & empreints d'un certain caractère de pareſſe aimable, qui ne ſemble eveillée que par le Sentiment. Ils doivent reſpirer la vertu douce & la volupté ſage. Les images y doivent être ſimples, mais nobles; il ne faut les chercher qu'autour de ſoi, mais il faut les choiſir. Il y faut de l'élégance ſans affectation, de la naïveté

sans grossiéreté, de l'enjouëment sans déréglement, de la Poësie douce, familiére, fertile sans excès, variée sans écarts, noble sans faste, & animée sans transport. Despréaux & Rousseau remplis d'excellentes qualités, étoient bien loin de celles-là. L'esprit du premier répand l'aigreur; le cœur du second distille le fiel. Despréaux, Critique farouche & opiniâtre, est presque toujours de mauvaise humeur; Rousseau, venimeux par sa propre nature, s'il est permis de parler ainsi, & envenimé par ses malheurs, est un ennemi toujoûrs armé. Ce sont deux lynx affamés, prompts à appercevoir & à saisir leur proie. Je ne crois pas que ni l'un ni l'autre ait jamais été amoureux. La discrétion des Poëtes ne leur défend pas de chanter leurs amours, & la Poësie le leur ordonne. La peinture de ce doux sentiment est son plus délicieux appanage; ainsi leur silence peut constater leur insensibilité: & il ne faut pas y avoir du regret; une maîtresse auroit été bien mal entre leurs mains; je crois que pour peu qu'elle eût connu Horace, elle l'eût trouvé bien souvent à redire dans ses imitateurs. Ecoûtons-le parler à la sienne, & la faire parler dans une Ode en Dialogue qu'il lui adresse comme un projet de raccommodement, & le gage de la douleur qu'il a d'être brouillé avec elle.

HORACE ET LYDIE (*).

HORACE.

Plus heureux qu'un Monarque au faîte des grandeurs,
J'ai vû mes jours digne d'envie.
Tranquilles, ils couloient au gré de nos ardeurs,
Vous m'aimiez, charmante Lydie.

LYDIE.

Que mes jours étoient beaux quand des soins les plus doux
Vous payiez ma flame sincère!
Venus me regardoit avec des yeux jaloux:
Chloé n'avoit pas sû vous plaire.

HORACE.

Par son luth, par sa voix, organes des amours,
Chloé seule me paroît belle.
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai les miens pour elle.

LYDIE.

Le jeune Calaïs, plus beau que les Amours,
Plaît seul à mon ame ravie.
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai deux fois ma vie.

HO-

(*) *Donec gratus eram, &c.* L. III. Ode 9.

HORACE.

Quoi! si mes prémiers feux, ranimant leur ardeur,
Etouffoient une amour fatale;
Si perdant pour jamais tous ses droits sur mon cœur,
Chloé vous laisse sans rivale. . .

LYDIE.

Calaïs est charmant, mais je n'aime que vous.
Ingrat, mon cœur vous justifie.
Heureuse également, en des liens si doux,
De perdre ou de passer la vie.

Que d'esprit, que d'adresse, ou plûtôt que de Sentimens! car j'aime à croire que cette Ode est son seul ouvrage. Avec quelle finesse les motifs de cette brouillerie amoureuse sont détaillés! Avec quel artifice ce Calaïs & cette Chloé qui en étoient les causes, sont amenés-là pour être sacrifiés à Horace & à Lydie! Il est à croire que celle-ci adopta le projet de son amant, & justifia la fin de l'Ode: je ne lui pardonnerois pas de ne l'avoir pas fait. Mais je crois que Despréaux & Rousseau auroient été bien embarrassés à la détacher de son Calaïs. La tendresse & la galanterie ne sont pas de leur domaine. Il y a cependant quelques Epigrammes & quelques Contes du dernier qui sont marqués au coin de ces deux qualités aimables. Il faut prendre garde ici à une chose; c'est qu'il y a dans ces petits ouvrages deux mérites d'un genre différent. Il y a la pensée, ou le sentiment,

qui conclud & qui conſtate l'Epigramme ; & il y a la manière d'amener cette penſée. Ce dernier talent doit ſe rapporter à l'art de conter ; & Rouſſeau le poſſedoit à merveille : il y eût été le maître d'Horace : celui-ci a inſéré quelques Contes dans ſes Satyres & ſes Epîtres. Les allegories ſont juſtes & fines, les préceptes ſont raiſonnables, la fable eſt nette & conciſe. Mais La Fontaine n'avoit pas paru, & Horace n'étoit pas La Fontaine. Sa maniere de conter tient un peu de la préciſion ſéche de Phédre, dont il étoit preſque contemporain. Peut-être étoit-ce-là le goût des Romains ; peut-être auſſi ne s'accommodoient-ils de cela que parce qu'ils ne connoiſſoient pas mieux.

ROUSSEAU nourri non ſeulement des Anciens, mais des Modernes à qui il ne manque, pour ainſi dire, que l'antiquité, à puiſé heureuſement dans les ſources qu'avoient ouvert Marot & La Fontaine. Auſſi conte-t-il admirablement. Pas un mot qu'il ne ſoit où il doit être, pas un de manque, pas un de trop. Il ſemble que celui qu'il employe en rime, ait été inventé pour le mettre à la fin du Vers où il le place. Rien ne languit, tout marche, tout tend à la fin, & jamais il ne bleſſe cette unité précieuſe d'où réſulte la vraie beauté des ouvrages d'eſprit. Voilà le mérite de ſa manière ; & celui-là n'eſt fondé que ſur le jugement ſain, le goût juſte, & l'artifice judicieux de l'Auteur. Le mérite de la penſée au contraire tient uniquement au ſentiment qu'elle exprime. Quand cette penſée eſt fine, quand elle eſt

naturelle, quand elle eſt délicate, quand elle eſt tendre, quand elle eſt paſſionée, quand elle eſt galante, elle a le mérite de la fineſſe, du naturel de la délicateſſe, de la tendreſſe, de la paſſion, de la galanterie. Or pour faire une douzaine d'Epigrammes tendres & galantes, il ne faut qu'une douzaine de penſées de ce genre. Je conviens que pour en trouver ſeulement une, il faut avoir les parties d'où elle réſulte.

MAIS à l'égard de Rouſſeau, chacun ſait comment ſes Epigrammes ſont nées ſous ſa main: & ſon mérite eſt établi ſur tant de titres inconteſtables, qu'on peut, ſans offenſer ſa mémoire, avouer que dans ces petits ouvrages le fond n'eſt pas à lui. Les vieux livres & la converſation le lui fourniſſent; mais qui eſt uniquement à lui, c'eſt la manière. Je ne parle point de ſes Epigrammes Satyriques; je crois que perſonne n'en reclamera les penſées: & ſi c'eſt un mérite de médire plaiſamment, celui-là reſtera tout entier à Rouſſeau.

OUBLIONS ces traits où l'eſprit ſe pare des défauts du cœur, & revenons à des objets plus doux. Je remarque que Rouſſeau à donné la forme de Conte à tous les petits ouvrages qu'il a fait dans le genre galant. C'eſt que, quand il tenoit une penſée de cette eſpèce, il ſe ſentoit maître dans l'art de la faire valoir. Sans l'artifice du Conte, cette penſée n'auroit fait qu'un Vers; & il en faut bien de pareilles pour faire une Ode telle, par exemple, que le Dialogue d'Horace & de Lydie. Rouſſeau ſe défioit avec
raiſon

raiſon de ſon fond ſur cet article, & il a bien fait de ſe rejetter ſur la manière, où il eſt admirable. Quand il s'eſt écarté de cette méthode ſage, il s'en eſt mal trouvé. Il y a pourtant de jolis tableaux dans ſes Cantates; mais ce ſont des peintures, & non pas des ſentimens. L'Ode qu'il adreſſe à une veuve, fait voir combien il étoit neuf dans le pays de la galanterie. Ce petit Poëme eſt moqueur, au-lieu d'être galant; ce qui feroit ſon véritable genre. Rouſſeau n'y cherche pas à plaire, mais à faire rire: il y a même des plaiſanteries groſſières & qui devroient choquer celle pour qui elles ſont faites; tel eſt cette ſtrophe.

De la célèbre Matrone,
Que l'antiquité nous prône,
N'imitez point le dégoût,
Ou pour l'honneur de Petrone
Imitez-la juſqu'au bout.

IL me ſemble que c'eſt ſacrifier bien indécemment l'honneur de ſa veuve à celui de Petrone; & je ne crois pas que cette tournure de conſolation lui ait beaucoup plû. N'y a-t-il donc que l'égarement le plus infame, qui puiſſe remplacer le ſentiment le plus honnête? La Poëſie manque-t-elle d'images agréables & voluptueuſes? Non, ſans doute; mais le Poëte dont nous parlons en manquoit. Il manquoit de ſentiment, je ne veux pas dire qu'il ne ſentoit point; mais il n'avoit qu'une façon de ſentir. Tous les ſentimens n'étoient point de ſon reſſort: & comme il

s'eſt exercé ſur toutes ſortes de ſujets, on ſent quelque fois ce vuide dans ſes ouvrages. Ses Cantiques, qui ſont admirables, pleins d'idées, de tours, d'expreſſions, d'images ſublimes, deviennent froids quand il y faut parler le langage affectueux. Tant que Rouſſeau veut peindre le maître, le créateur du monde, le Dieu des armées, le fléau des méchans, ſon pinceau eſt d'une hardieſſe & d'une nobleſſe inimitables. Mais faut-il peindre un Dieu père & ami des hommes, faut-il lui adréſſer l'hommage du cœur, Rouſſeau ne trouve plus rien chez lui, & ſe ſert mal-adroitement de ce qu'il emprunte.

HORACE parloit à ſes Dieux ſur un ton bien différent. Les images riantes, les ſentimens affectueux ne lui coûtent pas plus que les traits pathétiques & les idées majeſtueuſes. Il ſemble le meilleur ami de ſes Dieux. C'eſt Mr. de Fenelon. Horace eſt plein de ſentiment : il le porte par tout. C'eſt le caractére diſtinctif de tous ſes ouvrages; & c'eſt un mérite qui manque ſouvent à Rouſſeau, & plus encore à Deſpréaux. Celui-ci réuniſſoit le goût, la raiſon, & une connoiſſance infinie de ſa langue & ſon art. Tout cela en a fait un Verſificateur excellent, un Ecrivain admirable; un peu plus de ſentimens en auroit fait un Poëte achevé. C'eſt du ſentiment que réſulte le génie; ou plûtôt le génie n'eſt autre choſe qu'un ſentiment fort & vif, un inſtinct ſupérieur à l'eſprit & aux réflexions. L'uſage a étendu la ſignification du mot de ſentiment trop loin, pour que ceci n'ait pas beſoin d'explication:

on

on entend communément par-là la ſenſibilité du cœur. Or tout homme ſenſible n'eſt pas un homme de génie; mais tout homme de génie eſt ſenſible, & n'eſt homme de génie que parce qu'il eſt ſenſible.

RAPPELLONS-nous les effets du génie, pour en démêler plus aiſément la cauſe. C'eſt au cœur qu'aboutiſſent tous les chemins qu'on peut tenir pour plaire ; mais le cœur s'affecte par bien des impreſſions différentes : il y en a autant que de paſſions, & c'eſt de-là que reſultent les divers noms qu'on leur a donné. Les paſſions fortes, audacieuſes, l'ambition, l'orgueil, la générosité, le deſeſpoir nous frappent en grand. Nous appellons homme d'enthouſiaſme, de génie, celui qui les excite en nous: voilà Corneille. Les paſſions tendres & plus à la portée de tous les cœurs, nous cauſent une émotion douce. Nous accordons le mérite du ſentiment à celui qui nous l'inſpire : voilà Racine. Voilà dans d'autres genres Quinault, La Fontaine, qui ne nous plaiſent que parce qu'ils nous attachent, & qui ne nous attachent que parce qu'ils intéreſſent. D'où tout cela émane-t-il ? Il faut en revenir à ce que je viens de dire. L'unique ſource de plaiſir pour nous, c'eſt le cœur: or on n'inſpire pas ce qu'on ne ſent point. Je ne doute pas que Corneille n'eût fait parler Alexandre plus héroïquement que n'a fait Racine, & je crois que Racine a fait parler Phédre plus paſſionnement que n'auroit fait Corneille : c'eſt que Corneille n'étoit homme de ſentiment qu'à l'égard de ces paſſions fortes où nous appellons

lons le génie ſentiment. Mais enfin tout cela émane du cœur; & c'eſt qui manquoit à Deſpréaux. Il ne parle qu'à l'eſprit & à la raiſon, parce qu'il n'a que de la raiſon & de l'eſprit. Il leur parle à merveille: & quand il trouve l'occaſion rare, de ſaiſir une matière où cela ſuffiſe, il eſt tout-à-fait admirable. Il n'en faut pas d'autres preuves que ſon Art Poëtique, ouvrage dont le genre unique eſt préciſément à ſon uniſſon. Il y joint la vérité des images à la ſolidité des préceptes: il égaie le ſtile didactique par des portraits & des comparaiſons. Tout y eſt ſage & ingénieux, juſte & fin à la fois. Bien des gens ſemblent vouloir le regarder comme une compilation de l'Art Poëtique d'Horace. Je ne ſai ſi c'eſt mauvais goût, ou mauvaiſe fois; mais il me ſemble néceſſaire que l'un ou l'autre ait enfanté cette opinion. Parmi environ douze cent Vers qui compoſent l'Art Poëtique de Deſpréaux, il y en a peut-être une cinquantaine d'empruntés ou de traduits, ſi l'on veut, d'Horace. Le Taſſe en a pris à proportion bien davantage chez Virgile, ſans qu'on l'ait accuſé d'avoir compilé l'Enéïde. D'ailleurs ce n'eſt pas en cela que conſiſte la vraie reſſemblance des ouvrages, c'eſt dans l'enchaînement des parties, c'eſt dans leurs proportions, c'eſt dans leur emplacement qu'elle ſe trouveroit; mais rien de tout cela n'eſt pareil chez nos deux Poëtes. Horace, échauffé d'un feu continuel, ne prend jamais haleine: il ſe repand comme un torrent ſur toutes les matières qu'il traite. Sa courſe n'eſt pas réglée; il laiſſe bien des

des choſes derrière lui, puis il revient ſur ſes pas. Il ramaſſe tout, il dit tout, mais avec trop de chaleur pour ne pas bleſſer la régularité. Il eſt précis, bref & coupé, peut-être même decouſu; mais que les lambeaux ſont précieux! Son ouvrage eſt un édifice où tous les ordres d'architecture ſont mêlés & ne ſont pas aſſez diſtingués; mais le choix des ornements fait oublier leur déſordre.

DESPRÉAUX marche toûjours l'équierre à la main. Ce n'eſt pas un conquérant qui pénétre avec une rapidité confiante jusqu'aux extrémités de la terre; c'eſt un Général ſage & habile, qui va pied-à-pied, mais ſûrement, qui reconnoit, qui prépare tous les chemins avant de s'y engager. Boileau manie avec une adreſſe extrême l'art ſi difficile de tranſitions. Tout eſt lié, tout forme un total régulier & admirable. Il y a pourtant des gens de beaucoup d'eſprit à qui cet ouvrage ne paroît pas encore aſſez méthodique. N'eſt-ce pas pouſſer un peu loin le goût de la méthode? pour moi, je crois que s'il y en avoit davantage, il y en auroit trop. Ce ne feroit plus que l'ouvrage d'un Régent: & tel qu'il eſt il me paroît le chef-d'œuvre d'un Poëte. J'avouerai même que, s'il m'a jamais paru qu'on pût y deſirer quelque choſe, c'eſt de cette chaleur à laquelle Horace accoûtume trop ceux qui le connoiſſent. Cette chaleur, dont le ſentiment eſt la ſource, & qui eſt elle-même celle des peintures vives, manque ſouvent à Deſpréaux: auſſi ſon coloris manque-t-il de vivacité. Il a traduit dans ſon Art Poëtique deux Vers d'une Ode d'Horace,

ce, qui chez celui-ci ſont d'un feu, d'une vivacité extrême. Il les a fort bien traduits; mais il remplace le ſentiment par de l'élégance: & le ſentiment n'a point d'équivalent qui puiſſe le rendre. Les voici:

Un baiſer cueilli ſur les levres d'Iris,
Qui mollement reſiſte, & par un doux caprice
Quelquefois le refuſe afin qu'on lui raviſſe (*).

CE n'eſt pas là Horace; ce n'eſt pas Licymnie dont il parle alors. Cela eſt bien élégant, les Vers ſont bien faits, l'image eſt agréable; mais ce n'eſt pas la choſe même: cela ne remue pas, cela ne reſpire pas la volupté. Le dernier Vers ne me ſatisfait point du tout. Je n'y trouve que foiblement tracés ce redoublement de plaiſir, cette progreſſion de tranſports que cauſent à une maîtreſſe tendre les efforts d'un amant qu'elle excite par des fantaiſies adroites & paſſagéres. Je vois tout cela chez Horace. Ses deux Vers me peignent le tête-à-tête le plus paſſionné. Le François ne me paroît pas aſſez preſſé, aſſez vif; il y manque du coloris: & voilà ce qui manquoit à Deſpréaux. C'eſt un excellent graveur: ſes eſtampes ſont bien deſſinées, ſes figures ſont bien diſtinctes, ſon ordonnance eſt parfaite; mais l'illuſion des couleurs n'y eſt pas.

ROUSSEAU ne manque pas de coloris; mais

(*) . . . . *facili ſævitia négat,*
Quæ poſcente magis gaudeat eripi.
L. II. Ode 12.

mais sa manière n'est pas universelle. Il est parfait dans la sienne, mais dès qu'il en sort, son pinceau n'est plus le même. Il n'a qu'un cercle d'idées, dont il tire un parti prodigieux; mais en le déguisant il ne les multiplie point. C'est un excellent peintre de portraits; il ne voit pourtant pas la nature en beau, & il la peint comme il la voit, avec une force & une hardiesse extrêmes. Horace a toutes les manières & tous les tons de couleurs; mais livré à un génie ardent, qui le maîtrisoit peut-être quelquefois, son ordonnance n'étoit pas toûjours aussi parfaite que son dessein & son coloris. Despréaux manque de sentiment. Rousseau en manque aussi à certains égards. Tous deux n'abondent pas assez d'idées. Ils sont plus réguliers, plus exacts, souvent moins nobles, moins fins & moins vifs; mais toûjours plus arrangés qu'Horace, qui n'a pas assez d'économie, & qui manque de méthode, ou qui la sacrifie à la variété, dont la fécondité de son génie le rendoit maître.

LE COQ ET LA POULETTE.

FABLE.

UN jeune Cocq épris d'une Poulette,
Sollicitoit la dernière faveur.
Il étoit beau: mais la Belle avoit peur
Des mauvais tours de sa langue indiscrette.
Tu n'auras pas satisfait ton ardeur,

Qu'un

Qu'un chant joyeux jusqu'au bout du Village
Annoncera que je ne suis pas sage.
Ah! ne crain rien; je suis un Cocq d'honneur,
Répondit-il, je te promets ma mie,
De ne chanter si tu veux de ma vie.
Jures en donc; je reçois tes sermens.
Le Cocq vainqueur y fut-il bien fidèle?
Il imita les plus honnêtes Gens,
Point ne chanta, mais il battit de l'aile.

POUR UNE VILLE INCENDIÉE.

La flamme avoit détruit ces lieux,
Graffein les rétablit par sa magnificence.
Que ce marbre à jamais représente à vos yeux,
Le Malheur, le Bienfait & la Reconnoissance.

INSCRIPTION POUR L'AMOUR.

Qui que tu sois, voici ton Maître.
Il l'est, le fut, ou le doit être.

VERS

A Madame DU BOCCAGE, *pendant son séjour à Londres; par Mr.* DE LA MOTHE, *Doyen de la Cour des aydes de Montauban, âgé de 87 ans.*

BEauté sans cesse adorée
Dans le Temple de Cypris,

Et

Et ſur le Pinde admirée
Par vos ſublimes écrits.

Daignez recevoir l'hommage
Que j'offre à votre portrait,
Enchanté de chaque trait
Je chéris mon eſclavage.

Régnant ſur les Beaux Eſprits
Dans le Temple de Mémoire,
Me ſoumettre eſt peu de gloire,
J'entends d'ici vos mépris.

Quoi régner ſur une flame
De nonante ans accomplis ?
L'amour en rit, mais dans l'ame
De tels feux ils ſçait le prix.

Heléne enflâma la Gréce
En diviſant tous les Dieux,
Mais il eſt plus glorieux
De ranimer la vieilleſſe.

Tout ſe plaît à s'enflamer
Du Midi juſques à l'Ourſe,
Moi je prolonge ma courſe
En vivant pour vous aimer.

J'apprends avec complaiſance
De mille climats divers,
Que pour l'honneur de la France
Vous avez paſſé les mers.

Cachez

Cachez-vous, Amphytrite,
Dans votre humide palais,
Les Dieux marins à sa suite
Ne vantent que ses attraits.

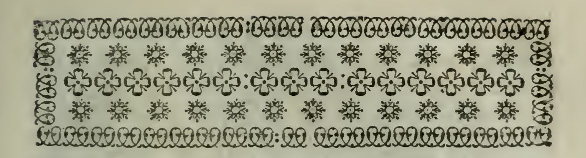
Dans une terre étrangére
Elle va donner le ton;
On admire, on y révére
La rivale de Milton.

Partez, belle Du Boccage,
Puissent Minerve & l'Amour,
Vos compagnons de voyage,
Vous presser pour le retour!

Amazone du Parnasse,
De vos glorieux travaux
L'éclat, la force & la grace,
Etonnent tous vos rivaux.

Revenez charmer la Seine,
D'Eden quittez le séjour,
Je vois déja Melpomène
Qui vous courronne à son tour.





PETIT RESERVOIR.

SUR LES CAUSES DU BONHEUR OU DU MALHEUR DANS LES MARIAGE.

Traduit

DU RAMBLER.

UNE des Remarques les plus ordinaires de ceux qui se mêlent d'être les Mentors du Genre humain, c'est que le Mariage, pour être dicté par la Nature elle même, & institué par la Providence, n'en est pas moins une source de désagrémens; & que ceux qui s'y engagent, ne manquent guéres de témoigner peu après, combien il se repentent de la folie qu'ils ont faite, & combien ils envient le sort de ceux qui, soit hazard, soit pru-

dence, ont été aſſez heureux pour s'en garder.

CETTE prétenduë infortune générale a fourni matière à pluſieurs Maximes fort ſages de la part des Gens ſerieux, & à nombre de Réflexions malignes de la part des Eſprits railleurs. Le Moraliſte & le Faiſeur d'Epigrammes ſe ſont également exercé ſur le ſujet. Les uns ſe ſont répandus en lamentations ſur ce malheur. Les autres l'ont tourné en ridicule: Mais comme de tout tems ce ſont les Hommes qui ſe ſont principalement mêlé d'écrire, le reproche de rendre les autres malheureux a été aſſez généralement intenté aux Femmes: & les Gens graves auſſi bien que les Goguenards, ſe ſont aſſez volontiers permis tantôt des Declamations, tantôt des Satyres ſur la Folie du Sexe ou ſur ſa Légéreté, ſur ſon Ambition ou ſa Cruauté, ſur ſa Retenuë ou ſa Foibleſſe.

ENTRAINÉ par tant d'exemples, & entrant pour quelque choſe dans une affaire qui intéreſſe tant de gens, j'ai eſſayé de me mettre au fait de ces Griéfs dont tout le monde ſe plaint; je me ſuis impoſé la loi de me dépouiller de tout l'eſprit de parti, de me placer entre les deux Sexes comme n'appartenant ni à l'un ni à l'autre, & comme ayant embraſſé une neutralité parfaite. Pour peu qu'on faſſe attention aux générations qui ont précédé, l'on verra que des deux côtés ils ſe recrient à haute voix de ce qu'on leur impute: & leurs clameurs méritent d'autant plus d'être également écoutées, que d'un & d'autre côté l'on y voit toute l'ardeur de gens qui ſe croient oppri-

opprimés, toute la confiance, qu'on démêle en ceux qui ſe promettent infiniment de la juſtice de leur cauſe, & toute l'indignation qui éclatte dans la vertu outragée. Les Hommes à la vérité, par leur attachement à l'étude & par leurs lectures, ont eu de leur côté l'avantage de pouvoir recueillir dans l'Hiſtoire de pluſieurs ſiécles des choſes propres à appuyer leurs plaintes; ils ont fait naitre des préventions en leur faveur en ſe fortifiant du témoignage reſpectable des Philoſophes, des Hiſtoriens & des Poëtes. Mais d'un autre côté les Femmes font plaider pour elles les Paſſions, Avocats bien plus éloquens que toute la vénérable Antiquité: & ſi elles n'ont pas de ſi grands Noms à produire, elles ſavent ſouvent employer des Argumens d'une tout autre force. Pauvre reſſource qu'une citation de *Socrate* ou d'*Euripide* contre les larmes d'une Belle, ou contre un tendre ſoupir! Il faudra toujours qu'un Homme ſoit bien froid, ou qu'il vueille être un juge bien impitoyable s'il ne demeure pas du moins en ſuſpens entre ces deux Puiſſances égales, comme l'étoit *Lucain* pour prononcer dans une cauſe où les *Dieux* étoient d'un parti & où *Caton* étoit de l'autre.

POUR moi, depuis long tems je ſuis Philoſophe ſur la matière, & préſentement que me voilà dans un âge où l'on eſt plus poſé, j'en ſuis parvenu à maitriſer tellement mes paſſions, que je ne cours aucun riſque, en écoutant les plaintes des deux Sexes, de prendre feu plutôt pour l'un que pour l'autre. Une longue Expérience m'a prouvé, que bien

ſouvent un Mari s'aviſe de tempêter contre ſa Femme, lorſque c'eſt ſa Maitreſſe qui lui a donné du chagrin ; & qu'une Femme ſe plaint de la mauvaiſe humeur de ſon Mari, tandis que ſon plus grand ennemi eſt le Jeu où elle ſe livre. Je ne m'en laiſſe donc plus impoſer par les Sermens de l'un ou par les Boutades de l'autre : & lorſque je vois *Monſieur* qui s'enyvre avec du Vin, & *Madame* qui ſemble vouloir en faire autant avec des Liqueurs, j'ai de la peine à croire qu'ils ne penſent qu'à charmer leurs ſoucis ; j'ai crû tout au contraire m'apperçevoir, que c'eſt moins à cela qu'ils butoient qu'à animer davantage leur Rage. Mais toujours ſi peu qu'on ajoute foi à telle ou telle accuſation particuliére, y a-t-il ceci de certain, c'eſt que toutes ces plaintes priſes enſemble montrent clairement que les Gens mariés ne ſont, généralement parlant, guéres contens de leur ſort. Comme c'eſt ici un Fait, il peut n'être pas inutile d'en rechercher la Cauſe, & d'examiner ce qui dans le *Monde conjugal* a frayé la route à tant de Maux. Pour m'en éclaircir, j'ai fait paſſer en revuë devant moi la Vie de quelques uns de mes Amis qui n'ont pas été des plus heureux dans le Mariage ; & j'ai fait une attention particuliére aux motifs qui les ont engagé dans cet état, & qui ont réglé leur choix. Voici ce que j'ai trouvé.

Le premier d'entr'eux qui a pris ce parti c'eſt M. Prudence. Quoiqu'un peu lent dans ce qu'il fait, c'eſt un homme qui ne manque pas de jugement ni d'un certain ſavoir-faire ſurtout dans ce qu'il a eu le tems d'examiner

un

un peu à loisir. Quand nous nous trouvions à la Taverne, c'étoit toujours lui qui faisoit l'ordonnance du Repas, qui accordoit avec l'Hôte, & qui nous apprenoit à chacun ce que nous avions à payer. Ce grave personnage trouva, à force d'y rever profondément, que si en se mariant de bonne heure on prenoit une Femme un peu moins riche, cela revenoit au même, que d'en prendre une qui le fût davantage & de se marier plus tard. Il découvrit, en estimant la valeur exacte des Annuïtés, qu'en balançant la Diminution constante de la Vigueur de la Vie avec la Reduction apparente des Intérêts, il étoit aussi avantageux d'avoir cent mille francs à vingt & deux ans qu'une plus brillante fortune à trente. Car il se présente, disoit-il, bien des occasions de placer son argent, qui ne se retrouvent plus, si on les laisse échapper.

PLEIN de ces pensées il jetta les yeux, non sur quelque beauté, sur quelque personne d'esprit ou d'un caractère aimable, mais sur une femme qui lui donnât cent-mille florins de bien. Il n'est pas bien difficile de trouver un tel parti dans les Villes florissantes de l'Angleterre, desorte qu'en ménageant les choses habilement avec le Pere, (dont toute l'ambition étoit de faire de sa fille une Femme de Condition) mon Ami obtint celle qu'il demandoit, & cela, comme il nous le dit en confidence deux jours après son Mariage, aux conditions les plus favorables.

CHARMÉ de son savoir-faire & de l'augmentation de sa Fortune, il conduisit sa

femme chez lui; mais dès ce moment-là il n'y jouït plus d'une heure de repos. Alecton étoit une de ces femmes à voix glapiſſante, qui n'ont pas eu la moindre éducation. Paſſionnée au de-là de l'expreſſion, petit-Eſprit s'il en fut jamais, ſon unique félicité conſiſtoit à boire & à manger ou à compter ſon argent; du reſte vraye Poiſſonniére. Une choſe où ils s'accordoient c'étoit dans le déſir de s'enrichir, avec cette différence pourtant, que le Mari alloit-là par les Gains qu'il ſe propoſoit de faire, au lieu que la Femme y tendoit par ſa Léſine. Prudence aimoit à hazarder quelque choſe, dès qu'il voyoit apparence de tirer profit de ſon argent. Alecton refléchiſſant que ce qu'elle tenoit étoit ſien, tant qu'elle ne s'en déſaiſiſſoit point, trouvoit le Commerce beaucoup trop hazardeux, & aimoit mieux placer ſon Capital à un Intérêt modique, mais ſur de bonnes ſuretés. Cependant le Mari s'aviſa d'aſſurer un Vaiſſeau à un prix fort déraiſonnable, & par malheur il y perdit. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller toute la fureur de ſa Femme. Elle le tourmenta tant par ſes Cris & ſes Reproches qu'elle lui fit paſſer l'envie de tenter une ſeconde fois la même choſe. Il y a trente ſept ans qu'il traine ſa triſte vie avec elle, & depuis ſon déſaſtre elle n'a daigné jamais l'appeller d'un autre nom que de celui de Monſieur l'*Aſſureur*.

CELUI de notre Côterie qui a le plus ſuivi de près le premier c'eſt Philidor. Il vit Céliante en caroſſe à une Courſe de Chevaux,

vaux, & eut occaſion de paſſer une nuit avec elle à danſer. Il en fut preſque auſſitôt épris, & la reconduiſant chez elle au matin, il ne manqua pas de ſe déclarer ſon Amant. Il avoit trop peu d'uſage du monde pour ſavoir diſtinguer ce qui n'eſt que Coquetterie d'avec ce qui eſt vivacité d'eſprit, ou pour ne pas être pris par un ſouris qui partoit moins d'une gayeté naturelle que du déſir de l'engager. Mais hélas! il ſe reveilla bientôt de cet enchantement, & ſe convainquit que ſon plaiſir n'avoit duré qu'un jour. En moins de vingt quatre heures Céliante eut jetté tout ſon feu. Plus de Reparties brillantes. Plus de ces Airs de grandeur qui l'avoient enlevé. Elle étoit au bout de ſon rôlet. Tout ce qu'il en reſta pour lui ce fut un maintien rebutant, une converſation fade & puérile, & pour elle la reſſource de renouveller ſans ceſſe les mêmes minauderies & les mêmes pratiques ſur des ſujets tout auſſi neufs que lui; ce qui ne manqua pas de les faire tomber, l'un dans les plus grands ridicules, & l'autre dans le dernier mépris.

Ariste fut le troiſiéme. C'étoit un Homme de ſens, qui ſavoit tirer parti de la vie & la mettre à profit. Bien qu'il eût été à portée de ſe livrer aux plaiſirs & à la joye, il s'étoit toujours ſi bien poſſedé, & avoit tenu une conduite ſi modérée, que naturellement on devoit le regarder comme ſe propoſant des objets plus nobles & plus élevés. S'étant retiré, pour paſſer l'Eté, à un Village aſſez peu fréquenté, il s'y trouva logé ſous même toît

avec Julie, & ſe vit comme inſenſiblement engagé à faire connoiſſance avec elle, & dans la ſuite à ſe lier un peu davantage, entrainé par l'Eſprit & la Politeſſe qu'il lui trouvoit. Il n'y avoit guéres moyen de voir-là d'autre monde, de ſorte qu'ils étoient toûjours enſemble; & comme tout l'agrément qu'ils avoient dans cet endroit, ils le devoient l'un à l'autre, bientôt ils ne connurent d'autre plaiſir que celui de ſe rencontrer. D'abord Ariſte étoit ſimplement charmé de l'entretien de Julie. Peu après il eut de la peine à ſe paſſer d'elle. Il étoit mal à ſon aiſe pendant qu'elle étoit abſente. Il connoiſſoit ſon mérite & ſon tour d'Eſprit, & ſe le rappelloit inceſſamment.

EN un mot, il trouvoit tant de conformité de caractère entre elle & lui, qu'enfin il en conclut qu'ils étoient deſtinés l'un pour l'autre. Il ſe déclara en conſéquence, & après d'aſſez courtes amours, nos deux Amans s'unirent, & mon ami mena ſa nouvelle Epouſe comme en Triomphe en Ville à l'entrée de l'Hyver.

VOILÀ le beau de leur Avanture; en voici le laid. Ariſte n'avoit vû ſon Epouſe que dans une certaine poſition. A la Campagne il n'y avoit pas cette variété d'objets, qui eſt capable d'exciter & de mettre ſucceſſivement au jour des Déſirs & des Inclinations contraires. Ils avoient aimé tous deux la Retraite & la Réflexion, mais où? Dans un Village où il n'y avoit que la Retraite & la Réflexion à choiſir. A peine y eut-il moyen de ſe répandre davantage dans le Public, que

Julie

Julie fit voir à découvert des Passions, que la circonstance plutôt qu'une hypocrisie proprement dite lui avoit fait tenir en bride. Elle ne manquoit pas d'une certaine force d'esprit; elle savoit raisonner, mais ce dont Ariste ne s'étoit pas apperçu pour son malheur, c'est que tout cela ne lui servoit de rien, quand une fois l'amour du plaisir & le désir de briller s'étoient emparés de son imagination. Elle étoit dépensiére pour ses Divertissemens, violente dans ses Passions, insatiable dans ses Plaisirs, & dans ceux-là même qui pouvoient le plus faire tort à sa réputation, avide de fleurettes & de louanges, sans qu'il lui importât de qui elles venoient. Et voilà la belle trouvaille qu'Ariste, ce grand Philosophe, avoit faite dans sa solitude: n'y avoit-il pas pour lui de quoi s'en féliciter beaucoup? & n'étoit-il pas bien fondé à se promettre de la part d'une telle compagne des lumières dans ses Etudes & des encouragemens à la Vertu?

UNE toute autre raison engagea Prosape dans l'Hymenée. Ayant perdu son frere cadet, il craignit que le nom de sa famille ne s'éteignît, & épousa sa Servante sans autre cérémonie, afin de prévenir cet accident. Qu'en est-il arrivé? Il a des enfans, mais qui n'ont ni éducation ni manières. Il a honte, à son propre dire, de les voir à sa table. Il a une Femme, mais sa Maison est sur un pied à ne pouvoir y recevoir d'honnêtes gens. C'est lui-même qui ne peut s'empêcher de s'en plaindre à ses meilleurs amis.

ARGANTE n'est pas plus heureux. Quoi-

qu'il eût de grands biens par lui-même, il s'eſt laiſſé gagner par ſon Oncle, & a pris de ſa main une Femme de moyenne réputation. Le déſir d'hériter de cet Oncle, qui a mis ſes biens à ce prix, l'a ſeul conduit. L'affaire eſt faite, & préſentement le pauvre homme s'étonne que tout le bien de ſa Femme, que tout celui de ſon Oncle & tout le ſien propre réunis, ſont incapables de lui faire goûter la félicité qu'on trouve dans la ſociété d'une Femme vertueuſe.

JE me propoſe de répandre cette matière une autre fois. Ce ne ſera point alors aux raiſons qui ont déterminé quelques autres de mes amis que je m'arrêterai. J'examinerai ce qui peut avoir reglé le choix de quelques Femmes de ma connoiſſance. C'eſt quelquefois par des raiſons d'un autre genre, que l'événement ne répond point à l'attente des Epoux; j'irai juſqu'à la ſource du mal. Pour le préſent je ne m'étendrai point en Réflexions ſur les Hiſtoires que je viens de rapporter. Je n'en ferai qu'une ſeule, c'eſt que tous ces Mariages ont mal tourné par une raiſon générale. C'eſt que les intéreſſés n'avoient pas compris, que l'eſſence du Mariage conſiſte à ſe lier par les nœuds étroits d'une Amitié véritable & conſtante. Or point d'Amitié ſans Confiance; & point de Confiance ſans Probité. Ce n'eſt pas le moyen d'être heureux de payer à la Beauté, aux Richeſſes, ou au Savoir-vivre un Tribut qui n'eſt dû qu'à la ſeule Vertu.

LE RETOUR DE CLIMENE, PASTORALE.

Composée en faveur de Mad. la Dauphine; par Mr. de FONTENELLE.

SCENE I.

ALCIDON, TIRSIS.

ALCIDON.

TIrſis rens-moi raiſon
De tout ce qu'en ces lieux j'admire,
Pourquoi quand l'Eté ſe retire,
Vois-je renaître ici des fleurs ſur le gaſon,
Tirſis, que veut dire
Un ſi doux Zephire
Hors de la belle ſaiſon?
J'attendois déſormais la neige & la froidure,
Aurons-nous le Printems deux fois?

TIRSIS.

Climene eſt de retour Berger, & la Nature
L'apprend à nos oiſeaux, à nos préz, à nos bois.
Voi comme en ces Climats elle ſe renouvelle.
Elle n'a jamais eu d'appas plus éclatans,
Elle en veut faire autant pour cette Belle
Qu'elle en feroit pour le Printems.

ALCIDON.

Ah! Je ne devois pas attendre
Qu'on m'apprît qu'elle eſt de retour,
Et ne ſentois-je pas qu'en ce charmant ſejour
Il vint de ſe repandre
Un air plus amoureux, plus tendre?

Aimons

Aimons, en ce charmant ſejour
On ne reſpire plus qu'amour!

Tous deux.

Aimons, en ce charmant ſéjour
On ne reſpire plus qu'amour!

TIRSIS.

Qui pourroit s'en deffendre?

ALCIDON.

Tous les cœurs enchantés ſe rendront à leur tour.

Tous deux.

Aimons, en ce charmant ſéjour
On ne reſpire plus qu'amour!

SCENE II.

TIRSIS, ALCIDON, THAMIRE.

THAMIRE.

Entendrai-je toûjours retentir nos bocages
De ces vaines Chanſons?
Pourquoi rendre à l'Amour ces indignes hommages?
Il trouble ſeul par ſes cruels ravages
Le repos dont nous jouïſſons.
S'il n'étoit point d'Amour au monde,
Que les Bergers ſeroient heureux!
Les charmes d'une paix profonde,
Les innocens plaiſirs n'étoient faits que pour eux.
S'ils n'étoit point d'Amour au monde
Que les Bergers ſeroient heureux!
Ne ſouffrons point qu'il nous enchaine;
Qui reſiſte d'abord en triomphe toûjours.

TIRSIS.

Berger, vous ceſſerez de tenir ce diſcours,
Vous n'avez jamais vû Climene.

THAMIRE.

J'ai vû mille beautés qui ne m'ont point ſupris,

J'ai

J'ai vû Silvie, Aminte, & Lisette & Doris,
Attaquer mon répos dont leur beauté s'offense;
Mon cœur s'est éprouvé contre tous leurs appas,
Je suis sorti de ces divers combats
Plus assuré de mon indifference.
Que puis-je avoir à redouter ?
S'il faut combattre encor, ma victoire est certaine.

ALCIDON.

Berger, tout cet orgueil se laissera dompter,
Vous n'avez jamais vû Climene.

THAMIRE.

Et bien, qu'elle paroisse avec tous ses attraits,
Elle n'a jamais vû Thamire,
Elle apprendra qu'on peut braver ses traits,
Insulter à ces yeux dont l'éclat vous attire,
En conservant une profonde paix.

ALCIDON, TIRSIS.

Ah! ne poursuivez pas, vous vous rendez coupable,
De son pouvoir l'Amour est trop jaloux.
Quelle vengeance effroyable
Vous prepare son courroux!
Nous en fremissons pour vous.

THAMIRE.

Ne craignez rien pour moi, je saurai me deffendre;
L'Empire de l'Amour auroit peine à s'étendre,
Si de l'indifférence on savoit mieux le prix;
Tout son pouvoir se borne à prendre
De foibles cœurs qui veulent être pris.

SCENE III.

TIRSIS ET ALCIDON.

N'imitons point ce téméraire,

Craignons

Craignons toûjours l'Amour, evitons ſa colère.

ALCIDON.

L'Amour, le plus grand des vainqueurs,
Soumet tout à ſes loix & l'Univers l'adore;
Mais les cœurs des Bergers lui doivent plus encore
Que tous les autres cœurs.

SCENE IV.

TIRSIS, ALCIDON, FLORISE.

FLORISE.

Je cours de toutes parts le déſeſpoir dans l'ame,
Bergers, on ne doit plus ſe fier aux ſermens,
Le plus tendre aux amans,
Philene a trahi ma flame.
Doux nœuds qu'avoient formez d'inocentes amours,
Que nous prenions plaiſir à ſerrer tous les jours,
Par une tendreſſe nouvelle,
Hélas! ne pouviez-vous avec tous vos attraits
Arrêter plus long-tems un amant infidelle,
Vous qui m'engagiez pour jamais.

TIRSIS.

Mais Bergere, avez-vous une entiere aſſurance
De ce funeſte changement?
Souvant un cœur jaloux en croit trop aiſément
La plus foible apparence.

FLORISE.

Mon malheur n'eſt que trop certain,
Une agréable erreur ne peut flatter ma peine,
Je me déguiſerois en vain
Le crime de Philene,
Je viens de voir ſur le ſein de Climene
Des fleurs qu'il tenoit de ma main.

ALCIDON.

Je ne ſuis point ſurpris que Climene l'engage.
Il faut aimer Clemene, il faut lui rendre hommage,
Dût-on quitter l'objet dont on avoit fait choix.
Tous les cœurs ſont faits pour ſes loix,
L'Amour en ſa faveur permet qu'on ſoit volage.
Il faut aimer Climene, il faut lui rendre hommage,
Dût-on quitter l'objet dont on avoit fait choix.

FLORISE.

Eſt-ce-là, juſte Ciel, dans mes douleurs preſſantes
Le ſoulagement que j'attends?

TIRSIS ET ALCIDON.

Climene eſt de retour que nous verrons d'Amantes
Pleurer des Amans inconſtans!

SCENE V.

TIRSIS, ALCIDON, THAMIRE,

THAMIRE.

Bergers, pourrez-vous bien m'en croire?
Je viens de voir Climene, & ne me connois plus.
Je ſuis tombé dans un trouble confus,
Je n'ai point à ſes yeux diſputé la victoire,
Je reſſens des tranſports qui m'étoient inconnus,
J'ai déja perdu la mémoire
De ces projets ſi fiers juſqu'ici ſoutenus.

TIRSIS ET ALCIDON.

O redoutable Amour! ô puiſſante Venus!
Quel Triomphe pour vous! quelle éclatante gloire!

THAMIRE.

A l'aimable Climene ils vouloient reſerver
Un cœur qui fut toûjours rebelle,
Ils m'ont permis longtems de les braver,

Pour

Pour rendre ma defaite encore plus digne d'elle.

A L C I D O N.

Que nous ſommes charmés de votre ardeur nouvelle !
Vous ne ſerez donc plus le ſeul de ces hamaux
Qui chante ſur dés tons ſi différens des autres.
Vous aimez, & vos Chalumeaux
Vont s'accorder avec les nôtres.

T H A M I R E.

A des chants amoureux ils n'ont jamais ſervi,
Bergers, recompenſons un tems que je regrette,
Déſormais je n'ai plus de voix ni de muſette,
Que pour chanter les yeux qui m'ont ravi.

Tous trois.

Chantons l'aimable Souveraine
De mille & mille cœurs,
Chantons des traits toûjours vainqueurs,
Chantons, chantons Climene.

T I R S I S.

En quelques lieux qu'elle tourne ſes pas,
Mille tendres amours y marquent ſa préſence.

T H A M I R E.

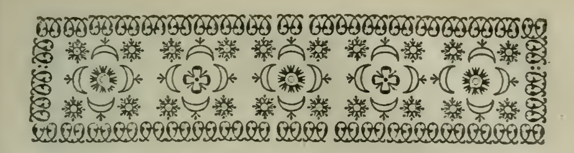
La fiere indifference
Fuït toûjours devant ſes pas.

A L C I D O N.

Elle nous deffend l'Eſpérance,
Et ſes rigueurs ne nous gueriſſent pas.

Tous trois.

Chantons l'aimable Souveraine
De mille & mille cœurs,
Chantons des traits toûjours vainqueurs,
Chantons, chantons Climene.



PETIT RESERVOIR.

APOLOGIE DE MR. BAYLE.

AVERTISSEMENT.

„ QUOIQUE la Lettre qui va ſuivre ſoit „ de vieille datte, les Anecdotes qu'el-„ le renferme n'en ſont pas moins cu-„ rieuſes ni intéreſſantes, ainſi elle méri-„ te bien de trouver ici la place qu'on lui „ deſtine.

LETTRE DE ***.

NE trouvez-vous pas, Monſieur, qu'il faut être un peu trop vain, pour prétendre décider ſur ſon propre témoignage,

un fait qui tout-au-moins a été problematique pendant quarante ans ? Cette réflexion paroît si naturelle qu'il est surprenant qu'un homme d'esprit tel que Mr. l'Abbé d'Olivet ne l'ait pas faite, avant d'abandonner au public, un mauvais Roman, tout-propre à le dèshonorer. C'est de la Lettre d'un Abbé à Mr. le President Bouhier imprimée cette année chez Didot, dont je veux parler. Mr. l'Abbé d'Olivet y prétend disculper Mr. Bayle d'avoir fait *l'Avis aux Réfugiez*, & en même tems il l'accuse d'un Adultere, deux Anecdotes si opposées à toutes les idées reçues que pour être effacées, elles auroient besoin de quelques choses de plus que l'assertion d'un Académicien, qui est une autorité à niveau du rien, dans un cas de la nature de celui-ci.

Oui, Monsieur, dit à Mr. le Président Bouhier, Mr. l'Abbé d'Olivet, *il est certain que l'Avis aux Réfugiez qui parut en* 1690. *& qui servit longtems de prétexte, à l'horrible guerre de Jurieu contre Bayle est de feu Mr. de Larroque, intime ami de nôtre cher Abbé Fraguier, chez qui je le voyois presque tous les soirs. Je lui ai cent fois entendu conter, que ne pouvant approuver la conduite des Réfugiez qui ne cessoient alors d'invectiver contre le Roi & contre la France, avec une aigreur capable de nuire à leur retour, il composa cet ouvrage dans le dessein de leur ouvrir les yeux & avant que d'être tout-à-fait déterminé à se faire Catholique.*

JE soutiens, Monsieur, qu'un homme assez babillard & assez dépourvu de mémoire & de jugement, pour avoir redit chez le seul

Abbé Fraguier, qui mourut le 3. May 1728, je ne dis pas cent fois la même chose comme Mr. d'Olivet, mais vingt fois seulement, doit l'avoir reditte mille fois ailleurs jusqu'à sa mort arrivée le 5. Septembre 1731. Or je vous prie, Monsieur, de faire effort pour concevoir comment un fait de cette nature ainsi repandu, a pu être un secret pour un Savant du mérite & des connoissances de Mr. le Président Bouhier jusqu'en 1739! Pour moi je vous avouë que cela passe ma foible intelligence, & supposant le récit de Mr. l'Abbé d'Olivet, vrai, qui est tout ce qu'il peut prétendre de ma deférence pour lui, je concevrois cent fois plus aisement que Mr. de Larroque a fait comme ces menteurs de profession qui à force de redire la même chose viennent enfin à se persuader a eux même qu'elle est vrai.

Mr. d'Olivet continuë, que Mr. de Larroque *ayant été appellé à la Cour d'Hanovre, où il fut retenu neuf mois*; *pendant ce tems-là Mr. Bayle dépositaire de son manuscript le fit imprimer de son aveu, mais avec parole de ne point nommer l'Auteur.*

Je ne veux point, Monsieur, me prévaloir contre le récit du témoignage de plusieurs honnêtes gens qui vivent encore, & à qui feu Mr. L. . . qui avoit corrigé les épreuves de l'ouvrage a fait voir des lambeaux du manuscrit de la propre main de Mr. Bayle; témoignage qui tout-au-moins pourroit balancer celui de Mr. d'Olivet. Je laisse l'Auteur dans toute l'obscurité où il a voulu s'envéloper, contant que c'est le parti le

 plus

plus ſage qu'un honnête homme qui n'a point de démonſtration à produire puiſſe prendre.

CEPENDANT un manuſcrit de la main d'un homme tel que Mr. Bayle eſt un préjugé bien ſéduiſant qu'il en étoit l'Auteur. Je ne m'arrêterai point à en étaler les raiſons, Mr. l'Abbé d'Olivet l'a fait lui même d'une manière ſi triomphante contre Meſſrs. les Journaliſtes de Trevoux qu'on doit ſuppoſer qu'il les croyoit légitimes.

SI Mr. de Larroque après ſon abjuration, n'oſa pas s'en déclarer l'Auteur, c'eſt, *que peu de jours après s'entretenant avec le P. Verjus Jeſuite célèbre, il aprit que Mr. l'Archevêque de Paris & le P. La Chaiſe, étoient indignez de l'Avis aux Réfugiez, dont l'Auteur ſi ce n'étoit pas un Proteſtant déguiſé leur paroiſſoit un fort mauvais Catholique, puiſqu'il traitoit de perſecuteurs, ou peu s'en faut, les Miniſtres du Roi. Pour ſentir combien ce diſcours deut faire d'impreſſion ſur Mr. de Larroque, il faudroit l'avoir connu. Jamais homme ne fut en même tems, & plus fier, & plus timide.*

SI ces raiſons pouvoient être de quelque poids du vivant de Mr. l'Archevêque de Paris, & du P. La Chaiſe, j'ajoute même de Louis XIV, elles l'avoient entièrement perdu ſous la Régence de Mr. le Duc d'Orleans. Il eſt donc hors de toute vraiſemblance que pendant quinze à ſeize ans, Mr. de Larroque ſe ſoit contenté de le redire cent fois devant Mr. d'Olivet, ſans s'en être déclaré lui-même l'Auteur par quelque écrit public, dans lequel il eut conſtàté la vérité du fait par toutes ſes

cir-

circonſtances, juſtification qu'il auroit bien duë à la mémoire de ſon ami qui s'en trouvoit flétrie. Mais il y a une extrême différence, entre inſinuer clandeſtinement être l'Auteur d'un ouvrage que perſonne n'oſe avouër, & le déclarer publiquement.

S'IL y a des Auteurs qui publient leurs ouvrages ſous des noms connus, il n'en manque pas qui, pour ſe faire une eſpece de reputation dans le monde, ſont charmés qu'on les croyent Auteurs d'ouvrages auxquels ils n'ont jamais eus aucune part. Si Mr. de Larroque eut été le véritable pere de celui-ci, ſa tendreſſe pour lui devoit être aſſez grande, puiſqu'il l'avoit cent fois répeté à nôtre Abbé, pour ne s'en pas remettre à lui du ſoin de publier cette Anecdote, huit ans après ſa mort. La probité la plus médiocre où l'amour-propre même trouvoit ſon compte, devoit engager Mr. de Larroque à juſtifier Mr. Bayle & à diſſiper des préjugez qui ſubſiſtent encore contre lui.

Il prit donc le parti, dit Mr. l'Abbé, *de ſe tenir clos & couvert en rëiterant à Mr. Bayle l'ordre de garder inviolablement le ſecret.* Voilà une expreſſion bien ſingulière pour un Académicien L'ORDRE DE GARDER LE SECRET. Ne diroit-on pas qu'il s'agit ici de Souverain à Sujet ou tout-au-moins de ſupérieur à ſubalterne? Des amis prient, ils exhortent, mais ils n'ordonnent point.

AUSSI l'ordre prétendu, fut-il mal obſervé, puiſque dès le 24. d'Octobre 1690. Mr. Bayle écrivit à Mr. Conſtant, que *dans un livre que la voix publique donne préſente-*

ment au fils de feu Mr. de Larroque, & qui est intitulé Avis important aux Réfugiez, il y a un coup de dent contre Mr. Merlal. Ce Mr. de Larroque après s'être réfugié des premiers en ce païs-ci, & puis en Angleterre nous a quittez, depuis quatre ou cinq mois pour s'en retourner en France.

Il n'est pas mal aisé de comprendre, pourquoi Mr. Bayle affectoit de repandre des bruits vagues que Mr. de Larroque fut Auteur d'un livre qui lui pouvoit faire honneur dans le parti qu'il venoit d'embrasser; c'étoit pour les éloigner de lui-même sentant alors tout le tort qu'ils lui pouvoient faire; sa passion s'il en étoit lui même l'Auteur étoit satisfaite, il en craignoit les suites, effet assez ordinaire des mauvaises actions. C'étoit d'ailleurs une vieille ruse, s'en étant déja servi quatre ans auparavant en écrivant à Mr. Lenfant le 3. de Février 1687. *Ces Messieurs de Londres*, lui disoit-il, *ont une étrange demangeaison d'imprimer, on leur attribue un Commentaire Philosophique sur les paroles de St. Luc*, contrains les d'entrer *qui en faisant semblant de combattre les persécutions Papistiques, va à établir la tolérance des Sociniens.* Il est certain cependant que le Commentaire Philosophique est de Mr. Bayle, quoi qu'il l'ait longtems desavoué; mais il l'a enfin réconnu en quelque sorte en écrivant à Mr. Desmaiseaux le 17. Octobre 1704. *Rien ne seroit plus difficile pour moi que la refonte d'un ouvrage: ainsi je ne m'engagerai point à ce que vous me proposez concernant le Commentaire Philosophique.* On ne s'avise guére

guere de propofer à un Auteur comme Mr. Bayle de réfondre un ouvrage qu'il n'auroit pas composé, & fa réponfe eft un aveu tacite qu'il le reconnoiffoit pour lui appartenir, fans quoi il auroit eu de meilleures raifons à alléguer, que la difficulté de l'entreprife.

Si Mr. d'Olivet n'ignoroit pas auffi parfaitement la Littérature moderne, qu'il fe croit initié dans l'ancienne, le fragment de la Lettre à Mr. Conftant que je viens il n'y a qu'un moment de tranfcrire, auroit dû lui épargner la honte de la réflexion qu'il a hazardée, & qui découvre à plein toute la malignité de fon cœur. *La critique des morts*, difent de judicieux Journaliftes (*), *eft la plus permife, lorfqu'elle n'eft que févére; mais lors qu'elle eft injurieufe & maligne, c'eft la plus odieufe.* Que penfer donc de la Réflexion de cet Abbé, fi non que l'épithête d'*horrible* lui conviendroit mieux qu'elle ne convient à la guerre de Mr. Jurieu contre Mr. Bayle, qui étoit en état de fe deffendre, & où il n'y eut que de l'encre répandu; mais il n'eft pas fcrupuleux en fait de Calomnie. ,, Qu'il ,, me foit permis, dit-il, de faire une ré- ,, flexion fur Mr. Bayle. Je le tiens perni- ,, cieux en matière de Réligion. Je crois ,, même, fi pourtant j'ofe prononcer là-def- ,, fus, qu'à le prendre du côté de l'érudi- ,, tion, il ne mérite pas à beaucoup près ce ,, haut rang, où les demi-favans l'ont placé. ,, Mais enfin lorsque je vois fa conftance à ,, garder un fecret de cette nature & que, pour ,, ne

(*) Journal des Savans.

„ ne point commettre ſon ami, il ſoutient
„ durant pluſieurs années les attaques d'un
„ chef de parti, l'homme du monde le plus
„ fougueux, à qui par un ſeul mot il pou-
„ voit fermer la bouche: comment lui re-
„ fuſer des louanges?

C'eſt-là jouer d'adreſſe & médire avec art;

puisqu'il ajoute immédiatement, *Peut-être auſſi ne fut-ce pas vertu toute pure.* Avant d'examiner ce doute, permettez moi à mon tour, Monſieur, de m'arrêter un moment ſur les paroles qui précédent. Mr. d'Olivet *tient* Mr. Bayle, *pernicieux en fait de Religion*; à la bonne heure, je n'en ſuis point ſurpris, il a porté de trop rudes coups à ſes ſemblables, pour être pardonné par des gens qui ne pardonnent jamais. Mais ſi on demandoit à nôtre Abbé, quels ſont ſes titres, pour trouver *qu'à le prendre même du côté de l'érudition il ne mérite pas à beaucoup près ce haut rang où le demi-ſavans l'ont placé*; peut-être ſeroit-il aſſez en peine d'en produire qui puiſſent ſoutenir l'examen. Du Latin, du Grec, des remarques de Grammaire, quelques traductions, & la Continuation de l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, ne le placeront jamais lui-même au rang des Savans du prémier ordre, & ſes airs mépriſans ſi peu ſoutenus, l'y placeront encore moins. Le monde n'eſt plus dupe de ces airs-là.

ON les pardonneroit cependant plus volontiers, que l'odieuſe intention d'attribuer à un principe criminel, une action qu'on a-

vouë

vouë soi-même mériter des louanges. Jusqu'ici on avoit cru qu'il n'étoit plus besoin d'être Chrétien, & qu'il suffisoit qu'on n'eût pas étouffé tous les principes d'équité naturelle pour ne point soupçonner du crime dans son prochain sur de bonnes actions qu'on lui voit faire. C'est pourtant là le cas, où se trouve Mr. d'Olivet. Dieu le lui pardonne, & le convertisse, car il *est plein d'un fiel amer*; la suite du *vers*. 23. du VIII. des Actes (*) pourroit peutêtre aussi lui convenir assez juste.

On supprima, dit-il, *en* 1681. *l'Académie de Sedan: Madame Jurieu fut obligée de suivre son mari hors du Royaume: Bayle auroit bien voulu se fixer en France: Mais de beaux yeux furent les Controversistes qui déterminerent ce Philosophe à quitter sa patrie.* Il y a tant d'ignorances entassées dans ce récit qu'elles détruisent ce qu'il y a de calomnieux.

PREMIERE ignorance. Les beaux yeux de Mad. Jurieu furent si peu les controversistes qui déterminerent Bayle à quitter la France, qu'il avoit abjuré la Réligion Romaine dès le 21. Août 1670. après l'avoir embrassée le 19. de Mars 1669.

SECONDE ignorance. Mr. Bayle quitta Sedan, non pour suivre Mad. Jurieu, mais parce que le 19. Juillet 1681. l'Académie de Sedan ayant été supprimée il perdit sa charge de Professeur, & que dès le même jour son ami Mr. van Zoelen prit la résolution de l'envoyer à Mr. Paets son parent, Conseiller à Rot-

(*) Bouhours N. T.

Rotterdam, qui lui promit une penſion & le droit d'enſeigner la Philoſophie. Il arriva à Rotterdam le 30. Octobre de la même année.

TROISIEME ignorance. Ce ne fut pas Mr. Bayle qui ſuivit Mad. Jurieu, mais Mr. Jurieu qui ſuivit Mr. Bayle à Rotterdam. Mr. Desmaiſeaux le dit en autant de mots, *Mr. Jurieu ſuivit de près Mr. Bayle.* Notre Philoſophe, ne voulant pas demeurer en reſte avec Mr. Jurieu qui lui avoit extrêmement aidé pour le placer à Sedan, travailla avec tant de ſuccès à lui procurer un établiſſement, que par le crédit de Mr. Paets la Ville de Rotterdam erigea en leur faveur une Ecole Illuſtre, dont Mr. Jurieu fut nommé Profeſſeur en Théologie, & Mr. Bayle Profeſſeur en Philoſophie & en Hiſtoire avec cinq cent florins de penſion.

Rotterdam, continuë Mr. d'Olivet, *ne put voir longtems une ſi étroite union ſans en juger mal: & l'on perſuada enfin à Mr. Jurieu que lui qui voyoit tant de choſes dans l'Apocalypſe ne voyoit pas ce qui ſe paſſoit dans ſa maiſon.*

SI nôtre Abbé s'eſt applaudi de cette plaiſanterie, il n'eſt pas à craindre que ſes bons mots faſſent fortune, & que, comme le diſoit Mr. Deſpréaux des ſiens, ils deviennent *proverbes en naiſſant.* Jamais il n'y en eut de frappés à un coin plus froid. L'idée de faire faire un Miniſtre cocu a réjoui l'imagination de Mr. l'Abbé qui naturellement froide eſt portée aux traductions. C'eſt ce qui l'a fait penſer à traduire Mr. Bayle en galant, traduction ſi éloignée de l'original que, s'il n'en avoit

avoit jamais fait de meilleures, il feroit resté fort au dessous de Du Ryer & de l'Abbé de Ville-loin.

Madame Jurieu, dit-il, *femme de beaucoup d'esprit qui se piquoit de savoir son Horace par cœur & qui n'étoit pas depourvuë d'attraits goûta fort Mr. Bayle âgé de vingt sept ans.* L'âge n'est pas indifférent, à semblable égard, Mr. l'Abbé le sait sans doute par expérience, mais il pouvoit en donner vingt huit à Mr. Bayle sans que cela eût beaucoup tiré à conséquence pour ses vuës, il se seroit au moins épargné le ridicule, de faire gouter Mr. Bayle à Mad. Jurieu avant qu'elle l'eut vû. La preuve en est claire. Mr. Bayle étoit né le 18. Novembre 1647. & il n'arriva à Sedan, où étoit Madame Jurieu, que le 31. d'Août 1675. Il avoit donc vingt huit ans moins deux mois & 18 jours, supposant qu'elle l'eût vû le même jour de son arrivée, & qu'elle eût pris feu d'abord.

PAR complaisance pour l'Académicien, je veux bien, Monsieur, supposer avec lui que Mad. Jurieu eut trouvé Mr. Bayle âgé de 27 ans fort à son gré; s'ensuivoit-il qu'il en dût être de même à 44 ans? Il faudroit de plus supposer, que Mad. Jurieu eut fait la même impression sur Mr. Bayle, ce ne seroit pas mêmes les deux seules suppositions qu'il y auroit à faire. Il faudroit que Mad. Jurieu eut fait toutes les avances, pour vaincre la timidité de Mr. Bayle, car les personnes qui l'ont connu le plus particuliérement, dans le tems même où il devoit être le plus aguerri, ont toutes assuré, que malgré son esprit

esprit, jamais novice n'avoit été plus embarrassé que lui, où il y avoit des Dames, il ne savoit que leur dire & n'osoit les regarder en face. Il y a plus encore, quelque libertin qu'ait été son génie, ses plus grands ennemis ont respecté ses mœurs qui ont toûjours été sans réproche.

MAIS sur la foi de qui Mr. d'Olivet nous donne-t-il cette Anecdote scandaleuse ? sur des conjectures formées il y avoit environ 50 ans (*) par Mr. Beringhen, Ecolier alors, & *mâtin* disciple de Mr. Jurieu. Ce n'est pas moi au moins qui caractérise ainsi Mr. de Beringhen, jugez-en, Monsieur, par les expressions de Mr. l'Abbé, *Jurieu enchanté du Professeur, étoit bien éloigné des idées qui nourissoient la malignité du Disciple.*

CES paroles disent quelques choses, ou elles ne disent rien. Si elles disent quelques choses, ce ne peut être que ceci. La malignité du Disciple se nourissoit de la pensée d'un commerce criminel entre Mad. Jurieu & Mr. Bayle, ce qui étoit bien éloigné des idées de Mr. *Jurieu*, qui étoit *enchanté du Professeur.*

NE faut-il pas avoir le cœur aussi perverti que celui du Disciple de Mr. Jurieu, pour publier une calomnie sur la foi d'un pareil garand? Je vous en fait juge, Monsieur. Il est vrai, que Mr. d'Olivet ne s'exprime pas tout-a-fait aussi crument que j'ai fait, mais ce qu'il dit est bien équivalent. Voici ses paroles.

„ UN Cavalier en pareil cas tire l'épée; „ un homme de robe intente un procès; un Poë-

(*) De 1675 à 1724.

„ Poëte composeroit une Satyre; chacun a
„ ses armes. Jurieu, en qualité de Théolo-
„ gien, dénonça Bayle comme un Impie".

Si chacun a ses armes, celles de Mr. l'Abbé, en qualité de confrere de Maimbourg, sont la calomnie, la mauvaise-foi, & le déguisement des faits les plus connus. *Pour preuve*, dit-il, *Jurieu alleguoit principalement l'Avis aux Refugiez.*

Mr. d'Olivet seroit-il assez ignorant pour croire ce qu'il dit? Ce phénomene seroit singulier, puisque les moins instruits savent que la mauvaise humeur de Mr. Jurieu contre Mr. Bayle venoit de plus loin. En voici l'origine. Mr. Bayle au mois de Mars 1682. publia sa premiere Lettre sur les Cométes. Il prit grand soin de si deguiser pour demeurer caché, mais le Sieur Leers qui l'avoit imprimé, en montra le manuscrit à Mr. Paets & lui dit de qui il le tenoit. Mr. Paets, croyant de rendre service à l'Auteur en le découvrant, n'en fit pas de mistère à ses amis. Cela parvint jusqu'à Mr. Jurieu qui fit des reproches à Mr. Bayle de ce que d'autres savoient le secret pendant qu'il le lui laissoit ignorer. *Mr. Jurieu*, dit Mr. Desmaiseaux, *parloit de cet ouvrage avec éloge: mais dans le fonds il souffroit impatiemment l'honneur qu'en recevoit Mr. Bayle: jaloux comme il étoit de la gloire de ses amis.*

Mr. Bayle ne tarda pas longtems à donner à Mr. Jurieu un nouveau sujet de mécontentement. Mr. Jurieu travailloit à une réponse à Mr. Maimbourg, qui ne parut qu'en 1683; il le prévint & composa en quinze jours

jours ſa Critique Generale. Il la commença le premier de Mai 1682, la finit le 15. du même mois & en reçut des exemplaires le 11. de Juillet. Le tour étoit ſanglant. *Le jugement qu'on fit de ces deux ouvrages*, dit Mr. Desmaiſeaux, *deplut infiniment à Mr. Jurieu. Il regarda Mr. Bayle comme ſon concurrent & ne put lui pardonner d'avoir enlevé tous les ſuffrages. Cet accident jetta dans ſon cœur des ſemences de haine & de jalouſie.*

Mr. d'Olivet auroit dû en être moins ſurpris qu'un autre, lui qui feignant d'ignorer ce qui l'a brouillé avec Mr. l'Abbé Desfontaines dit, *Point de rivalité, point de concurrence entre lui & moi. Je n'avois fait que des traductions, & l'Hiſtoire de l'Académie, c'eſt à dire, j'avois travaillé à faire honneur aux morts. Pour lui de ſon côté il s'apliquoit à dechirer les vivants. Je n'eus jamais la moindre envie de partager ſa proye.*

IL croit donc qu'une rivalité, une concurrence entre deux Auteurs peut les mettre mal enſemble ! Pourquoi donc en chercher des motifs inconnus? Je lui laiſſe à penſer, quel jugement il feroit d'un homme, qui, pour deviner les raiſons qui l'ont mis mal avec Mr. l'Abbé Desfontaines, affirmeroit que c'eſt le partage qu'il a voulu faire de l'objet de la tendreſſe de cet Abbé, n'étant pas toûjours néceſſaire que ce ſoit une femme, pour exciter de la jalouſie.

C'EST cependant la regle de ne juger d'autrui que comme nous ſouhaittons qu'on juge de nous ; Morale trop pure pour Mr. d'Olivet, puiſqu'un anacroniſme de huit ans n'eſt

n'eſt pas capable de reprimer la témérité de ſes jugemens.

La guerre, il eſt vrai, n'avoit pas encore été déclarée entre ces deux Auteurs; ils gardoient quelques bienſéances ſans s'en aimer davantage. Le Commentaire Philoſophique qui parut en 1686. attira la premiere attaque de Mr. Jurieu, qui le voulut refuter par ſon Livre *du Droit des deux Souverains, la Conſcience & le Prince*, dont Mr. Bayle parla d'une maniere tout-à-fait mépriſante dans un Avertiſſement qu'il fit ajouter à la tête de ſon troiſième Volume.

La maladie de ces deux Meſſieurs ſuſpendit pendant quelque tems les hoſtilités. Celle de Mr. Bayle dura treize mois. L'application au travail pouſſée trop loin avoit produit en lui un épuiſement d'eſprits qui le rendit incapable de la plus legere attention. Voici comme il s'en exprime lui-même, dans une Lettre à Mr. Conſtant du 22. de Mars 1688.

„ J'étois ſur le point de répondre, mon „ cher Monſieur, à l'agréable & obligeante „ Lettre que je reçus de vous par un Librai- „ re qui revenoit de Geneve, lors que je „ tombai malade, il y a plus de treize mois. „ Depuis ce tems-là je n'ai fait que trainer „ & languir, & je commence ſeulement à „ ce retour de Printems à pouvoir prendre „ un peu d'exercices Littéraires. A mon re- „ tour d'Aix-la-Chapelle, où j'avois été boi- „ re les eaux, je trouvai ici Mr. votre fils... „ Mais malheureuſement pour moi, j'étois „ quaſi hors d'état encore de parler beau- „ coup, ſans exciter ma petite fievre lente; ce

„ qui

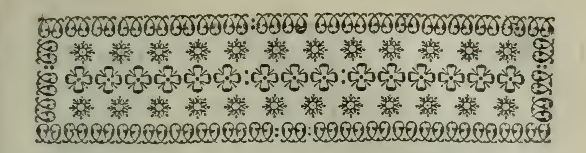
„ qui a été ma continuelle perſécution du-
„ rant ma maladie: pour peu que je me mêlaſſe
„ de converſation j'empirois mon mal". Il
écrivoit encore à Mr. Lenfant le 20. Juillet.
„ Je ne me ſuis pas encore remis à lire ; je
„ ne parcours pas mêmes les Journeaux; &
„ de peur que je ne me ſente tenté de rom-
„ pre le doux charme de la pareſſe, je vais
„ rarement chez les Libraires.

IL eſt aiſé de juger, que 41 ans & un ſemblable état de foibleſſe ne devoient pas faire de Mr. Bayle un galand bien dangereux, & que certains Abbés ſont plus à craindre pour les maris dont ils viſitent les femmes.

„ REVENONS, dit Mr. d'Olivet, au ſi-
„ lence que Mr. Bayle garda en faveur de
„ Mr. de Larroque ; pouvoit-il douter du
„ véritable motif. Motif qui allumoit le zèle
„ de Jurieu ? pouvoit-il croire qu'au défaut
„ de cette prétenduë preuve , Jurieu n'en
„ auroit pas bientôt imaginé une autre ? Ain-
„ ſi en violant le ſecret il avoit à craindre
„ de perdre ſon ami, & il ne pouvoit eſpé-
„ rer d'adoucir ſon Ennemi. Or il me ſem-
„ ble que, pour ne pas commettre un crime
„ infructueux, on n'a pas beſoin d'une gran-
„ de vertu".

(La Suite dans le Num. ſuivant.)





PETIT RESERVOIR.

Suite de l'Apologie de Mr. Bayle.

POURROIT-ON s'empêcher de conclure, Monſieur, des faits que je viens de rapporter, qu'une intrigue amoureuſe entre Madame Jurieu & Mr. Bayle, n'a point été le motif de la grande animoſité de Mr. Jurieu. Il n'eſt pas plus vrai que l'Avis aux Réfugiez en fut le prétexte. Ce ne fut même qu'en 1691. qu'on n'en parloit preſque plus en Hollande, que Mr. Jurieu s'aviſa de l'attribuer à Mr. Bayle qui avoit alors 44. ans, & Mr. d'Olivet lui prête charitablement une paſſion de 14. ans, pour en conclure que la vertu de Mr. Bayle étoit plus qu'équivoque. Ce que l'Abbé avance que *Mr. Jurieu le dénonça comme un impie*, & que pour *preuve il alleguoit principalement l'Avis aux Réfugiez, non que ce Livre contient quelques choſes d'impie, mais* parce qu'il *ne favoriſoit pas le Calviniſme*, eſt auſſi peu ſenſé que tout

le reste; car lors que Mr. Jurieu attaqua l'Avis aux Réfugiez comme un libelle contre la Religion, contre l'Etat, &c. Mr. Bayle n'y fut point nommé, & l'accusation regardoit principalement un chimérique projet de Paix, imaginé par un Genevois nommé Gondet, dont Mr. Bayle avoit communiqué quelques Copies.

Je ne prétens point suivre Messrs. Jurieu & Bayle dans tous leurs démêlez. Il me suffit je crois de prouver contre Mr. l'Abbé d'Olivet, que ce ne fut ni Mr. Jurieu, ni l'Avis aux Réfugiez qui suscitérent le plus de chagrin à Mr. Bayle, & qui lui firent perdre sa pension de Professeur, & le droit d'enseigner soit en public soit en particulier. La preuve n'en sera pas bien difficile à trouver, pourvû que Mr. d'Olivet ne prétende pas en être plûtôt crû que Mr. Bayle luimême. Le 28. Dec. 1693. Lettre CCXXIV. du nouveau Recueil, il écrivoit à son Cousin Mr. *** qu'il falloit en distinguer la *cause* du *prétexte*. La cause fut selon lui la révolution qu'il y eut alors dans la Magistrature de Rotterdam. Ses amis y eurent le dessous, & ,, pour montrer, dit-il, ce qu'on pouvoit ,, faire contre ceux qui ne rampent pas de- ,, vant ces nouveaux-venus & qui persistent ,, dans leurs liaisons avec leurs anciens a- ,, mis, on m'a cassé aux gages". *Le prétexte*, continue-t-il, *étoit de prétenduës maximes dangereuses à la Jeunesse.*

Que Mr. Jurieu & l'Avis aux Réfugiez y eussent contribué, il est évident que non, par la même Lettre. ,, Vous seriez surpris, ajou-

,, te-t-il,

„ te-t-il, ſi je finiſſois ſans vous parler du „ Miniſtre François, qui a écrit contre moi „ tant de libelles, & tant de calomnies. Je „ vous dirai que toutes ſes calomnies ſont „ tombées par terre, & qu'il n'y a que le „ Livre des Cometes imprimé, il y a près „ de douze ans qui ait été mis en jeu. Ce „ ſont d'ailleurs quelques Miniſtres Hollan„ dois de cette Ville, qui ont fait les pour„ ſuites contre moi clandeſtinement. Ces „ Miniſtres m'en vouloient de longue main, „ parce qu'ils haïſſent les amis & les patrons „ que j'eus d'abord en cette Ville, & qu'en„ têtez d'Ariſtote qu'ils n'entendent pas, ils „ ne peuvent entendre parler de Deſcartes „ ſans frémir de colère".

PEUT-ON ſouhaiter rien de plus précis & de plus décidé?

QUOIQUE ma Lettre ſoit déjà bien longue, je ne ſaurois la finir avant d'avoir examiné un raiſonnement de Mr. d'Olivet que j'ai déja rapporté. C'eſt celui, où il dit de Mr. Bayle, „ Mais enfin lors que je vois ſa „ conſtance à garder un ſecret de cette na„ ture, & que pour ne point commettre ſon „ ami, il ſoutient pendant pluſieurs années, „ les attaques d'un chef de parti, l'homme „ du monde le plus fougueux, à qui par un „ ſeul mot il pouvoit fermer la bouche; „ comment lui refuſer des louanges"? Vous avez déja vû, Monſieur, que ces louanges n'étoient pas bien pures, & qu'elles n'étoient même que le véhicule à une calomnie atroce. Voyons maintenant combien peu ce raiſonnement eſt ſenſé. Mr. Bayle n'étoit

pas l'Auteur de l'Avis aux Réfugiez, mais il en étoit l'Editeur, ſuivant Mr. d'Olivet. Comment pouvoit-il donc d'un ſeul mot fermer la bouche à ceux qui le mettoient ſur ſon compte? S'il y a quelque différence entre l'Auteur & l'Editeur d'une Satyre, elle eſt toute au deſavantage du dernier. L'un eſt entrainé par la paſſion en la compoſant, mais ſa paſſion ralentie, la crainte ou les remords l'empêchent de la publier, l'autre agit de ſang froid lors qu'il la publie, ſon amour propre & ſa vengeance n'en ſont point flattez, l'yvreſſe de la compoſition ne le ſeduit point, & il ne peut y avoir que la perverſité de ſon cœur qui le determine à une mauvaiſe action. N'eſt-ce pas là pour blanchir Mr. Bayle, le laver avec de l'encre?

MAIS ſi Mr. De Larroque n'étoit pas l'Auteur de l'Avis aux Réfugiez, qui auroit pu l'engager à repeter ſi ſouvent à Mr. d'Olivet qu'il l'étoit? Mr. L'Abbé nous en fournit lui-même la raiſon. ,, Par l'hiſtoire littéraire de ce tems-là, *dit-il*, nous voyons ,, que ceux qui n'approuvoient pas la querelle ,, de Jurieu, & qui ſe prétendoient connoiſſeurs en ſtyle, donnoient ce dernier ouvrage (l'Avis aux Réfugiez) à Mr. Pelliſſon, ,, rien ne pouvoit être plus flatteur pour ,, Mr. Larroque".

EN falloit-il davantage que cela, à un homme qui n'étoit pas d'ailleurs fort ſcrupuleux ſur la probité?

VOUS me direz ſans doute, Monſieur, que je donne-là à Mr. de Larroque un caractère bien eloigné de celui que nous en a donné Mr.

Mr. d'Olivet lors qu'il a dit: ,, Un ſimple ,, particulier qui loin d'être flatteur n'étoit ,, pas même complaiſant, ſe voyoit accueilli ,, par tout ce qu'il y avoit de plus grand: ,, il n'avoit pour plaire que ſa probité, & ,, ſon eſprit. Je fait l'Eloge de ſes amis ,, plus que le ſien".

LA vérité échappe ici à notre Abbé ſans qu'il y penſe, & ce qui mérite d'être remarqué, c'eſt que nous lui devons à lui-même la preuve qu'il ne ſait pas trop ce que c'eſt que probité, & que celle de Mr. de Larroque étoit fort ſuſpecte. Voici cette preuve. Parmi les Illuſtres amis qu'il lui donne, il place Monſieur Le Comte de Toulouſe à la tête. Cependant quoi qu'honoré de l'amitié d'un Prince plus reſpectable par ſes grandes qualités que par l'élevation de ſon rang, Mr. de Larroque eut l'ingratitude d'écrire contre lui. *Je ſai*, dit Mr. d'Olivet, *qu'en* 1716. *il compoſa un des grands Memoires qui parurent au nom des Princes du ſang contre les Princes legitimez.* Probité d'un genre nouveau, & particulier ſans doute à Mr. l'Abbé d'Olivet, qui quoi qu'Academicien n'adopte pas apparemment la definition de probité qui ſe trouve dans le Dictionnaire de l'Academie Françoiſe, *Droiture de cœur & d'eſprit, Integrité de vie & de mœurs.* Chez lui ce ſera (*) *l'art d'alterer le fonds & de feindre les circonſtances* de l'hiſtoire, & de ſe *jouer de la vérité.* Preuve la plus concluante que put don-

(*) Caractère de Mr. de Larroque donné par Mr. d'Olivet Hiſtoire de l'Academie pag. 132 & 133.

donner Mr. d'Olivet, que Mr. de Larroque étoit l'Auteur de l'Avis aux Réfugiez, & elle lui eſt échappée.

J'ai l'honneur d'être avec le plus parfait attachement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

* * *

A Rotterdam ce 30 *Septembre* 1739.

POUR achever la demonſtration de la fauſſeté des deux prétenduës Anecdotes de Mr. l'Abbé d'Olivet, il ne faut qu'ajouter à la Lettre que je vous envoye, ce qu'a dit Mr. l'Abbé d'Artigni dans ſon premier volume de ſes Nouveaux Mémoires de Littérature ſur ces deux faits. Son témoignage ne doit pas être ſuſpect. Le livre eſt imprimé à Paris avec Approbation & Privilége.

Premier chef, la Galanterie de Bayle.

„ J'ALLAI en Hollande en 1707, dit l'Auteur de la Notte page 324, l'année d'après „ la mort de Mr. Bayle, & parlant avec „ Mr. Baſnage des obſcenités du Dictionnai- „ re de Mr. Bayle, il me dit que le peu „ d'uſage du monde de Mr. Bayle le faiſoit „ quelques fois parler des matiéres Anato- „ miques devant des femmes comme au- „ roient fait entr'eux des Chirurgiens. Les „ femmes ne pouvoient s'empêcher de baiſ- „ ſer les yeux, ou de détourner la tête. Il „ en étoit ſurpris & demandoit s'il étoit „ tombé dans quelque indécence. On étoit „ obli-

„ obligé de l'en avertir & il changeoit de „ langage. D'ailleurs il avoit des mœurs „ si pures qu'il évitoit jusqu'aux occasions „ de tentation".

On ne dira jamais pareille chose de Mr. l'Abbé d'Olivet.

L'Abbé d'Artigni dit lui-même dans le texte de son Livre page 337.

„ Mr. l'Abbé d'Olivet ajoute une cir- „ constance qui, bien loin de dissiper „ les doutes qu'on pourroit former sur l'A- „ necdote, ne sert qu'à les fortifier; c'est „ que Rotterdam jugeoit mal d'une si étroi- „ te union, & que des amis charitables eu- „ rent soin d'avertir le Ministre de ce qui „ se passoit chez lui. Or cela paroit incon- „ cevable. On a vû durant plusieurs années „ les Satyres fondre de tous côtés sur Ju- „ rieu . . . c'étoit une belle occasion de lui „ reprocher cette infortune domestique si „ propre à mortifier son orgueil. Il est à „ présumer qu'on ne lui a pas fait plus de „ grace là dessus qu'on en fit, il y a quinze „ ans à un autre Ecrivain de Hollande fort „ connu, au quel on eut la cruauté de repro- „ cher en face & par écrit les galanteries „ de son épouse. Cependant personne n'a „ attaqué Jurieu par cet endroit sensible. Il „ n'a point eu de railleries à essuyer; & „ Madame Jurieu a toûjours été épargnée. „ Dira-t-on que les ennemis du Ministre „ craignirent d'être traités de Calomniateurs? „ ce seroit mal raisonner, outre que les fai- „ seurs de Libelles n'y regardent pas de si „ près, n'avoient-ils pas une excuse toute prête

„ en soutenant qu'ils n'étoient que l'Echo „ du Public: puisque, selon Mr. l'Abbé d'O- „ livet, tout Rotterdam jugeoit mal de l'é- „ troite union de Mr. Bayle avec Madame „ Jurieu".

VOILÀ pour l'Anecdote galante, voyons la seconde qui regarde l'Avis aux Réfugiés.

„ VOICI un fait que je sçai d'original, dit „ l'Auteur de la Notte page 331. Etant à la „ Haye au mois de Septembre 1707. j'y „ vis Mr. Moetjens Libraire Catholique de „ cette Ville, qui m'assura que c'étoit lui „ qui avoit publié la prémiere édition de „ l'Avis aux Réfugiés, & que Mr. Bayle lui „ en avoit envoyé le manuscrit avec 250 „ florins pour les fraix de l'Impression, il „ croyoit que l'ouvrage étoit de ce Savant, „ (il ajoûte page 136) qu'il étoit écrit de sa „ main. C'est ce que Mr. Moetjens n'a ja- „ mais fait connoître qu'après la mort de „ Mr. Bayle arrivée en 1706. un an avant „ mon prémier voyage de Hollande. D'ail- „ leurs page 322. on retrouve dans l'Avis „ aux Réfugiés toute la légéreté d'esprit „ de Mr. Bayle & son érudition variée, au „ lieu que Mr. de Larroque étoit un Ecri- „ vain dur & pesant (*).

Mr. l'Abbé d'Olivet qui est de l'Académie Françoise, devroit se connoître en style, mais

(*) Sur tout cela, voïez encore la *Table* des *Lettres de Mr.* BAYLE, à l'Article *Avis aux Réfugiés:* le *Journal des Sçavans de May* 1716. pag. 596 & 7; & *de Mars* 1718, pag. 292: & le *Journal Littéraire* 1731, pag. 187 & 8.

mais vraisemblablement, il n'a jamais lû l'Avis aux Réfugiés, ou l'amour du Paradoxe, & le plaisir malin de dèshonnorer la mémoire d'un Ministre & de son épouse, lui a oté le jugement.

L'AMOUR ET LE RESPECT, FABLE.

L'Amour rencontrant le Respect
Et rebroussant à son aspect
Le brusque fort. Que fais-tu là, beau Sire?
A quoi sers-tu dans mon Empire
Où tous les Amans sont heureux?
Lors qu'une fois une Maitresse tendre
Aux Sermons les plus vifs a bien voulu se rendre,
Le Respect aussi-tôt doit s'enfuir tout honteux.

Oui, répond le Respect, il en est d'une sorte
Qu'on doit laisser, comme on dit, à la Porte:
Dès qu'on en vient à ce desiré jour,
Tout est permis au famélique Amour.
Mais il en est d'une autre espece,
Fruit savoureux de la délicatesse,
Qui fait à l'Oeil comme à la Main
Réserver pour le lendemain

Quelque friandiſe Nouvelle.
L'Amant gagne toûjours beaucoup
A ne s'enyvrer pas d'un coup,
Il fait par ce moyen bonne chere éternelle.
Je t'entends, dit l'Amour, l'exquiſe volupté
Ne veut pas que l'on ait auprès de ſon Amie
Un Reſpect de timidité,
Mais un Reſpect d'Oeconomie.

L'IMAGINATION ET LE BONHEUR,

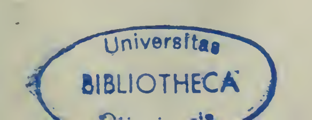
Fable Allegorique.

L'Imagination amante du bonheur,
Sans ceſſe le deſire & ſans ceſſe l'appelle:
Mais ſur elle il exerce une extrême rigueur,
Et fait pour ſes deſirs il eſt peu fait pour elle.
Dans ſa tendre jeuneſſe elle alla le chercher
Juſque dans l'amoureux empire;
Mais lorſque du bonheur elle crût approcher,
Les ſoupçons le jaloux martire,
La delicateſſe encore pire,
Soudain à ſes tranſports le vinrent arracher.
Dans un âge plus mur, du même objet charmée

Au

Au palais de l'ambition,
Elle crût satisfaire encore sa passion:
Mais elle n'y trouva qu'une ombre, une fumée,
Fantome du bonheur, & pure illusion
Enfin dans le païs qu'habite la richesse,
Sejour agréable & charmant,
Elle va demander son fugitif amant:
Elle y vit l'abondance, elle y vit la mollesse,
Avec le plaisir enchanteur;
Il n'y manquoit que le bonheur.
La voilà donc encore qui cherche & se proméne:
Lasse des grands chemins, elle trouve à l'écart
Un sentier peu batu qu'on découvroit à peine.
Une beauté simple & sans art,
Du lieu presque désert étoit la souveraine;
C'étoit la Pieté. Là notre amante en pleurs,
Lui raconta son avanture:
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs,
Vous verrez le bonheur, c'est moi qui vous l'assure,
Lui dit la fille sainte; il faut pour l'attirer
Demeurer avec moi, s'il se peut sans l'attendre;
Sans le chercher; au moins, sans trop le desirer;
Il arrive aussi-tôt qu'on cesse d'y pretendre;
Ou que dans sa recherche on sait se moderer,
L'Imagination à l'avis sçut se rendre,
Le bonheur vint sans differer.

AVER-



AVERTISSEMENT.

JEAN NEAULME ſe prépare à publier inceſſamment, à Berlin & à la Haye, deux belles Editions des MEMOIRES *pour ſervir à l'Hiſtoire de la Maiſon de Brandebourg*; l'une en 2 vol. in 4°. ornée d'un beau Frontiſpice & de pluſieurs belles Vignettes & Cul-de-lampes hiſtoriées; & l'autre en un gros Volume in 12°; toutes deux revuës, corrigées & augmentées conſiderablement, tant dans le texte, que par de Nouvelles Piéces, telles qu'un *Diſcours Préliminaire*, une *Diſſertation ſur le Gouvernement du Brandebourg*, & une autre *ſur les Raiſons d'établir ou d'abroger les Loix:* outre des Cartes & des Tables *Geographiques & Genealogiques* &c. Accompagné d'un *Privilege de S. M. Pruſſienne*, pour le debit de cet Ouvrage dans ſes Etats.

On trouve auſſi à *Berlin*, chez le dit *Jean Neaulme*, les livres ſuivants.

L'Homme Aimable 12°. *Paris* 1751.

Nouveau Voyage en Guinée par Mr. Smith 2 vol. 12°. *Paris* 1751.

Hiſtoire de la Jamaique 2 vol. 12°. *Paris* 1751.

Abregé Chronologique de l'Hiſtoire d'Angleterre, dans le gout de celle du Preſident Herault, 3 vol. 12°. *Paris* 1751.

TABLE

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Quatrième Volume.

Rondeau,

tite

Le

Fin du Quatrième Volume.



